

## Le Terroir Incarné

à mon ami Civan Lamberty

En témoignage de profonde  
gratitude

Georges Eckhoud

## I

Durant la Grande Guerre, à Bruxelles occupé par les Allemands, quelques amis, artistes et écrivains, prirent l'habitude de se réunir pour se procurer <sup>grâce à</sup> d'intelligentes et loyales causeries un dérivatif à l'épouvantable souci.

Comme dans le Décameron, d'élegants Florentins se retrempe le moral en se narrant d'édifiantes ou voluptueuses histoires et ne parviendront à oublier, ne fut-ce que durant dix pleines journées, les horreurs de la peste, nos amis <sup>réagissaient</sup> au moyen de ferventes communions d'esthétique et d'éthique contre la dépression morale, la folie, le pessimisme, <sup>la laideur et la rage</sup> ~~les phobies~~ engendrés par le Fléau. <sup>de bonnaire</sup> ~~Si~~ <sup>aimable et tolérante</sup> ~~entre~~ <sup>naquère</sup> ~~toutes.~~

Or l'une de ces réunions la conversation ayant été mise sur le chapitre de la patrie et sur le caractère que peut revêtir l'attachement au terroir natal ou au pays d'élection, Charles Merliane, un des derniers survivants de cette glorieuse génération de peintres à laquelle la Belgique <sup>se</sup> ~~adit~~ <sup>se</sup> ~~adit~~ les Erasmeleer, les De Geux, les Artan, les Stevens, les Melliery et les Meunier, mais qui sera arrivé peut être à les surpasser sinon par le prestige du métier du moins par une sensibilité plus veillée et une psychologie plus aigüe, tenant pour ainsi dire d'une divination mystique, nous fit ces édifiantes confidences, auxquelles je me suis efforcé de garder l'émotion et le <sup>lyrisme</sup> ~~lyrisme~~ du narrateur.

— Cui, commença le vieux maître, certains coins de terre nous <sup>je devais d'ailleurs m'interposer pour cette narration pathétique</sup> ~~des~~ <sup>inimoranda</sup> ~~des~~ <sup>qu'il voulait bien me permettre</sup> ~~d'utiliser.~~



tiennent au coeur comme une maitresse, la nostalgie n'est pas un mal chimérique ou anodin. Moi qui vous parle j'en fis une expérience si crispante qu'elle faillit m'emporter. La Campine anversoise me hantait par mes premières lectures et de plus loin encore. En effet, petit enfant j'avais eu pour bonne une paysanne de cette région, et, après la mort de ma mère, lorsque je demeurais seul avec cette humble femme, le soir, en l'absence de mon père, elle me racontait les légendes de sa province ou m'en chantait les cantilènes entr'autres telle romance sur une mélodie de Pafsiello:

aan den oever van een snelle vliet  
( sur la rive d'un ruisseau rapide)

J'adore la musique, je la sens, je me l'assimile comme pas un. Or à présent encore c'est cette mélodie de Pafsiello qui représente le motif conducteur de ma vie sensuelle et sentimentale, mon mal du pays était une mélodie - *Je* tendrais presque- une mélodie de Pafsiello !

Ma bonne me lisait aussi les *Veillées flamandes* et d'autres récits du bon Conscience, qui se passent en Campine. Un des villages *de la région* où se déroulaient quelques unes de ses plus sentimentales ou fantastiques histoires, Vaarlonyssel, au nom ruisselant, berceur, ensorcelant de source qui sourd, de musique en sourdine, me sollicita tout particulièrement.

Ma digne bonne le prononçait si doucement, je dirai presque si doucement qu'il me pénétrait comme une incantation et que bien souvent je me surprénais à en faire gazouiller les troublantes et spécieuses syllabes en les associant à la cantilène italienne

Plus tard à ce que ce nom de village me suggérait d'innocent et de puéril voilà que se juxtaposa par un mystérieux caprice de ma sensibilité je ne sais quelle angoisse, quelle lancinante, quelle sournoise et féline menace qui en pervertissait la caresse. C'est *dans les carrioles de* Vaarlonyssel que se passaient les plus touchantes histoires de notre Bonhomme, et les effrayantes, les sanguinaires aussi : le Conscrit,



Rikke-Rikke Zaak, le Berger Incendiaire .....

... J'évoquai sans cesse cet hallicinant Varlonysse en me surar-  
 rant le Paësiello. Avant de l'avoir jamais visité, j'en subissais la  
 nostalgie, aussi dès l'âge où je sortis seul je m'efforçai de m'en  
 rapprocher. Combien de fois ne débouchai-je pas des Glacis au Nord  
 Est d'Anvers, vers Merxem et aust<sup>u</sup> vers<sup>u</sup> pour m'enfoncer le plus pos-  
 sible jusqu'aux approches de la Bruyère Campinoise. L'heure m'empê-  
 chant de pousser plus loin, je m'arrêtai dans la solitude et du  
 haut d'une digue ou d'une dune j'interrogeais, je <sup>regardais</sup> l'horiz-  
 on dans la direction de mon Varlonysse comme de la cime du Sinaï  
 Moïse scruta les confins de la Terre Promise, avec cette différence  
 que ma terre promise à moi au lieu d'être une Cocagne revêtait déjà  
 en son imagination un aspect de souffrance. <sup>Je me</sup> Je me représentais Varlonysse au cœur d'une glèbe aride et  
 fauve, aux teintes roses vite<sup>ment</sup> roussissantes, fallacieuse nourricie  
 re d'une race de blousiers placides et un peu sinistres, en perpé-  
 tuelle délicatesse avec nos usages <sup>et notre civilisation</sup> trop poli-  
 cés. Il n'y avait eu autrefois conscripts plus réfractaires, à  
 présent n'y naissait <sup>en</sup> rusta<sup>ts</sup> à la fois plus sensitifs et plus  
<sup>nudes</sup> ~~subversifs~~ de conscience plus intense et d'instincts plus ~~impl-~~  
~~acants~~ <sup>en dépit de leur dehors passifs et gommeux.</sup>

De mon observatoire je me dilatai les narines à renifler les  
 aromes des feux d'essorts et des écouvages que m'apportait l'acre  
 vent d'est, je m'hypnotisais à discerner les clochers au bout de la  
 plaine.

Enfin, certain dimanche d'été - j'avais alors seize à dix-sept  
 ans - je parvins à pousser jusqu'à cette obsédante paroisse. J'étais  
 parti seul, de très bonne heure, en longeant la vieille chaussée  
 de Turnhout. Je la quittai au hameau de St Antoine-Sinte Egunis,  
 comme ils disent <sup>un</sup> la bas familièrement, en calimant presque le bémol  
 patron - pour <sup>se</sup> tourner à droite et m'engager dans <sup>un</sup> chemin sablonneux  
 que nos "Ponts et Chaussées" auront converti depuis en grand'route -



..... existant dans la région de Varlonysseel. Une chaude averse tomba comme j'en étais encore éloigné d'une demi-heure. Elle mit en liesse la végétation altérée. L'odeur <sup>chaude</sup> ~~moite~~ <sup>humide</sup> ~~moite~~ que l'onde fit s'exhaler des rourres et des mélèzes! Ce fut même sous une impression de griserie pour ne pas dire d'intoxication que j'atteignis les premières maisons du village. Très distantes d'abord l'une de l'autre, ces maisons basses et capuchonnées de chaume s'aggloméraient à mesure que je me rapprochais du coeur de la paroisse. Sur l'une d'elles, un estaminet, je lus l'enseigne "au Chasseur" et ce nom Boordenagels, ~~qui me dit que~~ Boordenagels! J'appelai plusieurs fois ce nom sonore et en faisant alterner machinalement les syllabes avec celles de Varlonysseel. Et pour un motif mystérieux et fatidique qui ne me fut révélé que plus tard, ce nom ne devait plus sortir de ma mémoire.

M'étant enfin décidé à poursuivre, je débouchai aussitôt après, à un dernier tournant de la route, sur un carrefour devant l'église. Quelque intéressante que m'apparut celle-ci en sa rusticité même, elle se trouvait éclipsée par le voisinage d'un autre monument, naturel celui-ci : un tilleul grandiose, le plus beau que j'eusse jamais rencontré de ma vie. Non seulement les maîtresses branches ~~avaient~~ avait l'épaisseur du tronc d'un arbre ordinaire mais elles se déployaient en arceaux jusqu'au dessus du chevet de l'église, d'une grande partie du cimetière, des maisons de la place et même de celles bâties à l'entrée des trois grands routes.

En ce moment, au pied de cet arbre géant, sans doute plusieurs fois séculaire, s'attroupaient tous les jeunes culs-terreux de l'en droit sortis de l'église avant la fin de la messe pour assister au défilé des jolies paroissiennes.

C'était bien ainsi que je me les étais <sup>gato</sup> figurés ces jeunes ~~braves~~ de Varlonysseel.

Un Drapé de blouses bleues, coiffés de provocantes casquettes la visière un peu de travers, en pantalon de drap noir bien cati, roses ou saures, décolorés, les mains aux poches, la plupart n'arbo-

menant à cet ensercelant Varlonysseel. Une chaude averse tomba comme j'en étais encore éloigné d'une demi-heure. Elle mit en liesse la végétation altérée. L'odeur <sup>chaude</sup> ~~moite~~ <sup>humide</sup> ~~moite~~ que l'onde fit s'exhaler des rourres et des mélèzes! Ce fut même sous une impression de griserie pour ne pas dire d'intoxication que j'atteignis les premières maisons du village. Très distantes d'abord l'une de l'autre, ces maisons basses et capuchonnées de chaume s'aggloméraient à mesure que je me rapprochais du coeur de la paroisse. Sur l'une d'elles, un estaminet, je lus l'enseigne "au Chasseur" et ce nom Boordenagels, ~~qui me dit que~~ Boordenagels! J'appelai plusieurs fois ce nom sonore et en faisant alterner machinalement les syllabes avec celles de Varlonysseel. Et pour un motif mystérieux et fatidique qui ne me fut révélé que plus tard, ce nom ne devait plus sortir de ma mémoire.

M'étant enfin décidé à poursuivre, je débouchai aussitôt après, à un dernier tournant de la route, sur un carrefour devant l'église. Quelque intéressante que m'apparut celle-ci en sa rusticité même, elle se trouvait éclipsée par le voisinage d'un autre monument, naturel celui-ci : un tilleul grandiose, le plus beau que j'eusse jamais rencontré de ma vie. Non seulement les maîtresses branches ~~avaient~~ avait l'épaisseur du tronc d'un arbre ordinaire mais elles se déployaient en arceaux jusqu'au dessus du chevet de l'église, d'une grande partie du cimetière, des maisons de la place et même de celles bâties à l'entrée des trois grands routes.

En ce moment, au pied de cet arbre géant, sans doute plusieurs fois séculaire, s'attroupaient tous les jeunes culs-terreux de l'en droit sortis de l'église avant la fin de la messe pour assister au défilé des jolies paroissiennes.

C'était bien ainsi que je me les étais <sup>gato</sup> figurés ces jeunes ~~braves~~ de Varlonysseel.

Un Drapé de blouses bleues, coiffés de provocantes casquettes la visière un peu de travers, en pantalon de drap noir bien cati, roses ou saures, décolorés, les mains aux poches, la plupart n'arbo-



raient que de naissantes moustaches ou qu'une ~~smouche~~ de poils follets. L'élément brun ou châtain l'emportait sur le blond. Même les yeux bleus étaient sombres comme des yeux noirs à cause du velours profond des prunelles. En les dévisageant, je ne sais pourquoi j'arrivai à me demander s'il n'y avait pas un ou plusieurs fils Bordenagels parmi ces adolescents ~~ou un~~ qui se ~~crois~~ calaient mains en poches ou bras croisés, le ventre en offrande, dans la posture avantageuse et provocante du cochet de village qui se sait la cible des plus convoiteuses oeillasses des commères de sa paroisse. Les quelques secondes que dura ma confrontation avec cette jeunesse suffit pour me la rendre singulièrement affective. Ils m'avaient cependant considéré d'un air gouailleur en échangeant quelques sarcasmes sur ma personne et mon apparition insolite. Je leur en aurais même pardonné de plus risqués. Je ne sais ce que je ressentais au coeur; il se gonflait et se contractait tour à tour. Avec cela je me trouvais interloqué comme je ne l'avais jamais été auparavant. Quand, cédant à je ne sais quelle suggestion, partagé entre du désir et de l'angoisse, j'eus suivi ces Vaarlonysseilliens à l'estaminet pour leur payer une rasade je ne parvins qu'à trinquer avec eux sans trouver les mots qu'il m'eût fallu prononcer pour leur faire excuser mon intrusion en faveur de ma sympathie. "I loved them better than they could devise", aurait dit Shakespeare. Plus tard ce passage de Roméo me revint à l'esprit dans des circonstances encore plus climatériques. Plus tard aussi je me suis expliqué cette mystérieuse impuissance. Pour l'instant j'étais tellement saturé de sympathie que j'en suffoquais. C'est à peine si pour me donner une contenance je chatai du verre avec ces simples avant de me résigner à sortir après les avoir salués d'un bref "au revoir".

Quand sous l'empire d'une effervescence qui me picotait les yeux, me faisait bourdonner les oreilles et tituber comme un

moment pictural.







dehors, une couronne de fleurs et en ses mains  
 l'élégance de ses vêtements de soirée, elle était  
 présente, mais de la soirée, une piécette de  
 approbation l'approbation sur un sol de travail au bon plus  
 toujours avec ces garçons et dévotion, tout en se laissant  
 ils n'inspiraient une confiance leur présence, leur retour  
 de la soirée, comme un présent, comme un signe de la soirée.

Il y avait un charme dans la ville, un charme  
 de la soirée, un charme de la soirée.

II

Par la suite j'appris même d'édifiants détails sur la façon  
 dont il s'était fait tolérer avec tout ce monde de la ville, dans  
 un village réputé le plus ombrageux de toute la Campine  
 Cette seconde visite de quinze jours me rendit plus épris  
 encore de cette terre et de ces terriens, peut être même à cause du  
 contraste qu'il présentaient avec mes aimables et frivoles amateurs  
 de la ville et dilettanti. Ceux-ci se montaient le cou, s'en faisaient à  
 croire, s'évertuaient à se mettre au diapason de cette nature. Ils lui  
 lui faisaient mille avances et mille <sup>caresses</sup> caresses. Du moins ne la  
 brusquaient-ils pas, mais en somme ils avaient l'air d'être en pen-  
 nitence et en dépit de leur <sup>incompréhension</sup> incompréhension, si le pays leur imposait,  
 il était loin de les charmer

Pour ma part, je m'abandonnais à communier de plus en plus à  
 fond avec ce décor et ce monde. Il me devenait de plus en plus fa-  
 millier.

Je m'assimilais le pays, dans sa couleur, voire dans son arôme,  
 sa température, son mode, son style.

Mon enthousiasme artistique me donna même le change sur des  
 sympathies plus profondes, sur des affinités bien autrement majeu-  
 res qui ne devaient pas tarder à se concrétiser....

Wapronyssel ne comptant ni hôtel ni auberge, Derboise, grâce  
 à des prodiges de séduction et à l'influence du curé qui se trou-  
 vait être de ses parents, était parvenu à loger tout son monde "  
 chez l'habitant". On se retrouvait à table pour le souper et le  
 dîner chez les <sup>Louwers</sup> deux boutiquiers, bonnes filles, <sup>à</sup> que Derboi-  
 se avait garanti la moralité et les sentiments religieux de son m  
 monde.

C'était d'ailleurs de charmantes gens, n'ayant rien du dé-  
 braillé des rapins

avec son affabilité discrète, une familiarité qu'un tact ex-  
 quis empêchait de dégénérer en sans façon, une bonhomie cordiale  
 mais un peu réservée, ce diable d'homme était même parvenu à appri-  
 voiser ces naturels.

Par la suite j'appris même d'édifiants détails sur la façon  
 dont il s'était fait tolérer avec tout ce monde de la ville, dans  
 un village réputé le plus ombrageux de toute la Campine

Cette seconde visite de quinze jours me rendit plus épris  
 encore de cette terre et de ces terriens, peut être même à cause du  
 contraste qu'il présentaient avec mes aimables et frivoles amateurs  
 de la ville et dilettanti. Ceux-ci se montaient le cou, s'en faisaient à  
 croire, s'évertuaient à se mettre au diapason de cette nature. Ils lui  
 lui faisaient mille avances et mille <sup>caresses</sup> caresses. Du moins ne la  
 brusquaient-ils pas, mais en somme ils avaient l'air d'être en pen-  
 nitence et en dépit de leur <sup>incompréhension</sup> incompréhension, si le pays leur imposait,  
 il était loin de les charmer

Pour ma part, je m'abandonnais à communier de plus en plus à  
 fond avec ce décor et ce monde. Il me devenait de plus en plus fa-  
 millier.

Je m'assimilais le pays, dans sa couleur, voire dans son arôme,  
 sa température, son mode, son style.

Mon enthousiasme artistique me donna même le change sur des  
 sympathies plus profondes, sur des affinités bien autrement majeu-  
 res qui ne devaient pas tarder à se concrétiser....



En attendant, je faisais force promenades avec Derboise et sa bande, sans trop souffrir de ce que leur présence comportait d'anachorisme sinon de disparate et d'incompatibilité. Quand les discussions devenaient trop banales ou que mes goûts menaçaient de discorder avec leurs, j'avais toujours la ressource de m'isoler et de me recueillir. Pour le reste, je le répète, on n'aurait rêvé sociétés plus agréables et la culture. Il n'y avait qu'à attendre.

Lorsque l'atelier Derboise ne peignait pas il faisait de la photographie, histoire de se documenter au plus vite sur le pays, en vue de compositions à réaliser quant on serait retourné à la ville. Derboise lui même ne désignait pas de recourir à la collaboration de son Kodak. <sup>Le requirait</sup> Au moins était-il requis par des scènes pittoresques et topiques, au besoin, il les provoquait.

ainsi un jour que l'essaim des polissons grossissait autour de nous au point d'en devenir importun, comme il allait déclancher son appareil, il m'engagea à disperser nos badauds en leur lançant des sous à la gribouillette. Il en résulta une série d'instants mirifiques! Les plaques s'impressionnèrent à des ruzes de gamins déguenillés s'étalant à plat ventre pour couvrir le plus possible de ces précieux nickels. Les grands s'étaient mis de la partie! Leurs poings s'accrochaient aux tignasses, aux pans de veste et aux fonds de culottes des plus faibles vautrés sur le métal. La bataille enchevêtrait bras, jambes têtes et fesses. Les coups résonnaient dans cette malice de chair. Quand les plus petits se relevalent, des pleurs lavaient la crasse des visages et les mains des grands essuyaient sur leurs culottes trouées, le sang qui tachait leur butin.

D'autre fois, Derboise photographiait des petits drôles juchés sur une charette et qui lui faisaient des grimaces ou bien l'aller en classe des gosses égayant le trajet par une partie de saut de mouton. C'était encore la sortie de l'Ecole de Petites Soeurs, les rassemblements sous le tilleul après la messe, une baignade dans les "vennes" au coeur de la Bruyère des Vanneaux.



de coloris corasé du ragout de sa technique, son peintre ne me sem-  
 blait point tirer suffisamment parti des spectacles et des épisodes  
 qu'il avait sous les yeux. C'est à peine s'il ajoutait aux documents  
 photographiques. De ces scènes de posurs il n'appréciait que le réal-  
 isme, le pittoresque, l'intérêt anecdotique et transitoire, tout  
 au plus la mise en page et la couleur. Il n'y apportait aucune  
 émotion, aucune sympathie. Il brossa quantité de paysages dont au-  
 cun ne vibrerait, ne rendait le fluide ou l'âme des ambiances. Dans  
 tous les cas je le jugeais incapable de synthétiser les visages  
 de mon pays de dilection quoique par contre, je lui eusse enviyé  
 plus d'une fois la fidélité et la puissance matérielle de ses  
 "rendus" et surtout la maîtrise de sa technique.

A l'époque où nous vivons combien, pour ne pas dire tous, les  
 peintres sont aveugles à la vie vivante, à l'esthétique de la rue  
 des passants, du travail, à toute sélection de formes ou de gestes,  
 aveugles à la beauté en général, mais surtout à la beauté de leur  
 sexe et galantine jusqu'à la naïveté, ne peignant des mâles que  
 la laideur, la vulgarité plus ou moins robuste, ce qu'ils appel-  
 lent le caractère et qu'ils outre, jusqu'à la grimace, la diffor-  
 mité et la charge.

Quoique Berboise ne flattât point les exagérations ou les pré-  
 jugés de la masse peignante, il s'amusait beaucoup de mes ferveurs  
 et de mes emballements. Encore me serais-je bien gardé de lui en  
 avouer toute la portée. En matière d'art il n'était pas loin de  
 partager les idées de Leconte de Lisle, de Flaubert et de Gautier  
 des Parnassiens, faisant de l'artiste un interprète lucide  
 mais désintéressé jusqu'à l'impassibilité de tous les spectacles  
 ou phénomènes de l'univers. C'est à peine s'il me concédait la  
 variété fatale de toutes ces interprétations, c'est à dire un mi-  
 nimum d'intervention de la personnalité et du subjectivisme.

En dépit de tout son talent, de sa pâte consistante, de son  
 coloris corasé du ragout de sa technique, son peintre ne me sem-  
 blait point tirer suffisamment parti des spectacles et des épisodes  
 qu'il avait sous les yeux. C'est à peine s'il ajoutait aux documents  
 photographiques. De ces scènes de posurs il n'appréciait que le réal-  
 isme, le pittoresque, l'intérêt anecdotique et transitoire, tout  
 au plus la mise en page et la couleur. Il n'y apportait aucune  
 émotion, aucune sympathie. Il brossa quantité de paysages dont au-  
 cun ne vibrerait, ne rendait le fluide ou l'âme des ambiances. Dans  
 tous les cas je le jugeais incapable de synthétiser les visages  
 de mon pays de dilection quoique par contre, je lui eusse enviyé  
 plus d'une fois la fidélité et la puissance matérielle de ses  
 "rendus" et surtout la maîtrise de sa technique.

A l'époque où nous vivons combien, pour ne pas dire tous, les  
 peintres sont aveugles à la vie vivante, à l'esthétique de la rue  
 des passants, du travail, à toute sélection de formes ou de gestes,  
 aveugles à la beauté en général, mais surtout à la beauté de leur  
 sexe et galantine jusqu'à la naïveté, ne peignant des mâles que  
 la laideur, la vulgarité plus ou moins robuste, ce qu'ils appel-  
 lent le caractère et qu'ils outre, jusqu'à la grimace, la diffor-  
 mité et la charge.

Quoique Berboise ne flattât point les exagérations ou les pré-  
 jugés de la masse peignante, il s'amusait beaucoup de mes ferveurs  
 et de mes emballements. Encore me serais-je bien gardé de lui en  
 avouer toute la portée. En matière d'art il n'était pas loin de  
 partager les idées de Leconte de Lisle, de Flaubert et de Gautier  
 des Parnassiens, faisant de l'artiste un interprète lucide  
 mais désintéressé jusqu'à l'impassibilité de tous les spectacles  
 ou phénomènes de l'univers. C'est à peine s'il me concédait la  
 variété fatale de toutes ces interprétations, c'est à dire un mi-  
 nimum d'intervention de la personnalité et du subjectivisme.







... de ne jamais retourner planter <sup>des</sup> chevalets dans une même contrée.  
 Bien au contraire, ma ferveur pour ce coin de pays était devenue de plus en plus grande, au point que plus d'une fois la désinvolture et le détachement avec lesquels Derboise affectait de nous le rendre m'avait choqué comme une profanation, voire un sacrilège.  
 Dirai-je que mon fanatisme s'était exaspéré et raison même du scepticisme et de l'indifférence de mon ami? Cependant, à cette époque, cette religion semblait d'essence exclusivement artistique. Les mystérieuses et troublantes sollicitations d'autrefois qui me poussaient vers ce terroir s'étaient données un but, une raison d'être.  
 Soit de juger accomplie mon initiation à cette nature et d'extraire que celle-ci s'était suffisamment confondue à ma sympathie, lorsque je me séparai d'elle ce fut en me promettant bien de venir la retrouver à la première occasion pour lui demander des confidences encore plus intimes.  
 Cette occasion me fut fournie <sup>par</sup> tout un été de l'année suivante, par un surmenage, un commencement de neurasthénie. Avec quel empressement je retrouvai ma petite chambre propre et ma frugale pension chez les soeurs Lauveryns.  
 Les tableaux que j'avais rapportés à Bruselles de ma précédente villégiature eussent soutenu honorablement la comparaison avec les plus savoureuses pages de mon ami Derboise; de l'avis des connaisseurs "elles allaient même un peu plus loin", un peu plus profondément au coeur de la contrée et de ses naturels. Toutefois je ne les tenais que pour des préparations, des ébauches ou des études fragmentaires.  
 Ce que j'ambitionnais <sup>c'était</sup> de concentrer, de symboliser tout le pays en un personnage unique, mais essentiel, quitte à

... de ne jamais retourner planter <sup>des</sup> chevalets dans une même contrée.  
 Bien au contraire, ma ferveur pour ce coin de pays était devenue de plus en plus grande, au point que plus d'une fois la désinvolture et le détachement avec lesquels Derboise affectait de nous le rendre m'avait choqué comme une profanation, voire un sacrilège.  
 Dirai-je que mon fanatisme s'était exaspéré et raison même du scepticisme et de l'indifférence de mon ami? Cependant, à cette époque, cette religion semblait d'essence exclusivement artistique. Les mystérieuses et troublantes sollicitations d'autrefois qui me poussaient vers ce terroir s'étaient données un but, une raison d'être.  
 Soit de juger accomplie mon initiation à cette nature et d'extraire que celle-ci s'était suffisamment confondue à ma sympathie, lorsque je me séparai d'elle ce fut en me promettant bien de venir la retrouver à la première occasion pour lui demander des confidences encore plus intimes.  
 Cette occasion me fut fournie <sup>par</sup> tout un été de l'année suivante, par un surmenage, un commencement de neurasthénie. Avec quel empressement je retrouvai ma petite chambre propre et ma frugale pension chez les soeurs Lauveryns.  
 Les tableaux que j'avais rapportés à Bruselles de ma précédente villégiature eussent soutenu honorablement la comparaison avec les plus savoureuses pages de mon ami Derboise; de l'avis des connaisseurs "elles allaient même un peu plus loin", un peu plus profondément au coeur de la contrée et de ses naturels. Toutefois je ne les tenais que pour des préparations, des ébauches ou des études fragmentaires.  
 Ce que j'ambitionnais <sup>c'était</sup> de concentrer, de symboliser tout le pays en un personnage unique, mais essentiel, quitte à



l'entourer d'une figuration suggestivement quoique accessoire  
 vaguement estompée à l'arrière plan et dans de spéciques ambian-  
 ces. Pour cette synthèse j'étais décidé à choisir un personnage  
 masculin, le caractère du pays ne résument plutôt, à mes yeux, en  
 force taciturne et concentrée qu'en grace accueillante et expan-  
 sive

C'est un mâle qu'il me faudrait pour me quintessencier la vi-  
 leur nichée en quatre et dans les ailes des aigles, le geste rude et fa-  
 rouché, l'humeur réfractaire, les repliements, les ardeurs refou-  
 lées, le mysticisme et la consistance, la tangibilité <sup>de l'âme</sup> ou plutôt  
 du sg campinois.

La véritable incarnation de cette glèbe aride et rebourse  
 serait l'homme musclé mais plus nerveux encore, cambré, galbeux  
 mais pas du tout bouffi ce qui le différencie considérablement  
 des paysans du Polder et des alluvions de l'Escaut. L'élément viril  
 et actif devant l'emporter sur la complexité féminine et passive,  
 pour mon symbolisme, il me semblait quant aux modèles n'avoir que  
 l'embaras du choix. Les jeunes gens étaient toujours aussi beaux  
 que ceux assemblés sous le tilleul trois fois séculaires, lors de  
 ma première visite à Warloyssel. Derboise et sa petite colonie  
 n'avaient pas été des derniers à convenir de leur prestige anat-  
 omique, mais trop pressés pour leur demander des séances de pose,  
 ils s'étaient contentés de les surprendre et de les fixer à la  
 dérobée en une série d'instantanés photographiques

Je n'aurais su par qui commencer. J'exécutai force croquis et  
 ébauches. Mais en dépit de la plastique de ces divers garçons leur  
 mesure que je les comparais entre eux et les analysais dans leur  
 agréments respectifs, aucun ne me parvint à réunir assez d'a-  
 chèvement pour ma synthèse. Dans mon idée il m'aurait fallu  
 idéaliser encore les plus accomplis. J'en étais là quand la tâ-  
 che me fut assignée de représenter à l'ère récente influencée par  
 l'humanitaire, non horreur de la souffrance physique, non  
 soit des supplices et de la peine capitale, répugnance dans



che me fut singulièrement facilitée. J'allais mettre la main sur l'être digne de me spécifier tout le cachet du type campinois. En lui se distillerait, se secréterait le meilleur de son sang et de sa sève.

La première fois qu'il me fut donné de l'apercevoir, il passait et repassait devant la porte ouverte de l'estaminet Au Cygne, à l'intérieur duquel j'étais attablé. Il soutenait les pas de deux niches de quatre et de deux ans, ses frères et sœur nés de la seconde femme de son père, à ce que je devais apprendre par la suite. C'était un jeune homme d'environ dix huit ans. A ses allées et venues il m'arriva de l'entrevoir, encastré furtivement dans l'ouverture de la porte, éclairé par la pénombre smaragdine sous les branches du tilleul, apparition mystérieuse et presque occulte qui me frappa non seulement par sa stature à la fois robuste et élégante, mais surtout par sa beauté quasi-classique, la régularité et la gravité de son profil, le sourire d'un ange ou d'un Saint Sébastien de l'Ecole italienne. Je guettais anxieusement le moment où il repasserait. Au rythme de sa démarche un tablier blanc, un peu maculé de sang, s'entr'ouvrait pour dénoncer un pantalon de gros velours roux à côtes et rapiécé, s'écrasant sur de lourds sabots rouges et le contraste était flagrant entre cette physiologie pensive et débonnaire, la sollicitude puérile de l'athlétique garçon pour chacun des niches qu'il tirait par une menotte, et la violence du métier que me révélait son vêtement ensanglanté. Je sais que l'on vante aujourd'hui la dureté et la force brutale, on s'entraîne à l'effusion du sang, on se cuirasse d'insensibilité, on s'endurcit les nerfs, on recherche même les spectacles barbares. Mais nous nous lu, dès la veille de la Guerre, force pages ingénieuses et d'un paradoxe fleuri sur la profession et le geste des bouchers, ces belluaires en chambre. D'autre part on raille nos nerfs trop sensibles, notre impressionnabilité, et les femmes mêmes ne sont pas les dernières à reprocher à l'ère récente influencée par un roman <sup>Lyane</sup> humanitaire, son horreur de la souffrance physique, son dégoût des supplices et de la peine capitale, répugnances dans

... l'ère récente influencée par un roman humanitaire, son horreur de la souffrance physique, son dégoût des supplices et de la peine capitale, répugnances dans

VI

te simpore croce istruzione l'ordine per un m...  
... l'ère récente influencée par un roman humanitaire, son horreur de la souffrance physique, son dégoût des supplices et de la peine capitale, répugnances dans



lesquelles nos compagnes ne sont pas loin de voir une sorte de dégénérescence et de lâcheté. A l'encontre de tant d'esprits forts je ne vous dissimulerai pas mes méditations souvent pénibles sur l'immolation des animaux dont nous nous alimentons et la profession de tueur patenté, de boucher ou d'abatteur m'a toujours causé une indicible rancœur. J'estime encore aujourd'hui, la bonté, l'amour, la charité, les plus belles prérogatives de l'espèce humaine et le seul sentiment qui nous distingue de la brute, qui nous exhausse même au sommet de la création, qui nous rend, en dépit de notre éphémérité, les légitimes usurpateurs des dieux. Oui, ce seul évangélisme m'apparaît même la raison d'être perdurante du christianisme, je dirai même la seule raison d'être de l'humanité. Je rêve pour paradis un monde d'effusions et de caresses . . . .

Aussi l'appréhension de ce garçon de mine avenante et d'allure placide, condamné à la pratique d'un métier sanguinaire, me crispait-elle comme une incompatibilité, et une anomalie, dérangeait-elle mes idées et un instant, bien court, je fus partagé entre de l'aversion et de la bienveillance pour ce jeune sacrificateur. Je le répète jamais la nature n'avait revêtu égorgéur de porcs et saigneur de veaux d'une physionomie et d'une contenance plus incompatibles avec ses fonctions et ses gestes professionnels. Mais la sympathie reprit le dessus et l'idée du carnage quotidien auquel cet avenant garçon était forcé de se livrer, contribua même pour une part en m'inspirant une certaine compassion à me le rendre plus cher. C'était lui que je plaignais et non pas ses victimes. Plus tard quand il m'arriva bien malgré moi d'entendre les cris atroces des bêtes désespérées sous le souteau c'était plutôt leur tueur qui m'inspirait une pitié crispante et c'était lui que j'aurais voulu entraîner loin de l'abattoir. En ces moments n'allai-je pas jusqu'à me le figurer comme un bourreau d'Hérode réfractaire au massacre des innocents et prenant même deux des petits sous sa protection.

Dès sa première apparition ce gars m'avait tellement bouleversé que je m'informai de lui auprès de tante Line une des soeurs Lau-

lesquelles nos compagnes ne sont pas loin de voir une sorte de dégénérescence et de lâcheté. A l'encontre de tant d'esprits forts je ne vous dissimulerai pas mes méditations souvent pénibles sur l'immolation des animaux dont nous nous alimentons et la profession de tueur patenté, de boucher ou d'abatteur m'a toujours causé une indicible rancœur. J'estime encore aujourd'hui, la bonté, l'amour, la charité, les plus belles prérogatives de l'espèce humaine et le seul sentiment qui nous distingue de la brute, qui nous exhausse même au sommet de la création, qui nous rend, en dépit de notre éphémérité, les légitimes usurpateurs des dieux. Oui, ce seul évangélisme m'apparaît même la raison d'être perdurante du christianisme, je dirai même la seule raison d'être de l'humanité. Je rêve pour paradis un monde d'effusions et de caresses . . . .

Aussi l'appréhension de ce garçon de mine avenante et d'allure placide, condamné à la pratique d'un métier sanguinaire, me crispait-elle comme une incompatibilité, et une anomalie, dérangeait-elle mes idées et un instant, bien court, je fus partagé entre de l'aversion et de la bienveillance pour ce jeune sacrificateur. Je le répète jamais la nature n'avait revêtu égorgéur de porcs et saigneur de veaux d'une physionomie et d'une contenance plus incompatibles avec ses fonctions et ses gestes professionnels. Mais la sympathie reprit le dessus et l'idée du carnage quotidien auquel cet avenant garçon était forcé de se livrer, contribua même pour une part en m'inspirant une certaine compassion à me le rendre plus cher. C'était lui que je plaignais et non pas ses victimes. Plus tard quand il m'arriva bien malgré moi d'entendre les cris atroces des bêtes désespérées sous le souteau c'était plutôt leur tueur qui m'inspirait une pitié crispante et c'était lui que j'aurais voulu entraîner loin de l'abattoir. En ces moments n'allai-je pas jusqu'à me le figurer comme un bourreau d'Hérode réfractaire au massacre des innocents et prenant même deux des petits sous sa protection.

Dès sa première apparition ce gars m'avait tellement bouleversé que je m'informai de lui auprès de tante Line une des soeurs Lau-

Dès sa première apparition ce gars m'avait tellement bouleversé que je m'informai de lui auprès de tante Line une des soeurs Lau-



Weryns, en lui disant la jolie scène dont j'avais été témoin devant  
 la porte du Cygne : dans un coup de lumière tamisée par la feuil-  
 lée du tilleul les apparitions périodiques de ce beau grand ouvrier  
 au tablier ensanglanté, à la culotte rutilante comme le bronze un  
 peu doré de ses cheveux, aux mèches rebelles débordant la visière  
 de sa casquette et offusquant un tantinet l'éclat de l'un de ses  
 yeux. La bonne femme eut de la peine à reconnaître en dépit ou  
 plutôt à cause de mon lyrisme le paroissien dont il s'agissait.  
 Le signalement donné par un garde champêtre l'eut fixé tout de  
 suite. Il fallut mon allusion aux deux enfants que le grand gar-  
 çon menait par la main, pour faire comprendre de quel phénomène  
 il s'agissait.

- Och Monn, Monn le journalier. Le fils aîné de Boordenagels,  
 finit-elle par se récrier avec je ne sais quelle intonation de sym-  
 pathique dédain, tandis qu'à côté de Boordenagels tout un frisson  
 électrique m'avait parcouru car je me rappelai subitement l'immense  
 afflux de ferveur que je m'étais senti contenir pour ce village et  
 ses habitants dès ma première visite, il y avait des années - e t  
 le charme incantatoire que ce nom assez banal en somme avait exercé  
 sur mon imagination.

Avais-je donc pressenti dès ce moment l'impression majeure  
 que ce personnage ainsi appelé produisait sur moi ? Surprenante  
 coïncidence.

C'est ce que l'apparition de ce simple boucher venait de syn-  
 thétiser en une seule figure, pour la proposer à ma palette et à mes  
 pinceaux, le prestige troublant que toute la jeunesse virile de  
 l'environnement avait exercé sur ma fantaisie, dès ma première excursion  
 à Varlongesval ?

- Monn Boordenagels, répétais-je en scandant les syllabes. Le  
 garçon de l'estaminet Au chasseur, un fils du garde ? Ininterrogeai-je  
 encore.

- Non, un neveu du garde. Ces Boordenagels-ci sont de tout pau-  
 vres diables. Mais un si brave garçon, ce Monn. ..En effet, c'est

Weryns, en lui disant la jolie scène dont j'avais été témoin devant  
 la porte du Cygne : dans un coup de lumière tamisée par la feuil-  
 lée du tilleul les apparitions périodiques de ce beau grand ouvrier  
 au tablier ensanglanté, à la culotte rutilante comme le bronze un  
 peu doré de ses cheveux, aux mèches rebelles débordant la visière  
 de sa casquette et offusquant un tantinet l'éclat de l'un de ses  
 yeux. La bonne femme eut de la peine à reconnaître en dépit ou  
 plutôt à cause de mon lyrisme le paroissien dont il s'agissait.  
 Le signalement donné par un garde champêtre l'eut fixé tout de  
 suite. Il fallut mon allusion aux deux enfants que le grand gar-  
 çon menait par la main, pour faire comprendre de quel phénomène  
 il s'agissait.

- Och Monn, Monn le journalier. Le fils aîné de Boordenagels,  
 finit-elle par se récrier avec je ne sais quelle intonation de sym-  
 pathique dédain, tandis qu'à côté de Boordenagels tout un frisson  
 électrique m'avait parcouru car je me rappelai subitement l'immense  
 afflux de ferveur que je m'étais senti contenir pour ce village et  
 ses habitants dès ma première visite, il y avait des années - e t  
 le charme incantatoire que ce nom assez banal en somme avait exercé  
 sur mon imagination.

Avais-je donc pressenti dès ce moment l'impression majeure  
 que ce personnage ainsi appelé produisait sur moi ? Surprenante  
 coïncidence.

C'est ce que l'apparition de ce simple boucher venait de syn-  
 thétiser en une seule figure, pour la proposer à ma palette et à mes  
 pinceaux, le prestige troublant que toute la jeunesse virile de  
 l'environnement avait exercé sur ma fantaisie, dès ma première excursion  
 à Varlongesval ?

- Monn Boordenagels, répétais-je en scandant les syllabes. Le  
 garçon de l'estaminet Au chasseur, un fils du garde ? Ininterrogeai-je  
 encore.

- Non, un neveu du garde. Ces Boordenagels-ci sont de tout pau-  
 vres diables. Mais un si brave garçon, ce Monn. ..En effet, c'est



mardi aujourd'hui le jour où il travaille chez le boucher Verwulp  
son bas de Cygne... C'est qu'il en a plusieurs de patrons...

Il peins tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. On vous le met à  
toutes les corvées. Aucune ne le rebute. Et tout cela pour un sa-  
laire dérisoire. Troncs sous par jour. Il est vrai que ses employ-  
eurs le nourrissent. Mais c'est bien le moins. Sans cela il n'y  
~~arriverait~~ pas... Son père est journalier comme lui... hum... hum...  
moins intéressant que son fils toutefois... Figurez-vous que veuf  
cinquanteaire, père de deux grands enfants, Monn et sa soeur Caro-  
line, le barbon a commis la bêtise de se remarier et que sa seconde  
femme ayant rejoint la première dans la tombe, lui a laissé sur les  
bras deux autres enfants, garçon et fille, Annette et Claude, pré-  
cisément les petits que Monn promenait tout à l'heure... Ce serait  
au père à les nourrir et à les élever... Ah benouïche! Le vieux  
bouc s'est déchargé de ce soin sur sa brave pâte d'afné... Quant à  
la grande fille elle s'est mise en service à la ville dès les se-  
condes noces du vieux... Monn s'évertue sans se plaindre... C'est  
même lui le véritable soutien du ménage. A lui seul il rapporte  
~~deux fois plus~~ que le chef de la maison... Le bout de champs  
qu'ils louent pour faire leur provision de pommes c'est encore  
Monn qui le retourne, ~~le~~ l'arume et le cultive... Ils nourrissent un  
porc... La voisine leur a cédé une chambre, une soupente et une  
bauge... Ah ils n'en ménent pas ~~tant~~, nos Boordenagels, mais grâce  
à Monn ils se débrouillent tout de même... [Je ne saurais dire com-  
bien m'intéressait tout ce radotage @ la bonne femme à propos de  
Monn Boordenagels.

V

A deux jours de là il se trouva qu'avant à ne faire barbifier  
et n'ayant pas le temps de me rendre comme j'en avais l'habitude  
chez le figaro assez bien installé, de la bourgade voisine, je  
me informai s'il n'y avait pas à Vapronyssel un artiste capable de  
me tirer d'affaire. Le quidam auquel on m'adressa me reçut dans un  
taudis sale et mal éclairé, meublé d'une commode vermoulue, de deux

avec des chaises défoncées et une table, toutes prises par des  
mardi aujourd'hui le jour où il travaille chez le boucher Verwulp  
son bas de Cygne... C'est qu'il en a plusieurs de patrons...  
Il peins tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. On vous le met à  
toutes les corvées. Aucune ne le rebute. Et tout cela pour un sa-  
laire dérisoire. Troncs sous par jour. Il est vrai que ses employ-  
eurs le nourrissent. Mais c'est bien le moins. Sans cela il n'y  
~~arriverait~~ pas... Son père est journalier comme lui... hum... hum...  
moins intéressant que son fils toutefois... Figurez-vous que veuf  
cinquanteaire, père de deux grands enfants, Monn et sa soeur Caro-  
line, le barbon a commis la bêtise de se remarier et que sa seconde  
femme ayant rejoint la première dans la tombe, lui a laissé sur les  
bras deux autres enfants, garçon et fille, Annette et Claude, pré-  
cisément les petits que Monn promenait tout à l'heure... Ce serait  
au père à les nourrir et à les élever... Ah benouïche! Le vieux  
bouc s'est déchargé de ce soin sur sa brave pâte d'afné... Quant à  
la grande fille elle s'est mise en service à la ville dès les se-  
condes noces du vieux... Monn s'évertue sans se plaindre... C'est  
même lui le véritable soutien du ménage. A lui seul il rapporte  
~~deux fois plus~~ que le chef de la maison... Le bout de champs  
qu'ils louent pour faire leur provision de pommes c'est encore  
Monn qui le retourne, ~~le~~ l'arume et le cultive... Ils nourrissent un  
porc... La voisine leur a cédé une chambre, une soupente et une  
bauge... Ah ils n'en ménent pas ~~tant~~, nos Boordenagels, mais grâce  
à Monn ils se débrouillent tout de même... [Je ne saurais dire com-  
bien m'intéressait tout ce radotage @ la bonne femme à propos de  
Monn Boordenagels.







une feuille de complaintes sur le dimanche en attendant de voir  
 Loin de m'inspirer du dédain ce jeune rustre m'imposait.  
 Aussi mis-je quelque temps avant de me décider à lui demander de  
 me servir de modèle. J'ai fréquenté l'école.

VI

— Monn, j'ai bien envie de te peindre... Tu poseras une heure  
 ou deux, veux-tu, les jours où tu en auras le temps ?  
 Le digne garçon a paru d'abord un peu gêné, ne comprenant pas  
 trop ce que je lui voulais.  
 — Vous ferez mon portrait ? — Tu l'as dit même plusieurs por-  
 traits... et tu auras deux francs <sup>à crédit</sup> par heure... Ça te va-t-il ? — Si  
 ça me va... mais, Monsieur est trop bon.

Nous avons installé un atelier dans la grange. La première fois  
 Monn avait fait toilette et mis son costume des dimanches, un com-  
 plet gris, acheté à la foire de Pulderbaige, un col droit, une  
 écharpe, des bottines jaunes, sa casquette neuve.  
 — Que te voilà beau... mais tu vas me faire un plaisir. C'est de  
 te déshabiller au plus vite et de remettre tes frusques de travail

Et l'ayant rejoint dans sa soupenne, je lui choisis moi-même  
 ses harles les plus usées. Je l'accoutrai à peu près comme la fois  
 où il m'était apparu tenant par la main son frêrot et sa soeurlette.  
 Il se prêta à mes exigences mais un peu mari sans doute de  
 ne point être tiré à quatre épingles. Je m'attelai allègrement à  
 la besogne. Il s'arrangea pour donner ses matinées du mardi et du  
 samedi les jours où il ne travaillait pas chez l'un ou l'autre de  
 ses patrons. Je commençai par plusieurs études pour lesquelles je le  
 représentai en pied, les bottes passées par dessus ses culottes de  
 velours bouffantes, la veste de treillis ouverte sur son chandail,  
 le fouet à la main, comme lorsqu'il se rendait à la ville. Pendant  
 la pose je me plus à le faire causer :  
 — Ainsi tu cumules les métiers d'égorgeur de bêtes et de tondeur de  
 chrétiens ? lui disais-je en riant.  
 Une fois je l'avais surpris en train de lire en fredonnant,



une feuille de complaintes achetée le dimanche au chanteur ambulant devant l'église.

- Tu lis, tu aimes lire ? - Oh, oui, monsieur, beaucoup... Je sais écrire aussi, j'ai fréquenté l'école.

Mais il n'a guère le temps de reprendre la plume ; et trouve à peine celui de déployer un journal car le t<sup>u</sup>mbin l'accapare.

Et s'il lui arrive de devoir écrire pour faire ses comptes ou dresser la liste des clients il a la main lourde et lente d'un petit enfant. Cependant il va se décider à revoir ses cahiers et ses livres de classe afin de pouvoir aider plus tard ceux qu'il appelle ses enfants à apprendre leurs leçons, à faire leurs devoirs, et surtout à répéter leur catéchisme.

Une autre fois je le mets sur le chapitre de son salaire et de ses profits. Les paysans ne se font raser qu'une fois par semaine le samedi soir ou le dimanche matin. C'est un sou, rien qu'un petit sou par barbe. Or ces maigre recettes représentent les seuls bénéfices du garçon, car il remet intégralement ses semaines d'abatteur à son père.

Je parviens peu à peu à reconstituer toute sa vie touchante et précaire, car à chaque séance j'entre un peu plus avant dans son intimité. Il ne se plaint pas de sa condition, encore moins de son intérieur. Et cependant il s'en faut que son auteur le ménage. C'est par mon hôtesse que j'ai appris la vie dure que lui fait celui-ci qui n'a pas volé son surnom De Zwadder : Le Poison.

Monn ne m'a parlé que de sa tendresse pour sa sœur, sa véritable sœur, servante à la ville, qui lui ressemble comme une jumelle à ce qu'il dit et à ce que m'en révèle une méchante photo. Tous deux trottent d'ailleurs de leur sainte et toute bonne mère. Il me fait part aussi de l'attachement que lui portent ses petits frère et sœur, les enfants du second lit, sans ajouter combien il mérite leur reconnaissance car sans lui ils courraient nu-pieds, en haillons, le ventre vide, et leur père leur distribuerait plus de <sup>caloches</sup> coups que de pains. C'est aussi grâce à Monn qu'ils iront à l'école



et si le grand frère demeura sous le toit paternel c'est par pitié pour ces deux innocents qui n'ont plus d'autre protecteur que lui.

VII

Quand je fais allusion à leur père je vois Monn s'asseoir, il se hâte de détourner la conversation. J'en devine encore plus sur ce tyran que ne m'en ont révélé mes hôtes et d'autres voisins.

A la fois hypocrite et cynique, dévot et débauché, tenu à distance par le curé, il pateline le vicairie plus sensible aux adulations et chez qui, en s'implantant dans les bonnes grâces de la servante il s'acquitte des fonctions de jardinier, L'âge et le travail ne l'ont pas usé ; il grisonne à peine, il est encore alerte et dégourdi, il paraît même très jeune et, non content de courir le guilledou, après avoir hâté la mort de ses deux premières femmes, il songerait à se marier pour la troisième fois. C'est à cause de lui que sa fille aînée quitta la maison et se mit en service à la ville. Sous leurs rôtisances les combrès ne permettent de deviner une scabreuse histoire à la Gencl.

Le Zwaider et son grand garçon se parlent le moins possible mais l'exiguïté de leur logement les astreint à partager le même grabat.

Depuis que je me suis intéressé à Monn, son père me témoigne plus de respect que jamais et me prône le garçon, sur un ton attendri, comme il me vanterait un porc gras, une vache bonne laitière ou tout autre animal de rapport. Sans doute engage-t-il Monn à m'exploiter. Ce bougre m'écœure et si je ne le rabrous, c'est par égard pour le jeune homme sur qui retomberait sa mauvaise humeur. Avec son sourire faux, ses yeux louches et malicieux, sa lippe libidineuse, il me fait songer à un satyre. Plus tard une parole échappée à Monn confirmera mes pires soupçons. Coucieux de sauver les apparences devant des tiers, le jeune homme se montre docile

china, avec la sollicitude du cavalier touchant ses bestiaux ; puis, le plus souvent seul, il pédale vers les villages voisins

une lettre de compliments écrites le dimanche au chantage malin

Je suis écrite aussi, j'ai l'habitude d'écrire.

Et si il lui arrive de devoir écrire pour faire ses comptes on trouve à peine celui de régler un journal car le matin l'occupera.

car la liste des clients il a la main courte et lente d'un petit

malade. Cependant il va se décider à revoir ses cahiers et ses livres de classe afin de pouvoir écrire tout ceux de la

ses cahiers à apprendre leurs leçons, à faire leurs devoirs, et surtout à rédiger leurs compositions.

Une autre fois je le mets sur le chapitre de son affaire et de ses profits. Les paroles ne se font pas d'une fois par semaine

le samedi soir de la dimanche matin. C'est un peu, rien du tout

lit son par habits. Or ces habits frocés représentent les seuls bénéfices du garçon, car il remet intégralement ses semaines d'appointement à son père.

Je parlais peu à peu à reconnaître, encore sa vie couchante et précieuse, car à chaque séance j'entre un peu plus avant dans son

intimité. Il ne se plaint pas de sa condition, encore moins de son intérieur. Et cependant il s'en fait une idée de la manière

C'est par son hôte que j'ai appris la vie dure que lui fait

celui-ci qui n'a pas vu son nom de Zwaider : le poison.

Monn ne m'a parlé que de sa femme pour se souler, sa

table occupe, servante à la ville qui lui ressemble comme une

meille à ce qu'il lui dit et à ce que m'a raconté une méchante

Les deux femmes s'allient de leur amitié et toute bonne mère

Il me fait part aussi de l'attachement que lui portent ses petits

frère et sœur, les enfants de second lit, sans jamais oublier de







dont il fréquente les kermesses à moins qu'il ne préfère assister à des courses sur route ou qu'il ne se fende d'une entrée au vélodrome de la ville quand des athlètes de sa connaissance se disputent un championnat ou un record, l'honneur de la Campine s'en trouve un peu engagé. Il lui arrive d'être surpris par le mauvais temps, en pleine campagne, et je me rappelle un lundi matin qu'il m'exhiba son pantalon de la veille <sup>cellement</sup> et trempé de boue que les jambes en étaient devenues aussi raides que des tuyaux de poêle <sup>et tel</sup> point qu'il les faisait <sup>et tenait</sup> tenir debout comme s'il les avait <sup>eues</sup> tenues au corps. Or, il ne possède guère que deux grimpantes, toutes deux de gros velours, l'une rousse comme de l'or, à côtes, l'autre d'un brun chocolat uni et satiné comme de la peluche.

Il se distraît aussi à élever des pigeons voyageurs et à les faire concourir.

Il craint Dieu, se signe avant les repas et n'empoigne la fourchette qu'après avoir tenu les mains jointes, le temps de dire un ave.

<sup>aurais voulu</sup>  
Je m'en ~~voudrais~~ d'attenter à ses croyances. J'admire son ingénuité, je respectais sa candeur, je me serais fait un remords de développer cette âme.

C'est ainsi qu'il est le plus représentatif, le plus adéquat à son pays, c'est ainsi qu'il me l'incarnera avec le plus de fidélité, en toute plénitude.

Avant de m'accorder des séances de pose, les fois où il ne travaille <sup>est</sup> point chez le marchand de porcs, il <sup>faucit</sup> d'autres journées, aidant à défricher les sablons, se livrant aux opérations de l'écobuage, charriant les bruyères pour la litière des bêtes.

Quand il a fini chez les autres, il s'occupe dans l'étable de son père, <sup>ou</sup> il va travailler à leurs propres champs.

Mais la plus grosse partie de son existence se passe encore au service du prochain, à lui louer des bras infatigables. Ce n'est même que grâce à moi qu'il connaîtra un peu d'aisance à défaut de



ont le droit de se plaindre de la situation. Il n'y a pas de mal à être pauvre, mais il y a du mal à être pauvre et à être méprisé. Il n'y a pas de mal à être pauvre et à être méprisé, mais il y a du mal à être pauvre et à être méprisé. Il n'y a pas de mal à être pauvre et à être méprisé, mais il y a du mal à être pauvre et à être méprisé.

superflu. Il y a des moments où en dépit de ma sympathie pour tant d'honnête indigence je me sens tout de même humilié et offensé à sa place. Je m'indigne de cette vie précaire; il m'en coûte de savoir cet être décidément le plus beau et le meilleur du village, en demeurer aussi le plus infime, le plus ravalé.

Son inconsciente philosophie me semble duperie ou lâcheté. Effet de mon éducation et de mes habitudes d'esprit bourgeoises. Je m'oublie alors jusqu'à me gausser intérieurement de sa résignation, et il m'arrivera même de lui vanter la ville aux dépens de ses sablonnières, de lui prôner la capitale au moment même où je me réjouis, grâce à sa saine et sainte présence, de m'en trouver si loin. Je pique sa curiosité, son ambition, j'éveille en lui l'esprit de lucre et la vanité, quitte à me faire ensuite de sanglants reproches et à me trouver bien méprisable.

Telle est sa discrétion qu'il ne m'a jamais parlé encore de sa vie sentimentale et érotique. Il rougit quand je fais allusion à sa cranerie et quand je lui prête des bonnes fortunes. Comme il est tourné il doit plaire au sexe. Et cependant s'il songeait à s'accoupler il ne pourrait même pas choisir sa compagne. Qui faut-il se contenter des faveurs clandestines que lui accordent telles vachères et filles de ferme pour peu qu'elles estiment sa beauté pensive autant que les appas du premier maroufle venu? Je doute qu'elles l'apprécient à sa valeur et certes, jamais le rut ne le leur montra sous le jour avenant dont suffit à le parer mon seul sens esthétique, mon goût du beau quel qu'il soit.

Il aura d'ailleurs tout le temps de songer au mariage car il entre à peine dans sa dix neuvième année. C'est seulement l'hiver prochain qu'il devra tirer au sort. On ne réverait plus magnifique soldat. En attendant il fait partie de la gilde de Saint Sébastien. J'assiste régulièrement aux exercices de ces tireurs à l'arc au fond d'un berceau au jardin de son oncle, le baes d'estaminet près de l'église. Ses confrères l'ont choisi pour porte drapeau ce qui témoignerait chez ces rustres d'un certain souci plastique, à sup-



poser qu'ils l'aient élu pour sa bonne mine. Mais ils auront plutôt apprécié sa vigueur et son endurance car le poids de la bannière qu'il lui faut déployer à leur tête dans les processions de la fête Dieu et de l'Assomption essoufflerait un gonfalonier moins d'aplomb sur ses jarrets.

Cette année il me fut donné de l'admirer dans l'exercice de cette gymnastique. Mantegna ou Mem<sup>le</sup>lnck n'eussent point trouvé modèle plus digne de leur poser le grand saint dont il agitait la bannière. Sans prétendre marcher sur leurs brisées je l'ai rapidement croqué tandis qu'il défilait devant ma fenêtre, tant me requéraient le rythme de sa démarche, la crânerie de son allure, et plus encore la candide exaltation de son visage.

LX

Ce visage généralement sérieux, incline parfois à un excès de gravité que j'attribue à ses soucis domestiques, aussi durant nos séances je ne me fais pas faute de le plaisanter gentiment, histoire de déridier son front d'archange :

- Dis, Monn, en te rendant à la ville n'as-tu pas peur de passer si souvent à minuit par le hameau et devant la chapelle dédiée à Saint Antoine, toi qui défile avec des charretées entières de cochons écorchés et saignés, les compagnans favoris du grand saint ?

- Que nenni, monsieur, fait-il, en me rendant son bon sourire - ce n'est pas le grand saint qui nous cherche noise, mais bien la police de Bergerhout, <sup>quand</sup> il m'arrive de m'endoroir sur ma charrette et de lâcher les rênes de mon cheval en me reposant sur son intelligence pour nous conduire à destination sans écraser les piétons... Ah, sacrebleu, ce que cette maudite flemme m'aura déjà valu de procès-verbaux, voire d'amendes. Dame. Ces persécuteurs ne font qu'appliquer les règlements et respecter la consigne. Une engeance moins excusable, de francs mauvais coucheurs, par exemple, ce sont les abbateurs mêmes de la ville et des faubourgs, surtout ceux de Pothoek et de Deurne. De vrais apaches, Monsieur, toujours à jurer,



à nous provoquer et à nous chercher misère à nous simples compa- gnons villageois. Pour un oui ou pour un non, ils vous seigne- raient comme leurs boeufs. Heureusement, sans m'être jamais mesuré avec eux, il faut croire que ma viande de chrétien leur en impose. Est-ce parce qu'ils m'ont vu décharger les porcelets de ma voiture, en les soulevant par couples et à bras tendus qu'ils hésitent à me molester ? Les Flandrins de l'autre côté de l'Esaut ne valent pas mieux. Un jour l'un d'eux me subtilisa mon porte-monnaie. Comme je n'en avais pas la preuve j'en fus pour tout le prix de ma cargaison qu'il me fallut rembourser à Vervulp, mon maître, par une kyrielle de retenues sur mes semaines. Je ne mis pas moins de trois ans à m'acquitter. Le base ne m'aurait pas fait remise d'un centime. Voulez-vous ? C'était son droit à cet homme. Ah, ce ne fut pas drôle, je vous jure. Mais basta, nous sommes enfin quit- tes, n'en parlons plus....

Et comme ce souvenir l'a rembruni je m'empresse de changer la conversation :

- Tu étais bien jeune, Monn, quand je vins ici pour la pre- mière fois ?

- Vraiment, me répondit-il, j'étais à l'école quand vous êtes arrivé. - La toute première fois, vous étiez seul, n'est-ce pas, mon- sieur, et vous ne fîtes que passer par notre paroisse ? Et cepen- dant je crois m'en souvenir. C'était un dimanche, après la grand' ; messe, et vous vous êtes arrêté longuement devant le tilleul sous lequel tous nos hommes étaient rassemblés comme d'habitude.

- Tiens, je ne t'ai pas vu, moi. - J'étais caché derrière des camarades. Un peu plus loin vous fîtes de nouveau halte pour lire l'enseigne Au Chasseur, de l'estaminet de mon oncle.... - "Moi." Tu m'as remarqué dès lors... - Certes. Il venait si peu de messieurs de la ville qu'ils ne passaient jamais inaperçus. J'étais encore tout petit, cependant. Et plus tard, quand vous demeurâtes au vil- lage pour une huitaine de jours, avec cet autre monsieur, qui fai- sait de la photographie, je courais sur mes quinze ans.... Je dis-

à nous provoquer et à nous chercher misère à nous simples compa- gnons villageois. Pour un oui ou pour un non, ils vous seigne- raient comme leurs boeufs. Heureusement, sans m'être jamais mesuré avec eux, il faut croire que ma viande de chrétien leur en impose. Est-ce parce qu'ils m'ont vu décharger les porcelets de ma voiture, en les soulevant par couples et à bras tendus qu'ils hésitent à me molester ? Les Flandrins de l'autre côté de l'Esaut ne valent pas mieux. Un jour l'un d'eux me subtilisa mon porte-monnaie. Comme je n'en avais pas la preuve j'en fus pour tout le prix de ma cargaison qu'il me fallut rembourser à Vervulp, mon maître, par une kyrielle de retenues sur mes semaines. Je ne mis pas moins de trois ans à m'acquitter. Le base ne m'aurait pas fait remise d'un centime. Voulez-vous ? C'était son droit à cet homme. Ah, ce ne fut pas drôle, je vous jure. Mais basta, nous sommes enfin quit- tes, n'en parlons plus....

Et comme ce souvenir l'a rembruni je m'empresse de changer la conversation :

- Tu étais bien jeune, Monn, quand je vins ici pour la pre- mière fois ?

- Vraiment, me répondit-il, j'étais à l'école quand vous êtes arrivé. - La toute première fois, vous étiez seul, n'est-ce pas, mon- sieur, et vous ne fîtes que passer par notre paroisse ? Et cepen- dant je crois m'en souvenir. C'était un dimanche, après la grand' ; messe, et vous vous êtes arrêté longuement devant le tilleul sous lequel tous nos hommes étaient rassemblés comme d'habitude.

- Tiens, je ne t'ai pas vu, moi. - J'étais caché derrière des camarades. Un peu plus loin vous fîtes de nouveau halte pour lire l'enseigne Au Chasseur, de l'estaminet de mon oncle.... - "Moi." Tu m'as remarqué dès lors... - Certes. Il venait si peu de messieurs de la ville qu'ils ne passaient jamais inaperçus. J'étais encore tout petit, cependant. Et plus tard, quand vous demeurâtes au vil- lage pour une huitaine de jours, avec cet autre monsieur, qui fai- sait de la photographie, je courais sur mes quinze ans.... Je dis-



point d'en oublier le prestige de son barbir. Il y a sans doute  
 putais même à mes camarades le nickel que nous devions à ses libé-  
 ralités. Tenez, j'en étais aussi de la baignade dans le Meer, au  
 milieu de la Bruyère aux Vanneaux, ce dimanche après midi quand  
 votre ami nous "tira" nous en bande... Il nous disait de battre des  
 bras afin de faire rejaillir l'eau autour de nos torses et de nos  
 cuisses, et de courir dans l'herbe pour replonger ensuite, de nous  
 ébattre comme les grenouilles... Oui, j'en étais... A un moment  
 vous vous êtes rapproché de la berge et Stann, le fils du cabare-  
 tier A la Roue avec qui je batifolais dans l'eau, en est sorti pour  
 venir se planter effrontément devant nous, tout nu qu'il était,  
 comme moi-même d'ailleurs, et il vous a interpellé : "Bonjour, mon-  
 sieur. Vous ne me reconnaissez pas? Vous êtes venu pourtant pren-  
 dre une pinte chez nous après la messe". Je l'entraînai en riant,  
 un peu confus de sa familiarité... Et une autre fois encore j'étais  
 de ces polissons juchés sur la charrette du boucher qui vous fai-  
 saient des grimaces, tandis que le même monsieur, nous photogra-  
 phiait tous. Pour l'embarasser ils lui tiraient la langue tandis  
 que moi seul je demeurais coi en les exhortant à prendre une pose  
 plus convenable...

- Vraiment, me récriai-je, flatté d'être demeuré dans sa mémoire.  
 Et quel effet te faisais-je, à toi ? - Ma foi, vous m'aviez l'air  
 d'un gentil monsieur, comment dirai-je, un peu bizarre, aimable,  
 pas fier comme la plupart de vos pareils. Cela, surtout, m'allait  
 bien et à tout le village avec moi, car ils avaient remarqué -  
 ceux qui travaillaient aux champs comme ceux que vous croisez pou-  
 sant leur brouette ou conduisant leur attelage sur la route - avec  
 quelle bonne grâce vous répondiez à leur bonjour. En voilà un, au  
 moins, disaient-ils, pour qui le paysan est un homme...

Quand Monn s'épanchait ainsi, je l'entraînais à parler, distraire  
 au point d'en oublier de m'escrimer du fusain ou du pinceau car,  
 chose singulière, si mon modèle demeure à mes yeux, l'être le plus  
 digne de symboliser en un tableau tout mon coin de pays préféré,  
 à mesure que je le pratique, je l'apprécie de plus en plus pour  
 lui-même et c'est son identité, son individu qui me requiert au

point d'en oublier le prestige de son barbir. Il y a sans doute  
 putais même à mes camarades le nickel que nous devions à ses libé-  
 ralités. Tenez, j'en étais aussi de la baignade dans le Meer, au  
 milieu de la Bruyère aux Vanneaux, ce dimanche après midi quand  
 votre ami nous "tira" nous en bande... Il nous disait de battre des  
 bras afin de faire rejaillir l'eau autour de nos torses et de nos  
 cuisses, et de courir dans l'herbe pour replonger ensuite, de nous  
 ébattre comme les grenouilles... Oui, j'en étais... A un moment  
 vous vous êtes rapproché de la berge et Stann, le fils du cabare-  
 tier A la Roue avec qui je batifolais dans l'eau, en est sorti pour  
 venir se planter effrontément devant nous, tout nu qu'il était,  
 comme moi-même d'ailleurs, et il vous a interpellé : "Bonjour, mon-  
 sieur. Vous ne me reconnaissez pas? Vous êtes venu pourtant pren-  
 dre une pinte chez nous après la messe". Je l'entraînai en riant,  
 un peu confus de sa familiarité... Et une autre fois encore j'étais  
 de ces polissons juchés sur la charrette du boucher qui vous fai-  
 saient des grimaces, tandis que le même monsieur, nous photogra-  
 phiait tous. Pour l'embarasser ils lui tiraient la langue tandis  
 que moi seul je demeurais coi en les exhortant à prendre une pose  
 plus convenable...

- Vraiment, me récriai-je, flatté d'être demeuré dans sa mémoire.  
 Et quel effet te faisais-je, à toi ? - Ma foi, vous m'aviez l'air  
 d'un gentil monsieur, comment dirai-je, un peu bizarre, aimable,  
 pas fier comme la plupart de vos pareils. Cela, surtout, m'allait  
 bien et à tout le village avec moi, car ils avaient remarqué -  
 ceux qui travaillaient aux champs comme ceux que vous croisez pou-  
 sant leur brouette ou conduisant leur attelage sur la route - avec  
 quelle bonne grâce vous répondiez à leur bonjour. En voilà un, au  
 moins, disaient-ils, pour qui le paysan est un homme...

Quand Monn s'épanchait ainsi, je l'entraînais à parler, distraire  
 au point d'en oublier de m'escrimer du fusain ou du pinceau car,  
 chose singulière, si mon modèle demeure à mes yeux, l'être le plus  
 digne de symboliser en un tableau tout mon coin de pays préféré,  
 à mesure que je le pratique, je l'apprécie de plus en plus pour  
 lui-même et c'est son identité, son individu qui me requiert au



point d'en éclipser le prestige de son terroir. Il y a même des moments où je le sépare de son décor, où je ne vois plus que lui ; quitte la séance d'après à l'associer à toutes ses ambiances, en attendant que, la fois suivante, je l'en isole de nouveau, presque jalousement, en me le réservant, en ne le revant que pour ma seule ferveur d'artiste.

Pour la synthèse dont il devait me fournir l'élément, j'avais même renoncé à mon premier projet de le prendre en compte dans toute allégorie : j'y renonçais moins par crainte de l'effaroucher que de tomber dans la convention et de lui enlever de sa réalité quotidienne. Dans mes dernières esquisses je répugnais même à le styliser, tant je tenais à lui. Je m'en voudrais d'altérer son image sous prétexte de l'idéaliser. Je suis résolu à le peindre tel qu'il est le plus souvent, vêtu, comme pour mes premières esquisses de ses nippes de travail, et même les plus patinées et les plus délavées.

En dépit de certaine école plus académique que prétendument spiritualiste ou mystique, j'estimais d'ores et déjà que les frusques de l'homme du peuple lui confèrent un prestige intime, paternel et même sacré, disons inviolable. Il y a quelque chose de pudril et de touchant dans le contraste entre un corps jeune et florissant de santé, et la liquette défraîchie, le bourgeron fripé, la culotte rapetassée qui le revêtent. Troublant et insidieux mystère. A la vue de ces haillons on se demande <sup>depuis</sup> combien de temps ils protègent ainsi cette belle poussée humaine ? Combien de défroques s'empilent sur ces pectoraux d'athlète, ces cuisses de lutteur et ces biceps d'acier ? Puis, ces habits se façonnent au rythme des corvées et s'enflèvent, se consument pour ainsi dire aux ardeurs de cette chair active. Les guenilles proclament éloquentement les travaux accomplis par ce corps intact et superbe. Elles révèlent l'infini et les persévérances du labeur. Imprégnées de la sueur et des émanations de la vie ce deviendront des trophées et des reliques. Il est à remarquer qu'à aucune époque le costume du

point d'en éclipser le prestige de son terroir. Il y a même des moments où je le sépare de son décor, où je ne vois plus que lui ; quitte la séance d'après à l'associer à toutes ses ambiances, en attendant que, la fois suivante, je l'en isole de nouveau, presque jalousement, en me le réservant, en ne le revant que pour ma seule ferveur d'artiste.

Pour la synthèse dont il devait me fournir l'élément, j'avais même renoncé à mon premier projet de le prendre en compte dans toute allégorie : j'y renonçais moins par crainte de l'effaroucher que de tomber dans la convention et de lui enlever de sa réalité quotidienne. Dans mes dernières esquisses je répugnais même à le styliser, tant je tenais à lui. Je m'en voudrais d'altérer son image sous prétexte de l'idéaliser. Je suis résolu à le peindre tel qu'il est le plus souvent, vêtu, comme pour mes premières esquisses de ses nippes de travail, et même les plus patinées et les plus délavées.

En dépit de certaine école plus académique que prétendument spiritualiste ou mystique, j'estimais d'ores et déjà que les frusques de l'homme du peuple lui confèrent un prestige intime, paternel et même sacré, disons inviolable. Il y a quelque chose de pudril et de touchant dans le contraste entre un corps jeune et florissant de santé, et la liquette défraîchie, le bourgeron fripé, la culotte rapetassée qui le revêtent. Troublant et insidieux mystère. A la vue de ces haillons on se demande <sup>depuis</sup> combien de temps ils protègent ainsi cette belle poussée humaine ? Combien de défroques s'empilent sur ces pectoraux d'athlète, ces cuisses de lutteur et ces biceps d'acier ? Puis, ces habits se façonnent au rythme des corvées et s'enflèvent, se consument pour ainsi dire aux ardeurs de cette chair active. Les guenilles proclament éloquentement les travaux accomplis par ce corps intact et superbe. Elles révèlent l'infini et les persévérances du labeur. Imprégnées de la sueur et des émanations de la vie ce deviendront des trophées et des reliques. Il est à remarquer qu'à aucune époque le costume du



manoeuvre ne fut ridicule. Il ne se démoda pas plus que le corps même du travailleur. A travers les sièges il préserve une sorte de simplicité primordiale, quasi hiératique. Les pièces de son accoutrement ont pu changer de nom, elles préservent à peu près la même forme et les mêmes plis que sayons, cottes, bragues et chausses d'autrefois. Au surplus la chair hâlée s'harmonise avec le velours de ces grègues, avec leurs cassures ou leur satiné. Combien de ces étoffes l'ouvrier foulera-t-il encore aux angles et polira-t-il aux méplats et aux rondeurs de sa charnure ? Son costume fait partie de son essence. C'est mieux qu'une enveloppe, un véritable tégument inséparable des formes et de l'habitude de son corps.

« Beaux ouvriers des chantiers ou de la glèbe, au tragique inconscient, saurez-vous jamais en quelle ferveur je vous tenais, au point d'avoir collectionné souvent de vos hardes ou de vos outils à l'égal d'insignes et de reliques que j'aurais baisés au défaut de vos mains durillonnées. »

« Mais cette religion, ce culte fraternel, je le reportai sur l'un des vôtres, sur l'élu d'une race et d'une contrée de dilection... »

C'est ainsi que je priais souvent en peignant le jeune Boerdenagels, en copiant jusqu'aux déteintes de la sueur, ces larmes du travail, sur son visage, soit qu'il m'écoutât lui vanter avec un lyrisme assurément nouveau pour lui, cette race et cette contrée dont il s'avérait le paragon, soit qu'il me fit sur lui-même et sur ses entours de rares mais de suggestives confidences.

XI

Tels que j'ai rapporté plus haut quelques uns de ses dires, il semblait qu'il fût loquace, mais <sup>est fort muet</sup> ce n'est que peu à peu, à de longs intervalles, avec des hésitations et après des pauses qu'il rassemblait ses souvenirs à mesure que je pénétrai dans son intimité et qu'il s'enhardissait à m'ouvrir ses pensées. Sa parole était mesurée, scandée, lente et sonore avec des silences recueil







ce côté; ~~non~~ pas, bien au contraire, par répugnance pour ces misérables, mais parce que je croyais leur présence et leurs moeurs de nature à détonner dans l'harmonie essentiellement rustique de mon Varlonyseol. A ce que j'avais cru comprendre il s'agissait même d'une engagee originaire de la banlieue anversoise, d'ouvriers de fabrique, <sup>de</sup> gagne-petite, braconniers et contrebandiers. Et voilà qu'à leurs allures dégangandées, à leur langage pimenté, à leur accent canaille je devinai que mes baguenaudiers appartenaient à la population interlope du hameau en question. Comme je les croisai ils me dévisagèrent avec des ricanements et en se poussant du coude, non sans échanger sur mon compte quelques réflexions gravelleuses ou tout au moins saugrenues. Hommes et irréguliers, <sup>celle-ci</sup> seul le manque de pécune ou d'expédients pour se procurer les avait retenus aujourd'hui au village, et l'atmosphère électrique contribuait aussi pour une part à les rendre d'humeur irritabile et agressive. Ce n'étaient plus tout à fait des paysans et ce n'étaient pas encore des citadins. M'importe, contrairement à ce que j'aurais attendu de cette confrontation, ils n'intéressèrent précisément par leur caractère équivoque ; à la fois parce qu'ils préservaient de leur origine faubourienne et parce qu'ils tenaient déjà de leur adaptation au terroir agreste.

Je me souvins aussi qu'à ce que m'avaient raconté les sœurs Lauweryns le père de Monn fréquentait un des estaminets de ce hameau excentrique où il aurait entretenu une intrigue avec la bazille, une veuve plus que quadragénaire, mère de toute une ribambelle de vauriens de deux sexes dont plusieurs en âge déjà de se marier. Deux des garçons allaient travailler dans les fabriques et les briqueteries de Brecht, de Saint Léonard, de Beerse ou de Rykoversel, les deux autres se rendaient dans des usines plus lointaines, encore, vers Moll et le Limbourg. En dépit de leur fâcheuse réputation, de leurs airs rogues, quoique, je le répète, leur présence ici eût dû me choquer comme un anachronisme ou une

III

Le dernier dimanche de mon séjour il pleuvait et la température tombait à l'orage. Réveillés le matin je me précipitai par les chemins de la paroisse à l'abri de la pluie et de la neige, et ce fut le commencement de la saison des pluies. L'après-midi je tirai dans les rues du village. Pour la première fois j'y rencontrai une bande de jeunes gens qui me parlèrent à la fois plus découragés et moins lâches que les autres habitants de leur âge. Non, non, avait parlé d'un bout du village situé sur la route de Westmalle au milieu des sapinières autour de la butte du moulin, habité par les plus pauvres d'entre les Varlonyseols. Le soir j'étais encore dirigé par des











XIII

Aux vacances suivantes je m'empressais de retourner au cher village. Durant toute une année j'avais repris et retouché forces études d'après Monn mais sans parvenir à tirer de tous ces documents la composition symbolique et synthétique en laquelle je prétendais le fixer pour la postérité. Loin d'arriver à cette concentration, j'enchérisissais encore sur la variété et la multiplicité de ces ébauches, en remettant à un prochain voyage les études définitives.

Quelle joie à la descente du vicinal! Je reprends possession. D'abord une ardente promenade de reconnaissance, histoire de me remettre au ton et de m'assimiler de nouveau toutes les ambiances familiales.

C'est la même abondance de toits de chaume dévalant jusque vers le sol et se parant de fougabre; les glaieuls fleurissent dans le jardin du presbytère, les osgerais bruisent autour du puits à bascule dans celui de mes logeuses, les pinsons s'égosillent tout le jour; les grolles tournoient autour du clocher, s'abattent ensuite en se pourchassant dans les frondaisons du tilleul à l'ombre duquel gîte le brave Monn.

A l'autre bout du village, le moulin à vent tourne toujours ses ailes brunes et gaminant comme les polissons de ce quartier interlope, semble se livrer à des culbutes ou faire le poirier derrière les sapinières; les masures de torchis au pied de la butte présentent les mêmes lézardes et les nippes de leurs habitants autant de déchirures et de rapiécages; ces " Sauvages " c'est à dire la colonie des ouvriers de fabrique sont toujours aussi rogues, débraillés et pourtant d'allure crâne et fonceusement de ce pays, malgré l'emprise des moeurs et du contact industriel.

Puisse le soleil me ménager une série de prestigieux couchants derrière l'abbaye de la Frappe, dressée tout au fond de la Bruyère aux Vanneaux qui étale jusqu'au bout de la perspective son tapis



de pourpre liseré de sapinibre. Ah! rien n'a changé! Merci mon Dieu, je vais être heureux quelques semaines!.....

Me revoici ou peu s'en faut à la même époque que l'an dernier On a rentré les fourrages et <sup>les</sup> derniers blés.

Sur certains champs on procède déjà à de nouvelles façons; les hutt-om ( à droite) et les har-om ( à gauche) des valets de charrus stimulent les chevaux de labour. Ailleurs les fileaux tambourinent allégrement l'aire des granges. La procession de la Vierge sortira dans trois jours. Le dimanche d'après il y aura la foire de Fulderbange, plus tard se trémoussera la Kermesse de Rykvorsel, puis viendra celle de Vlimmérenne en attendant celle d'ici que ramènera seulement les derniers jours de septembre, c'est à dire quand je serai parti, hélas!.....

C'est le même timbre des cloches. Le plus argentin est celui des Trappistes mais si on l'entend jusqu'ici à la pespré c'est que le vent a tourné et qu'il pleuvra demain....

Au matin, les gamins se rapprochent de l'école en jouant au saut de mouton et les petites élèves des Bonnes Soeurs s'acheminent en trainant par la main leurs petits frères claquant des sabots et achevant leur dernière tartine.

Les mélèzes isolés sont toujours à leur place aux méandres de la route sablonneuse menant vers le bois de Bruul; les chênayes <sup>deux Wechel s'élèvent</sup> ~~des Wechel~~ demeurent les plus belles du monde et alternent avec quelques hêtres qui semblent faire la roue en déployant leurs branches jusqu'à fleur du sol. Mais le tilleul de la place cette devant l'église demeure leur doyen d'âge, leur maître à tous, il porte plus gaillardement que jamais ses trois à quatre siècles. Ses branches mères, aussi grosses que des arbres ordinaires, lorsque la brise les agite, donnent l'illusion du voisinage de la mer. Pour quelques nuits cette futaie sonore bercera mon sommeil comme elle s'est inclinée depuis sa naissance et ses premiers vagissements sur les rêves de Moan Boerdenagels!....

de pourpre liseré de sapinibre. Ah! rien n'a changé! Merci mon Dieu, je vais être heureux quelques semaines!.....

Me revoici ou peu s'en faut à la même époque que l'an dernier On a rentré les fourrages et <sup>les</sup> derniers blés.

Sur certains champs on procède déjà à de nouvelles façons; les hutt-om ( à droite) et les har-om ( à gauche) des valets de charrus stimulent les chevaux de labour. Ailleurs les fileaux tambourinent allégrement l'aire des granges. La procession de la Vierge sortira dans trois jours. Le dimanche d'après il y aura la foire de Fulderbange, plus tard se trémoussera la Kermesse de Rykvorsel, puis viendra celle de Vlimmérenne en attendant celle d'ici que ramènera seulement les derniers jours de septembre, c'est à dire quand je serai parti, hélas!.....

C'est le même timbre des cloches. Le plus argentin est celui des Trappistes mais si on l'entend jusqu'ici à la pespré c'est que le vent a tourné et qu'il pleuvra demain....

Au matin, les gamins se rapprochent de l'école en jouant au saut de mouton et les petites élèves des Bonnes Soeurs s'acheminent en trainant par la main leurs petits frères claquant des sabots et achevant leur dernière tartine.

Les mélèzes isolés sont toujours à leur place aux méandres de la route sablonneuse menant vers le bois de Bruul; les chênayes <sup>deux Wechel s'élèvent</sup> ~~des Wechel~~ demeurent les plus belles du monde et alternent avec quelques hêtres qui semblent faire la roue en déployant leurs branches jusqu'à fleur du sol. Mais le tilleul de la place cette devant l'église demeure leur doyen d'âge, leur maître à tous, il porte plus gaillardement que jamais ses trois à quatre siècles. Ses branches mères, aussi grosses que des arbres ordinaires, lorsque la brise les agite, donnent l'illusion du voisinage de la mer. Pour quelques nuits cette futaie sonore bercera mon sommeil comme elle s'est inclinée depuis sa naissance et ses premiers vagissements sur les rêves de Moan Boerdenagels!....



éléments. Mais je ne sais quelle influence exercite.

Et je m'informe auprès de mes bonnes hôtesses, des gens de la paroisse. Bien des drames se passent en un an, même en un paisible village... La vaillante et réjouie cabaretière de Zalphen, au carrefour des chemins d'Oostmalle et de Wechel, près de la chapelle sous bois, - la mère d'une ribambelle de petiots dont telle gentille vachère aux yeux noirs comme les siens - se meurt d'un cancer et a été administrée la veille de mon arrivée : le glas sonnera ce soir.

- Et ce petit lignard que j'ai rencontré tout à l'heure outrageusement ivre, ce soldat que les autres regardaient sans paillard scandalisés le moins du monde, même sans en rire, plutôt avec une sorte de pitié ? - Ce soldat ? Voici : sa promise a profité de ce qu'on le rappelait sous les drapeaux pour se marier avec un autre...

- Quoi ? Une infidèle. Au pays du Conscrit de Conscience. Et le brave Janc et sa Trinette n'en frémissent pas dans leur tombe.

Il est vrai que cette infidèle est une fille des taudis de la Butte du Moulin... A proprement parler elle ne compromet pas le village...

Par pudeur c'est de l'être le plus intéressant, du moins pour moi, que je m'informe en dernier lieu, quoique j'en aie le coeur plein et que je songe <sup>de</sup> tout le temps à lui durant cette année de travail. Aurai-je assez repris <sup>les</sup> études faites d'après lui. Combien de fois ne me proposais-je pas d'en tirer enfin une composition définitive. Mais il faut croire que mon projet n'a pas mûri suffisamment, que ma conception est laborieuse, à moins aussi que mon rêve ne soit trop ambitieux pour mes moyens, car j'eus beau méditer devant cette profusion de croquis représentant Monn dans toute sorte de poses naturelles et toutes souverainement plastiques, je ne suis pas encore parvenu à arrêter le tableau synthétique dont il doit me fournir les



éléments. Bizarre. Mais je ne sais quelle influence occulte, quel génie fatidique contrarie et empêche cette synthétisation.

Je demeure indécis. Qui, comment parvenir à créer une oeuvre qui m'évoque Monn Boordenagels avec son terroir, aussi intensément, aussi spécifiquement que je le voudrais; une oeuvre à la fois très picturale et très psychologique, pour ainsi dire de vertu centrifuge où le personnage prendrait par exemple l'impérieuse signification du Gilles de Watteau. Il n'est pas jusqu'à l'air de candeur et d'ineffable innocence de ce Gilles qui ne me l'apparente à mon Campinaire....

Combien de fois au cours de ce dernier hiver, dans les milieux de confort, de luxe, d'art raffiné ou même de studieux et modeste bien-être, ne me suis-je pas senti distrait de mon travail ou étranger aux conversations et aux amiances - transporté à Varlooyssel dans la grange des Boordenagels ou dans l'unique chambre de leur logis. Etant <sup>ici</sup> ~~là~~, j'avais négligé de peindre ces intérieurs pour ne m'occuper que de leur maître, mais à Bruxelles, l'obsession m'en devint si tyrannique et si suggestivement que je parvins à les représenter de mémoire. Je me serais encore cru dans notre atelier de fortune : la vitre encrassée n'y laisse pénétrer qu'une lumière glauque et verdâtre tamisée par le feuillage du tilleul; clair obscur, suffisant toutefois pour me montrer le mobilier vétuste et sommaire, l'échelle montant vers la soupenne, le petit crucifix sur la cheminée, la table poisseuse, la cuvette ébréchée du pauvre barbier, et la porte entr'ouverte qui communique avec l'étable où mugissent les vaches de la propriétaire.

Et dans ce milieu mes pinceaux, de plus en plus rebelles à l'allégorie, ont évoqué tout bonnement Monn lui-même tel qu'il m'arriva de le relancer à l'improviste, un après midi, Monn tellement éreinté par sa longue matinée de travail qu'en dépit du groubissement des mouches il s'est affalé lourdement sur une



chaise pour dormir à poings fermés, les coudes sur la table, le  
 torse ployé, le visage reposant dans l'entrecroisement de ses  
 bras. Il se livrait à cette méridienne quand le bruit de la porte  
 l'a fait sursauter; il se frotte les yeux en maugréant puis l'ayant  
 reconnu, sourit bénévolement à son peintre.....

Je le veux l'âme, en revêtissant le caractère d'une apothéose.

XIV

Quand je l'ai revu et que nous avons repris nos places, il a  
 dit: — Ah, Monn, Monn Boerdenaegels ! s'exclame la boutiquière, ma log  
 geuse, sur son invariable ton de protection quand je me suis décidé  
 à faire allusion à son pauvre voisin. Le cher garçon peine toujours  
 enferme .... Il lui en faut pourtant du courage, car, entre nous  
 croit dit, son père devient de plus en plus difficile et grinçon.

"Vrai, ils n'ont ~~pas de chance~~ pas de chance ces enfants Boerdena-  
 egels...mais aussi avec un pareil père !.....

— Leur serait-il arrivé malheur ?... Monn aurait-il?....

— Non pas, précisément à Monn... Il tient tête à toutes les  
 traverses. Il se porte toujours aussi bien que possible, jamais  
 une plainte ou un mouvement d'impatience... Il a même tiré un bon  
 numéro à la conscription, mais sa soeur.....

— Tu'en est-tu ? dis-je, rassuré sur le compte de mon modèle,  
 mais le coeur tout de même serré à la mention de sa soeur, la  
 gentille brunette dont il me parle avec une si touchante tendres-  
 sime... mais leur mère leur a donné de son vivant. Elle a peut-être  
 et un — Voici.... Comme vous le savez sans doute, la pauvre petite moins  
 endurante mais plus exposée aux humeurs du Zwadder, était allée  
 servir à la ville sur les conseils de son frère.... Son maître la  
 séduisit et, chassée par la dame, elle s'en vint mourir au village  
 en donnant le jour à un bébé que Monn a encore sur les bras. A lui  
 toutes les charges du ménage. Je dirai presque que le voilà trois  
 fois père pour le compte des autres.....

— Au cimetière j'ai lu sur une croix de bois noir : Caroline  
 Boerdenaegels; puis l'âge de la défunte : vingt ans ! Elle n'a-

chaise pour dormir à poings fermés, les coudes sur la table, le  
 torse ployé, le visage reposant dans l'entrecroisement de ses  
 bras. Il se livrait à cette méridienne quand le bruit de la porte  
 l'a fait sursauter; il se frotte les yeux en maugréant puis l'ayant  
 reconnu, sourit bénévolement à son peintre.....

Je le veux l'âme, en revêtissant le caractère d'une apothéose.

XIV

Quand je l'ai revu et que nous avons repris nos places, il a  
 dit: — Ah, Monn, Monn Boerdenaegels ! s'exclame la boutiquière, ma log  
 geuse, sur son invariable ton de protection quand je me suis décidé  
 à faire allusion à son pauvre voisin. Le cher garçon peine toujours  
 enferme .... Il lui en faut pourtant du courage, car, entre nous  
 croit dit, son père devient de plus en plus difficile et grinçon.

"Vrai, ils n'ont ~~pas de chance~~ pas de chance ces enfants Boerdena-  
 egels...mais aussi avec un pareil père !.....

— Leur serait-il arrivé malheur ?... Monn aurait-il?....

— Non pas, précisément à Monn... Il tient tête à toutes les  
 traverses. Il se porte toujours aussi bien que possible, jamais  
 une plainte ou un mouvement d'impatience... Il a même tiré un bon  
 numéro à la conscription, mais sa soeur.....

— Tu'en est-tu ? dis-je, rassuré sur le compte de mon modèle,  
 mais le coeur tout de même serré à la mention de sa soeur, la  
 gentille brunette dont il me parle avec une si touchante tendres-  
 sime... mais leur mère leur a donné de son vivant. Elle a peut-être  
 et un — Voici.... Comme vous le savez sans doute, la pauvre petite moins  
 endurante mais plus exposée aux humeurs du Zwadder, était allée  
 servir à la ville sur les conseils de son frère.... Son maître la  
 séduisit et, chassée par la dame, elle s'en vint mourir au village  
 en donnant le jour à un bébé que Monn a encore sur les bras. A lui  
 toutes les charges du ménage. Je dirai presque que le voilà trois  
 fois père pour le compte des autres.....

— Au cimetière j'ai lu sur une croix de bois noir : Caroline  
 Boerdenaegels; puis l'âge de la défunte : vingt ans ! Elle n'a-



vait donc qu'un an de plus que son frère.

XV

Décidément ce jeune homme finira par m'intéresser, non seulement comme un héros mais même comme un saint et ce tableau dont je le veux l'âme, en revêtira le caractère d'une apothéose.

Quand je l'ai revu et que nous avons repris nos séances, il a reçu mes condoléances à propos de la mort de sa sœur et mes discrètes allusions à sa vie pénible, avec un sourire de martyr résigné, toujours sans une plainte, sans la moindre récrimination, tout au plus avec le soupir d'un peinarde déplaçant d'une épaule à l'autre la charge trop pesante.

Tante Line, ma logeuse avait fait allusion à une intrigue que le Zwadder a nouée avec une veuve qu'il demanderait en mariage, Je l'ai remise sur ce chapitre. Il s'agit d'une femme Falingstraks qui tient la bas près du Moulin un estaminet achalandé par les ouvriers et les apprentis de fabriques mais surtout par cette population interlope dont je vous ai déjà parlé. La bazine Falingstraks est chaise à l'usage, garde malade, accoucheuse et veilleuse des morts. Elle est adroite, insinuante, gaillarde et joviale comme la plupart de ses pareilles que leur profession met en contact permanent avec les misères et les infirmités humaines. Ses enfants ont mauvaise réputation mais leur mère les excuse de son mieux. Elle a quatre garçons et une seule fille. Emma, une bien jolie fille à ce qu'il paraît, une enfant gâtée! Le père Boordenagels épouserait la mère et d'accord avec celle-ci, il se flatte d'endosser la fille à son fils. Jusqu'à présent Monn ne semble pas vouloir se prêter à cette combinaison, la demoiselle passant pour coquette, légère et même émancipée. En ces dernières années elle fait la saison comme chambrière et servante dans un hôtel d'Costmalle où, au service des freluquets et des belles madames elle prit le goût de la toilette, du parler, des façons et des idées de la ville. Des bruits fâcheux ont même circulé sur elle :



à la fin de l'été elle aurait disparu tout un temps et ne serait rentrée que depuis peu au bercail où, loin de se remettre au ton de ses entours, elle exagère encore ses allures de petite maîtresse, affecte de dédaigner les paysans, vantant la vie libre et ne parlant que d'aller habiter avers et même Bruxelles.

— Dans ces conditions je m'explique la réserve de Monn Boerdengels, décalara/-je aux soeurs Lauweryns. Mais aurait-il d'autres vues? Les belles et honnêtes filles ne manquent pas autour de lui..

— Il n'a pas encore été cueillir la noisette au Bois du Seigneur insinua tante Line avec un pudique sourire

Et comme je ne comprenais pas ce qu'elle voulait dire, elle m'expliqua que par ce poétique euphémisme elle entendait qu'en dehors d'Emma Falingstraks, l'on ne connaissait pas encore au jeune abbé une fiancée ou une amoureuse pour le bon motif, avec laquelle il se serait promené selon l'usage les après-midi des dimanches d'été par les drèves et les clairières du bois en question

— Il est possible que Mâemoiselle Emma trouve ces promenades platoniques un peu ridicules... Mais bast! ajoutais-je en riant, non sans scandaliser un brin mes respectables interlocutrices, je m' imagine qu'aux kermesses dont il ne rate pas une, à ce qu'il m'a dit, notre coquebin se rattrape de sa continence avec des danses plus complaisantes conformément aux pratiques des lurons de son âge. Je gagerai même qu'il n'aura que l'embarras du choix....

— D'ailleurs qu'importe!.. me disais-je en gardant ces réflexions pour moi. Ce dont je suis tout à fait certain c'est que Monn répuigne à la débauche et aux excès, surtout qu'il n'abuserait jamais de l'innocence et de la faiblesse d'une pucelle. En somme la chasteté est une vertu bien relative et bien conventionnelle, et même un peu ridicule comme l'estimait Romy de Gourmont comparée à cette autre vertu, une vertu capitale celle-là et le commencement de toutes les autres, une vertu dont le nom aussi s'écrit en trois syllabes et qui en représente l'assonnance :  
Charité l.....



Et pourtant en ce moment j'étais encore loin de me douter que cette vertu là le digne garçon <sup>dit</sup> la pratiquer un jour jusqu'au sublime !

En attendant qu'il se marie, j'ai donc tout lieu de croire qu'il ne se comporte pas autrement que ses compagnons de jeunesse. Si nos galants partent en bande le matin, au retour la plupart s'égaillent. Ayant fait leur choix, ils s'attardent sous la coudraie dans les fossés à sec ou parmi les meules de foin

A son adolescence robuste Monn joint sans doute une sève ex exigente .....

Une hypothèse se présente encore : aurait-il une liaison sérieuse en dehors du village ?

Les jeunes filles de Varlonnyssel le plaisantent et l'agacent à l'envi. Les héritières de cultivateurs aisés, que leurs parents n'autoriseraient pas à épouser le pauvre diable se sentent tout de même un peu dépitées. à ce que me confia ou plutôt m'insinua tante Line, de ne pas provoquer le moindre hommage, la plus simple marque de convoitise, de la part du fringant garçon

Serait-ce froideur ou fierté ? Les occasions ne lui manqueraient pas de s'ébaudir, même en dehors de la saison des fêtes votives, car si le bois du Seigneur sert de promenoir aux liaisons régulières, prélude des possessions légitimes, les coudraies et les sapinières enclavaient la lande des Vanneaux, tout comme la forêt de Varlonnyssel vers Magerhalle et le Bruul, sont fréquentés par des amoureux plus expéditifs dont les rencontres n'engagent pas plus l'avenir que les parades des faisans et des perdreaux n'accouplent pour la vie ces oiseaux ingénus.

Au hasard de mes promenades dominicales il m'arriva souvent de faire lever d'un fossé sous la saulaie ou déboucher d'un fourré de genêts et de fougères, des couples qui se préparaient au délit. Un gars détaillait à mon approche et se rajustait tant en pressant le pas. Une fois salué, au passage d'un fanfaron bonsoir, il me



sembla reconnaître la voix d'un des gaillards rencontrés l'autre saison, la veille de mon départ, celle du jeune homme au chandail vert précisément "Zidore" l'ainé des Palingstraks, en tête à tête des plus intimes avec quelque émancipée de son voisinage.

Afin de ne plus troubler ces églogues, j'ai même pris le par ~~renoncé à mes promenades~~ <sup>de ne plus aller me promener</sup> de ce côté le dimanche après-midi. Je demeurai plutôt au village.

Ce n'est pas que les distractions proprement dites y abondent ce jour-là plus que les autres. Sauf en temps de Kermesse, les naturels y sont servés de toute espèce de concerts, de bals ou de spectacles. Un écriteau planté au bord de la route intime même aux forains l'ordre de stationner avec leurs roulettes au moins à un kilomètre de la "cuve" du village. C'est exceptionnellement que le bourgmestre accorde à ces nomades de donner une représentation en plein air, le soir, sous le grand tilleul. Le marmaille fait cercle. Les voisins s'assoient sur le seuil de leurs portes ou sur la tablette des fenêtres. Il m'arriva d'assister à l'un de ces spectacles où je me plus moins aux exercices des bateleurs, une tribu de bohémiens crépus et basans, qu'au décor fantastique et surtout aux spectateurs : toutes ces têtes de rustres dont quelques torches fumées et une puante lampe à acétylène dramatisent ou irradient l'auréole. Et comme toujours, en ce grouillis, s'accusait surtout à mes yeux le masque pensif et volontaire de mon modèle préféré. Les autres n'avaient pas plus d'importance que des figurants et des comparses.

Un dimanche soir pourtant, moi qui n'étais jamais entré dans un cinéma à la ville, je pris ma part d'une séance à projection qui se donnait dans le principal cabaret de l'endroit; évidemment moins attiré par ce que les fils comporteraient de facétieux, de dramatique ou d'instructif que par l'effet de ces prestiges sur des simples dont la plupart s'en ébauissaient pour la première fois.

Il y avait pleine chambre. Je me mêle aux spectateurs du fond



de la salle, valets et servantes de ferme qui s'amuse au moins  
 autant que le grouillis de la marmaille aux premiers rangs. Ils  
 s'esclaffent, enochérissent de bourdes et de réflexions saugrenues  
 sur les boniments de l'opérateur, en se tapant les cuisses, en se  
 poussant du coude, en piaquant ou chatouillant leurs voisins. A  
 près le représentation je m'attardai avec les trainards car c'é-  
 tait l'occasion de voir le gros de la paroisse réuni presque au  
 grand complet, Monn n'était pas encore rentré de la ville ou d'une  
 promenade à bicyclette.

Cependant l'assistance s'étant clairsemée, je finis peu à peu  
 par me rapprocher du comptoir devant lequel une demi douzaine de  
 jeunes drôles qui avaient contribué à égayé le <sup>spectacle</sup> ~~représentation~~ par  
 des commentaires plutôt risqués, se provoquaient maintenant à des  
 libations variées. Il se trouvait précisément que les plus bruyants  
 fussent les fils de la Vve Palingstraks. Ma curiosité étant piquée  
 à cause de Monn, au sujet de cette famille, je n'étais pas fâché  
 de les examiner de plus près. En l'un d'eux, je reconnus même mon  
 ancienne connaissance Zidore, le dégourdi maroufle en chandail vert  
 dont j'avais trouble l'autre jour le déduit erotique. Les autres,  
 ses cadets, différant de seize à dix huit ans, s'appelaient Gérard  
 Dolf et Baaf. Ils se ressemblaient tous, sauf que l'un était un peu  
 plus efflanqué, hâve et déshanché que l'autre; tous avaient des yeux  
 noirs, la mine gouailleuse, l'air en somme de bons lurons. Dans leur  
 accoutrement ils effectuaient une gégaine citadine. Ils parlaient  
 haut, buvaient sec, fumaient des cigares ou <sup>guillaient</sup> ~~reculaient~~ des cigaret-  
 tes payaient avec ostentation en faisant sonner les thunes sur le  
 comptoir

— Ah! c'est Monsieur le peintre dit Zidore dès qu'il m'eut avisé  
 et en me tirant sa casquette, c'est lui qui fait le portrait de no-  
 tre Monn. <sup>arrivé à la galerie</sup> Et déjà habitué à me voir au village, d'ailleurs enhardi  
 par la boisson, il me proposa de vider une chope avec eux. Non seu-  
 lement j'acceptai mais je prétendis payer une tournée à mon tour

129

de la salle, valets et servantes de ferme qui s'amuse au moins  
 autant que le grouillis de la marmaille aux premiers rangs. Ils  
 s'esclaffent, enochérissent de bourdes et de réflexions saugrenues  
 sur les boniments de l'opérateur, en se tapant les cuisses, en se  
 poussant du coude, en piaquant ou chatouillant leurs voisins. A  
 près le représentation je m'attardai avec les trainards car c'é-  
 tait l'occasion de voir le gros de la paroisse réuni presque au  
 grand complet, Monn n'était pas encore rentré de la ville ou d'une  
 promenade à bicyclette.

Cependant l'assistance s'étant clairsemée, je finis peu à peu  
 par me rapprocher du comptoir devant lequel une demi douzaine de  
 jeunes drôles qui avaient contribué à égayé le <sup>spectacle</sup> ~~représentation~~ par  
 des commentaires plutôt risqués, se provoquaient maintenant à des  
 libations variées. Il se trouvait précisément que les plus bruyants  
 fussent les fils de la Vve Palingstraks. Ma curiosité étant piquée  
 à cause de Monn, au sujet de cette famille, je n'étais pas fâché  
 de les examiner de plus près. En l'un d'eux, je reconnus même mon  
 ancienne connaissance Zidore, le dégourdi maroufle en chandail vert  
 dont j'avais trouble l'autre jour le déduit erotique. Les autres,  
 ses cadets, différant de seize à dix huit ans, s'appelaient Gérard  
 Dolf et Baaf. Ils se ressemblaient tous, sauf que l'un était un peu  
 plus efflanqué, hâve et déshanché que l'autre; tous avaient des yeux  
 noirs, la mine gouailleuse, l'air en somme de bons lurons. Dans leur  
 accoutrement ils effectuaient une gégaine citadine. Ils parlaient  
 haut, buvaient sec, fumaient des cigares ou <sup>guillaient</sup> ~~reculaient~~ des cigaret-  
 tes payaient avec ostentation en faisant sonner les thunes sur le  
 comptoir

— Ah! c'est Monsieur le peintre dit Zidore dès qu'il m'eut avisé  
 et en me tirant sa casquette, c'est lui qui fait le portrait de no-  
 tre Monn. <sup>arrivé à la galerie</sup> Et déjà habitué à me voir au village, d'ailleurs enhardi  
 par la boisson, il me proposa de vider une chope avec eux. Non seu-  
 lement j'acceptai mais je prétendis payer une tournée à mon tour



— Et ne tirez vous pas notre portait aussi à nous autres? demanda Zidore en se rengorgeant et en portant les mains à ses hanches.

— Certes, et cela quand vous voudrez. Je leur proposai même de les pourtraire en groupe. Mon seullement je n'aurais voulu désobliger ces drilles, mais ils devaient me fournir à leur insu les éléments d'une composition plutôt poignante et âpre dans laquelle j'aurais tenté de fixer la transition du rural au faubourien, le métier de la ville et de la campagne, en comptant y mettre un peu de la sympathie apitoyée d'un De Groux père pour ses chômeurs et ses batteurs du pavé de Bruxelles. En outre ces polissons m'auraient fourni l'étoffe du fond de tableau dont l'ingénue figure de Moan devait occuper l'avant plan...

J'étais enchanté aussi de connaître de plus près les membres d'une famille dans laquelle une double alliance allait faire entrer les Boordenagels. Aussi lorsque mes nouveaux camarades m'engagèrent à venir prendre un " tout dernier verre" chez eux à l'enseigne du Moulin, je ne me fis guère prier, car ils me ménageaient ainsi l'occasion de voir leur mère et leur soeur. Celle-ci m'intéressait plus encore que tout le reste de leur smala.

Malgré l'heure avancée et la menace du garde champêtre on veillait encore <sup>chez les Boordenagels</sup> au moulin, mais la porte et les volets étaient clos et les garçons se firent ouvrir en cognant l'huis d'une certaine façon. Le Zwadder faisait la causette avec la cabaretière une gagul frisant la cinquantaine, mais rose, à peine ridée, fraîche et potelée, étalant encore ces rondeurs, <sup>nu</sup> charmes qui représentent les majeurs appas aux yeux des pacants.

A mon entrée, le vieux celadon me salua en clignant de l'oeil d'un air de connivence. Sa commère s'était levée et, renseignée sur mon compte par son galant et par Zidore, elle me fit sa plus belle révérence non sans me dévisager avec curiosité.

Tout en m'établant avec les fils de la maison j'écoutais à



peine leur bavardage n'ayant des yeux que pour leur soeur qui  
 était venue prendre notre commande et qui nous apporta les verres  
 quand ses freres me l'avaient présentée elle me gratifia à son  
 tour d'un salut à la fois plein de grâce et de dignité que n'eus-  
 sent pas désavoué les pimbches les mieux élevées, et son sourire  
 aussi mblait je ne sais quelle provocation à de la réserve  
 D'emblée je fis la part de ce qu'il y avait de naturel et  
 d'affecté dans sa physionomie et dans ses manières. Un beau brin  
 de fille! Incontestablement. Plus belle même que je me l'étais  
 imaginé. J'admire et j'appréhendais à la fois en sa personne la  
 Campine de l'avenir. Elle ne m'incarnait pas encore tout à fait  
 la ville, mais ce qu'elle préservait de son origine, surtout une  
 adorable carnation et une chair épanouie, s'harmonisait parfaite-  
 ment avec son élégance. Il régnait aussi dans sa physionomie quel-  
 que chose d'ouvert et de loyal qui tempérant ce que sa moue et  
 son sourire auraient eu de dédaigneux et de provocant. Ses lèvres  
 sensuelles gardaient la fraîcheur d'une pulpe et d'une corolle.  
 Son opulente chevelure châtain bouclait avec luxuriance et s'ébou-  
 riffait en frisons garçonniers sur son front. Ses yeux tour à tour  
 fébriles et langoureux rappelaient les ténèbres bleues du mois de  
 Juillet. Grande et admirablement faite, Varlonyssel eut pu lui  
 opposer des rivales en grâce et en beauté, mais Emma les surpas-  
 saient toutes en <sup>naturel</sup> ~~grâce~~ et devait s'entendre à faire valoir ses  
 avantages, à en tirer un parti plus conscient. Grâce à son tact  
 et à son goût elle avait dû s'assimiler immédiatement ce qui  
 fait le prestige des beautés de la ville. Ce soir là, pour sobre  
 que fut sa toilette, ~~un sobre costume tailleur~~, elle la vitait on  
 ne peut plus <sup>favorablement</sup> ~~favorablement~~. Si je n'avais été prévenu, je me serais  
 cru gel et bien devant une transfuge de la cité.

Et cependant sa présence en ce village ne laissait pas de me  
 chaquer comme une anomalie. Peut être y était elle encore plus  
 incompatible que celle de ses freres. Quelque séduisante qu'Emma

peine leur bavardage n'ayant des yeux que pour leur soeur qui  
 était venue prendre notre commande et qui nous apporta les verres  
 quand ses freres me l'avaient présentée elle me gratifia à son  
 tour d'un salut à la fois plein de grâce et de dignité que n'eus-  
 sent pas désavoué les pimbches les mieux élevées, et son sourire  
 aussi mblait je ne sais quelle provocation à de la réserve  
 D'emblée je fis la part de ce qu'il y avait de naturel et  
 d'affecté dans sa physionomie et dans ses manières. Un beau brin  
 de fille! Incontestablement. Plus belle même que je me l'étais  
 imaginé. J'admire et j'appréhendais à la fois en sa personne la  
 Campine de l'avenir. Elle ne m'incarnait pas encore tout à fait  
 la ville, mais ce qu'elle préservait de son origine, surtout une  
 adorable carnation et une chair épanouie, s'harmonisait parfaite-  
 ment avec son élégance. Il régnait aussi dans sa physionomie quel-  
 que chose d'ouvert et de loyal qui tempérant ce que sa moue et  
 son sourire auraient eu de dédaigneux et de provocant. Ses lèvres  
 sensuelles gardaient la fraîcheur d'une pulpe et d'une corolle.  
 Son opulente chevelure châtain bouclait avec luxuriance et s'ébou-  
 riffait en frisons garçonniers sur son front. Ses yeux tour à tour  
 fébriles et langoureux rappelaient les ténèbres bleues du mois de  
 Juillet. Grande et admirablement faite, Varlonyssel eut pu lui  
 opposer des rivales en grâce et en beauté, mais Emma les surpas-  
 saient toutes en <sup>naturel</sup> ~~grâce~~ et devait s'entendre à faire valoir ses  
 avantages, à en tirer un parti plus conscient. Grâce à son tact  
 et à son goût elle avait dû s'assimiler immédiatement ce qui  
 fait le prestige des beautés de la ville. Ce soir là, pour sobre  
 que fut sa toilette, ~~un sobre costume tailleur~~, elle la vitait on  
 ne peut plus <sup>favorablement</sup> ~~favorablement~~. Si je n'avais été prévenu, je me serais  
 cru gel et bien devant une transfuge de la cité.

Et cependant sa présence en ce village ne laissait pas de me  
 chaquer comme une anomalie. Peut être y était elle encore plus  
 incompatible que celle de ses freres. Quelque séduisante qu'Emma



m'apparut, je ne la trouvais pas à sa place. J'avais l'intuition que par politique et pour me donner le change elle s'efforçait de se mettre au ton, de s'effacer le plus possible, de ne pas recourir à toutes les ressources de sa coquetterie.

Une chose me frappa encore : certain air de malaise et de souffrance qu'elle s'efforça à maintes reprises de dissimuler sous des éclats de rire nerveux et un langage volubile.

Zidore lui ayant dit que j'allais faire leur portrait à lui et aux autres garçons.

— Et moi, Monsieur, ne me peindrez vous pas aussi ? me dit-elle en un français assez correct.

— Comment donc, Mademoiselle ! me récriai-je. Je me tiens entièrement à votre disposition. Ce sera beaucoup d'honneur pour moi reprit-elle, car à la ville, Monsieur doit trouver des figures bien plus intéressantes que celle d'une simple paysanne

Et comme je protestais : " Mais peut être Monsieur tient-il précisément à montrer aux gens de là bas, quelques échantillons et types de notre Campine. Je m'expliquerais alors le choix que vous avez fait pour commencer de Monn Boerdienagels qui est bien un paysan et surtout un paysan d'ici, des pieds à la tête, un vrai bêta de Varlonyssel, n'est-ce pas comme ils disent de nous à Westmalle ?

Je ne relevai pas ce qu'il y avait de désobligeant pour son fiancé dans ces paroles de la belle enfant, ni ce que ces paroles contenaient de persiflage à mon adresse. J'en demeurai même légèrement interloqué, surtout que le Zwadder, la bazime Paligstraks et les garçons me regardaient d'un air de triomphe un peu narquois flattés en somme de me voir au milieu d'eux, flattés de ce que j'avais franchi leur seuil décrié

— Oui, finis-je par répondre, Monn Boerdienagels est un excellent modèle pour un peintre et de plus un brave et honnête garçon qui fera sans doute le modèle des maris après s'être montré le modèle



des frères et des fils....

En prononçant ces dernières paroles, je n'avais pu m'empêcher d'en souligner par une intonation la portée agressive pour le Zwadder. Celui-ci loin de relever cette attaque affecta d'abonder hypocritement dans mon sens

— Monsieur fait bien de l'honneur à notre Monn en le prenant à son service, mais le garçon je puis bien le dire quoique je sois son père, mérite qu'on s'intéresse à lui... Emma apprendra d'ailleurs bientôt à le connaître plus particulièrement, n'est-ce pas Emma?

La jeune fille rougit un peu à cette grivoiserie et feignant d'être plus intimidée qu'elle ne devait l'être en réalité, elle s'empressa de donner un autre tour à la conversation.

Nous reparlâmes de ma peinture et nous convînmes avec elle et les garçons que je les ferais poser le dimanche, si, bien entendu, rien ne les appelait ailleurs.

Je fis quelques études d'après mes quatre garnements et je leur permis de choisir chacun une de celles qui leur paraissait leur ressembler le mieux. Quant à Emma je ne me bornai pas à lui offrir un portrait proprement dit mais elle m'inspira plusieurs ébauches en vue d'une composition dans laquelle j'aurai représenté la Campine en train de s'urbaniser et de s'industrialiser. Emma se déclara enchantée du portrait mais, fine comme elle l'était, en avisant les études très fouillées et très passées que j'avais brodées pour mon propre usage, elle me témoigna un jour un peu plus d'atonement qui confinait à de la méfiance, sinon à du dépit. Comprendait-elle que je m'efforçais de lire au fond de sa pensée et que, découvrant la friponne sous la jolie femme, je voulais la peindre aussi au moral tout en le feignant <sup>ne</sup> de m'inspirer que de son teint vermeil, du pur ovale de son visage, de ses traits à la fois réguliers et expressifs, de l'éclat troublant de ses yeux, des formes sculpturales de son buste?







même déjà valu plus d'une méchante affaire.

Comme de juste, les femmes se montraient moins conciliantes précisément à raison des convoitises que cette pérologie allumait parmi les plus fringants de leurs mâles. Puis elles <sup>lui</sup> enviaient un peu de son luxe et de ses affluents " Une diablesse sans contredit... Une bête de Venus, son venusdier, comme chantaient les cordiers dans leur complainte de la " Fille Perdue", sur les remparts d'Anvers mais un animal bien aguichant tout de même se répétaient les gars en s'en faisant claquer la langue contre le palais.

Emma Palingstraks avait donc un beau déblatérer contre la Campine et ne point tarir en sarcasmes contre ses "pays", ceux-ci voyaient plutôt un hommage dans ces railleries. Si elle bafouait le terroir et les terriens, dame! c'est qu'ils lui tenaient encore à coeur, qu'il ne lui étaient pas indifférents. Ou sinon ne se serait elle pas désintéressée complètement de son berceau et de ses frères en émigrant pour de bon à la ville? Et lorsqu'elle s'y décida par la suite, sa fugue bénéficia d'une certaine indulgence. L'indignation des Campinaires se calma à la pensée que la déserteuse userait de ses charmes pour ruiner et déshonorer les beaux messieurs de la ville. Et les jeunes villageois lui pardonneraient ses délais en raison des folies et des excès auxquels elle entraînerait ses adorateurs de là-bas

En attendant, et surtout depuis qu'on la savait fiancée à Monn Boerdenagels, la paroisse lui <sup>gardait</sup> ~~conservait~~ une certaine estime. Elle se montrait non moins indulgente pour ses frères de la belle. Certes la conduite de ces garçons leur paraissait fâcheuse et même incompatible avec l'esprit et les moeurs du reste de la population, mais on leur <sup>l'excusait</sup> ~~excusait~~ cette apparente défection, cette façon de s'être laissés embaucher par l'industrie capitaliste, à raison de leur fidélité à leur clocher. Ils vont bien travailler là bas, au diable vauvert, ils font souvent la bombe à Anvers; il leur arrive <sup>même</sup> même d'aller turbiner malgré eux dans les ateliers pénitentiaires de

*après une condamnation  
une ou l'autre récidive,*

Après deux ou trois semaines elle ne prit plus de nouvelles de son prétendu mari et elle se désolait.

Il n'y avait rien de nouveau à cette époque et elle ne s'occupait que de son ménage. Elle avait un petit commerce de légumes et de fruits dans le village. Elle était très aimable et très accueillante. Elle avait un grand jardin et elle cultivait elle-même ses légumes. Elle était très vaillante et elle ne craignait pas de travailler dur. Elle était très sage et elle ne se laissait pas aller à des excès. Elle était très respectueuse et elle avait une grande réputation dans le village. Elle était très aimée de ses voisins et de ses amis. Elle était très heureuse et elle vivait dans la paix et la tranquillité.

Chez les jeunes gens il y avait même de l'émulation pour ces mariages. Ils se trouvaient intéressés mais désolés. Ils ne sentaient même pas capable de l'entreprendre et de la mener à bien. Elle n'avait été élevée à leur sein. Mais pour les autres il y avait aussi des mariages. C'était de Noël et de Noël. Les mariages étaient très nombreux et ils étaient très beaux. Les mariages étaient très nombreux et ils étaient très beaux. Les mariages étaient très nombreux et ils étaient très beaux.







conduite à l'égard de ses deux femmes et de ses enfants, si on ne l'évoque qu'avec des mines de réprobation, ce n'est pas sans une certaine admiration pour sa rouerie et sa causticité. Il représente le génie malicieux de l'endroit : une sorte de farfadet ou de Kobold ayant pris figure humaine. Lubrique, sorniois, vindicatif, égoïste, féroce mais adroit, débrouillard, laborieux et opiniâtre, tous doivent compter avec lui. Il souffle l'opinion publique n'est pas pour rien qu'on le fait descendre de Frans Langemus, un vacher qui aurait été pilorié sur le Grand marché d'Anvers au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, pour avoir trempé dans un vol et un assassinat. Les juges tinrent compte de sa jeunesse et de l'état de servitude auquel l'avait réduit son maître, l'accusé principal, pour lui épargner la peine capitale.

Lorsque vint le matin de son exposition, du haut de ses treize hauteurs d'infamie, le jeune bougre enchanté d'en être quitte à si bon compte, amusa les maraichères par ses gaudrioles et ses chansons, lancées à tue tête, si bien que pour le plus grand scandale de la justice, durant toute la matinée ce populaire, dont beaucoup de paysans de son village défila devant l'échaafaud comme devant l'autel à l'offrande et que les pièces d'argent ne cessèrent de pleuvoir dans la casquette déposée à ses pieds. Quant le quibus eut fini, par ~~de~~ <sup>ce</sup> cette coiffure grasseuse mais profonde comme une besace, Frans Langemus pria les deux soldats qui le gardaient d'étaler son foulard en guise de tire-lire et enfin quand celui-ci eut été rempli à en déborder à son tour, notre polisson parvint à se déchausser pour que la manne continuât à pleuvoir dans ses sabots tandis que ses pieds nus se livraient sur place à la plus endiablée des bourrées.

Le Zwadder n'a pas moins d'esprit que cet ancêtre. Il fronde et chausonne le curé tout en protestant de son zèle pour la religion à laquelle il immolerait en effet sans héiter tous les attendrait dans leurs vieux jours. L'indignité qu'il y avait pour deux de prendre femme. Mais il jura surtout de se venger.

conduite à l'égard de ses deux femmes et de ses enfants, si on ne l'évoque qu'avec des mines de réprobation, ce n'est pas sans une certaine admiration pour sa rouerie et sa causticité. Il représente le génie malicieux de l'endroit : une sorte de farfadet ou de Kobold ayant pris figure humaine. Lubrique, sorniois, vindicatif, égoïste, féroce mais adroit, débrouillard, laborieux et opiniâtre, tous doivent compter avec lui. Il souffle l'opinion publique n'est pas pour rien qu'on le fait descendre de Frans Langemus, un vacher qui aurait été pilorié sur le Grand marché d'Anvers au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, pour avoir trempé dans un vol et un assassinat. Les juges tinrent compte de sa jeunesse et de l'état de servitude auquel l'avait réduit son maître, l'accusé principal, pour lui épargner la peine capitale.

Lorsque vint le matin de son exposition, du haut de ses treize hauteurs d'infamie, le jeune bougre enchanté d'en être quitte à si bon compte, amusa les maraichères par ses gaudrioles et ses chansons, lancées à tue tête, si bien que pour le plus grand scandale de la justice, durant toute la matinée ce populaire, dont beaucoup de paysans de son village défila devant l'échaafaud comme devant l'autel à l'offrande et que les pièces d'argent ne cessèrent de pleuvoir dans la casquette déposée à ses pieds. Quant le quibus eut fini, par ~~de~~ <sup>ce</sup> cette coiffure grasseuse mais profonde comme une besace, Frans Langemus pria les deux soldats qui le gardaient d'étaler son foulard en guise de tire-lire et enfin quand celui-ci eut été rempli à en déborder à son tour, notre polisson parvint à se déchausser pour que la manne continuât à pleuvoir dans ses sabots tandis que ses pieds nus se livraient sur place à la plus endiablée des bourrées.

Le Zwadder n'a pas moins d'esprit que cet ancêtre. Il fronde et chausonne le curé tout en protestant de son zèle pour la religion à laquelle il immolerait en effet sans héiter tous les attendrait dans leurs vieux jours. L'indignité qu'il y avait pour deux de prendre femme. Mais il jura surtout de se venger.



voltairens de la ville. C'est une sorte de pape des fous, de  
bouffon communal à qui le pouvoir passe ses épigrammes et jusqu'à  
ses blasphèmes dont on ne le tient pas plus responsable que  
d'un tic ou d'une grimace.

Cet arétin de village, dispose surtout d'un prestige occulte.  
Il règne dans la coulisse. Sans avoir voix au chapitre il sugges-  
tionne les conseillers et les fabriciens, il souffle l'opinion  
publique. Lui-même ne se fera jamais élire au conseil, il n'ob-  
tiendrait aucun suffrage : en revanche c'est lui qui désigne les  
éligibles.

Si le Zwadder est une puissance, la veuve Falingtraks en est  
une autre. Sa réputation publique attribuait de très rondes économies  
à cette comère joviale, caustique, la langue toujours prête à  
la riposte, <sup>confidente</sup> par ses divers métiers de tous les secrets  
du village, depuis ceux de la cure jusqu'à ceux du plus infime  
taudis de la Butte du Moulin. Or le Zwadder convoitait à la fois  
ses écus et son influence, sans négliger sa personne grassouillet-  
te et encore suffisamment appétissante en dépit des approches de  
la cinquantaine, pour un satyre impénitent et vorace de sa  
trempa. La luxure entraînait même presque autant que la cupidité dans  
les poursuites matrimoniales du Zwadder. L'intérêt avait donc  
fini par rapprocher les deux fortes têtes du village. Leur alliance  
deviendrait une sorte de pacte, mais la veuve Falingtraks  
avait mis comme condition formelle à ce mariage que le même jour  
Monn épouserait Emma.

Cet établissement couperait court aux médiances, calmerait  
l'humeur aventureuse de l'émancipée. D'ailleurs toutes deux gou-  
verneraient le jeune époux.

D'accord avec la châtière le Zwadder entreprit aussitôt son  
fil. Il fit le bon apôtre, patelin et melliflu. Il parla de  
leur dénuement perpétuel, de la misère plus noire encore qui les  
attendrait dans leurs vieux jours, de la nécessité qu'il y avait  
pour Monn de prendre femme. Mais il joua surtout du sentiment.



En épousant Emma Falingstraks on assurait l'avenir des jeunes Claude et Annette, et aussi du petit Frans, l'enfant de l'infortunée Caroline.

Or, sans éprouver de passion pour Emma le jeune Boordenagels la trouvait charmante et désirable. Il était loin de la juger avec le pharisaïsme des autres habitants, et s'était garé de croire aux aventures que lui attribuait la rumeur publique. Plus d'une fois il avait été amené à prendre son parti contre les médisants, car il y avait en lui un besoin chevaleresque de protéger la faiblesse et d'excuser les erreurs. Aussi du moment que la jeune femme se montrerait maternelle pour ceux qu'il aimait comme ses enfants, ses dernières répugnances étaient vaincues. Il s'était donc prêt à ce que son père attendait d'elle et commençait à faire sérieusement sa cour à Emma Falingstraks.

Celle-ci parut calmée et assagie; elle avait repris sa place derrière le comptoir de leur estaminet; elle mettait une certaine réserve dans ses manières, plus de discrétion dans sa toilette, semblait s'accorder de la modération de la médiocrité de l'existence villageoise. Tout le monde fut dupe de la comédie et le brave Monn tout le premier. Peut-être demeurais-je même le seul dans toute la paroisse à me méfier de tant de sagesse et d'une si édifiante métamorphose. J'étais loin toutefois de me douter de toute la duplicité que cachait cette conversion.

AVIII

Pendant nos séances il nous était arrivé de causer du jeune Boordenagels et j'avais fait discrètement allusion au mariage de mes deux modèles. En me parlant de son prétendu Emma avait renoncé à ses airs de protection; elle ne tarissait même pas en éloges sur le caractère et la conduite de Monn, mais non sans lui reprocher son excès de mansuétude. Une fois mariés elle comptait bien lui voir mener une vie moins précaire. Elle ne se confiait ses perspectives qu'à mots couverts et je ne jugeais pas devoir lui demander de plus amples explications sur les ressources qu'elle escomptait ainsi.

En épousant Emma Falingstraks on assurait l'avenir des jeunes Claude et Annette, et aussi du petit Frans, l'enfant de l'infortunée Caroline.

Or, sans éprouver de passion pour Emma le jeune Boordenagels la trouvait charmante et désirable. Il était loin de la juger avec le pharisaïsme des autres habitants, et s'était garé de croire aux aventures que lui attribuait la rumeur publique. Plus d'une fois il avait été amené à prendre son parti contre les médisants, car il y avait en lui un besoin chevaleresque de protéger la faiblesse et d'excuser les erreurs. Aussi du moment que la jeune femme se montrerait maternelle pour ceux qu'il aimait comme ses enfants, ses dernières répugnances étaient vaincues. Il s'était donc prêt à ce que son père attendait d'elle et commençait à faire sérieusement sa cour à Emma Falingstraks.

Celle-ci parut calmée et assagie; elle avait repris sa place derrière le comptoir de leur estaminet; elle mettait une certaine réserve dans ses manières, plus de discrétion dans sa toilette, semblait s'accorder de la modération de la médiocrité de l'existence villageoise. Tout le monde fut dupe de la comédie et le brave Monn tout le premier. Peut-être demeurais-je même le seul dans toute la paroisse à me méfier de tant de sagesse et d'une si édifiante métamorphose. J'étais loin toutefois de me douter de toute la duplicité que cachait cette conversion.

AVIII

Pendant nos séances il nous était arrivé de causer du jeune Boordenagels et j'avais fait discrètement allusion au mariage de mes deux modèles. En me parlant de son prétendu Emma avait renoncé à ses airs de protection; elle ne tarissait même pas en éloges sur le caractère et la conduite de Monn, mais non sans lui reprocher son excès de mansuétude. Une fois mariés elle comptait bien lui voir mener une vie moins précaire. Elle ne se confiait ses perspectives qu'à mots couverts et je ne jugeais pas devoir lui demander de plus amples explications sur les ressources qu'elle escomptait ainsi.











d'artiste. Je m'étais pris tout inconsciemment à le chérir comme un heureux père chérit le fils en qui il aurait trouvé réunies toutes les qualités qu'il lui souhaitait, ou même, affection plus jalouse encore, comme une mère d'autant plus attachée à son enfant, qu'elle aura mis de soin, de complaisance, d'ardeur, de passion, de volupté, voire de souffrance, à le concevoir.

Mais alors qu'une mère se serait bornée à le nourrir de son sang, je le nourrissais moi, de toute ma pensée, de toute mon âme: je le concevais moralement.

C'est vous dire que dans ce culte intervenait encore bien plus que de l'amour maternel. Il répondait à un besoin de protection et de fructification intellectuelle. En exaltant ce jeune paysan je m'exaltais moi-même par la communion de nos deux sensibilités. A entretenir ce culte mon propre individu s'était agrandi, ma signification à moi aussi s'était étendue; je me croyais en droit d'attribuer une bien autre portée à mon rôle que celle d'un simple peintre. Je devenais le générateur suprême de ce terrien, je me substituais à son terroir, à la nature qui l'avait engendré. Je le voulais plus Campinois que la Campine même.

Aussi mon culte pour lui s'exaspérait de la tristesse éprouvée en voyant se métamorphoser cette province, en la sachant condamnée à disparaître, sur le point de se dissoudre dans un univers uniforme et égalitaire où règneraient peut-être des fro-raisons unanimes mais où ne s'épanouirait qu'une flore unique.

L'agonie du terroir entraînerait celle de son vivant symbole mais du moins mon art aurait-il fixé l'image du dernier témoin de sa race et de son soi, avec une telle intensité et une telle ferveur que cette image en paraîtrait divinisée.

Oui, la disparition d'une contrée originale s'il en fut me rendait celle-ci d'autant plus chère et m'attachait encore plus étroitement à l'être qui me la résumait, qui m'en quintessenciait l'originalité. ...

des je lui devais et de lui avouer tout ce que je voyais en lui. Mais, je me rappellais en quels termes Deleurye m'avait précédé...  
 m'attolers contre la conviction du motif avec l'œuvre. Je dus...  
 l'éprouvais, ce que je voyais en lui je ne pouvais, je ne devais...  
 pas le dire à ce simple. L'art exige certains dangers. Je passais...  
 ne m'arrivait probablement pas compris, à moins d'être...  
 arrivé. Ah, c'est le génie, c'est la privation, mais c'est aussi...  
 la fortune des écrivains, des poètes, des penseurs, de ceux qui...  
 allent trop passionnément les choses qui valent les plus belles...  
 encore plus belles de celles ne sont et qui en arrivent...  
 parer les œuvres, de pratiques, de traditions, de lignes...  
 d'œuvre, d'intense agilité des bras et des pieds que le...  
 avec les œuvres littéraires: on ne s'arrête à peine de leur...  
 attention, le service de la langue de génie?

Déjà, les artistes, poètes, peintres, musiciens...  
 découvrent l'œuvre, la beauté, la merveille...  
 que les œuvres d'art sont dans leur œuvre...  
 pour tout l'œuvre existait avant d'être...  
 dire que le travail existait déjà dans son motif. Je voyais...  
 par mes yeux, l'œuvre avant tout, même plus que le...  
 l'œuvre venait sur la scène. Et cette œuvre d'art vivait...  
 nature même collabore avec moi. Plus elle prévient...  
 travail, elle ne me faisait plus rien à dire.  
 Je lui indiquais néanmoins avant de m'avoir cette...  
 impression. Je m'opiniâtais à identifier mon...  
 Je préférais l'œuvre par mes pinceaux et dont il me...  
 direction supérieure. Mais en somme, l'œuvre dans le...  
 reproduire pour motif, c'était lui-même, il me semblait...  
 unifié, créé et parachevé.  
 Un jour devant venir de la m'expliquaient cette...  
 tournée en une véritable possession. En attendant je ne...  
 mais pas ce magistère, l'œuvre non motifs tout...  
 autant que l'œuvre était les plus beaux de l'œuvre: je ne...  
 tombais en fait comme je l'aurais fait de ma meilleure...  
 création



En attendant je me sentais devenir une sorte de Prométhée ne se bornant plus à peindre ou à sculpter des hommes auxquels il insufflait la vie, mais les prenant tout vivants, pour les rendre plus vivants encore, pour les douer d'une seconde vie encore plus logique que la première, pour les pétrir et les modeler d'après leur propre idéal.

C'était à toute une ethnographie que mon art faisait concurrence en dotant ce terroir farouche d'un autochtone encore plus irréductible.

Il va sans dire que je me vouais à cette oeuvre sans la raisonner, à telle enseigne que je m'imaginai de la meilleure foi du monde peindre encore d'après le modèle quand depuis longtemps c'était sur le modèle même que je travaillais.

Mon Campinaire enchérisait sur les moindres spécificismes de la race, il en représentait le type par excellence, l'aboutissement, l'expression suprême : il serait le Terroir Incarné....

AIX

Mon initiation campinoise avait passé par plusieurs stades. D'abord je m'étais renseigné sur tout ce qui concernait ce coin de pays, sur tout ce qui s'y rapportait de souvenirs, de légendes, de traditions. J'avais eu recours à l'histoire comme au folklore.

Plus que toute autre contrée celle-ci avait engendré des héros et des badites, les uns servant de repoussoirs aux autres, et les ombres faisant valoir les jours. Si Warlonysseel avait joué certain rôle durant la Guerre des Paysans contre les terroristes du Directoire en 1798 ; son bocage avait aussi servi de quartier général à des bandes de chauffeurs dont les crimes défrayaient les récits des veillées au moins autant que les exploits des conscrits réfractaires.

A la ville les bourgeois parlaient encore de Warlonysseel comme si ce paisible village fût demeuré un repaire de brigands.



A telle enseigne que quand j'avais fait part à des Anversois de mon projet d'aller planter mon chevalet en ces parages, ils s'étaient récriés d'effroi :

- A Waerlonysse ? Y songez-vous ? Mais c'est l'endroit le plus farouche de cette inhospitalière Campine - C'est précisément pourquoi je m'y rends - Vous ignorez donc l'histoire des chauffeurs du bois de Waerlonysseel ?

Et voilà que l'un de mes interlocuteurs, folkloriste des plus érudits, m'enfile la légende de ces grille-pieds qui finiraient par se faire guillotiner à Anvers, du temps de Bonaparte.

Pour la plupart fils de fermiers notables ces sournois menaient une double vie. On les découvrit par une pièce d'or médiévale volée à un châtelain numismate, et qu'un d'eux avait offerte en change au marché de la ville.

- Ouais, m'étais-je exclamé, Waerlonysseel couva tant de scélératesses sous sa placidité. Ces loups font patte de velours si paternelle...c'est dit. Je pars tout de suite, déclarai-je en jouissant de la consternation du brave philistin. "fanatiques et hors-la-loi. Voilà qui fait mon affaire."

Et exagérant ma partialité jusqu'au paradoxe, avec cet air de gageure et de bravade qui m'aura valu depuis longtemps auprès du troupeau conforme une réputation à peine moins fâcheuse que celle des naturels de Waerlonysseel, je laissai mon conseiller partagé entre la pitié et de l'indignation.

Sur nos séances j'avais mis plus d'une fois Monn Boerdenagels sur le chapitre des grille-pieds et des chouans de la Campine. Il m'apprit qu'aux derniers jours de la Terreur un sien arrière grand oncle, bûcheron et braconnier, avait caché le curé de la paroisse au fond des bois où le saint vieillard, disait la messe et communiait onze jongens, "nos garyons" c'est à dire les conscrits réfractaires. Par contre, ainsi que je l'ai déjà dit, les Boerdenagels comptaient parmi leurs ascendants maternels



ce Franz Langeus, pilorié pour sa complicité avec un assassin, mais que les bonnes femmes de son village étaient venues coacoler et même combler d'aumônes au pied même de ses tréteaux d'infamie comme les Océanides compatissaient au sort de Prométhée.

Et mon admiration pour les brigands proprement dits et surtout pour ce <sup>malin</sup> ~~canaille~~ Langeus n'était pas loin d'égaliser celle que j'éprouvais pour les paysans rebelles à la conscription, ces Vendéens de Belgique que les Jaëbins traitaient de brigands.

Dans tous les cas les uns m'expliquaient les autres. Et dans ces chroniques ou traditions <sup>orales</sup> ~~écrites~~ les tares et même les crimes de la race ne m'en faisaient que mieux valoir les vertus et les exemples.

Si pour les bourgeois de la ville, Waarlonyssel demeurait encore un repaire de bandits et, comme disaient leurs gazettes, un foyer d'obscurantisme, par contre la population des villages circonvoisins tenait mes pacants préférés, pour des simples d'esprit, des aberrés, des Jocrisses. A supposer qu'ils eussent mérité cette réputation ce qui n'était certes pas le cas, ils ne m'en devenaient que plus intéressants. Mais comment accorder ces deux renoms contradictoires : objet de terreur pour les citadins, de dérision pour les autres Campinaires. Redoutés de ceux-là, bafoûés par ceux-ci.

- Stoum Waarlonyssel. Waarlonyssel la Bestiasse, disait-on couramment à Westmalle comme à Grobbendonck, à Wiersel comme à Pulderbange.

L'intention que la belle Emma avait mise l'autre jour en accolant l'épithète de grand bêta au nom de son prétendu ne m'avait pas échappé. Dans les kermesses, provoqués par les danseurs des autres clochers, ceux de <sup>d'ici</sup> ~~Waarlonyssel~~ voyaient rouge et il s'ensuivait des bagarres et des rixes au couteau, mais la plupart du temps mes bons bougres prenaient aussi philosophiquement leur parti de ce renom de sottise que de leur réputation de mauvais coucheurs. En somme on nous les repré-  
sentait à la fois comme les êtres les plus doux et les plus violents. Leur placidité et leur endurance proverbiales pouvaient faire place, à une révolte et à une frénésie non moins légendaires.

Dans le passé n'était - ce pas une injustice qui avait converti le chouan en chauffeur, le héros en bandit ?

ce Franz Langeus, pilorié pour sa complicité avec un assassin, mais que les bonnes femmes de son village étaient venues coacoler et même combler d'aumônes au pied même de ses tréteaux d'infamie comme les Océanides compatissaient au sort de Prométhée.

Et mon admiration pour les brigands proprement dits et surtout pour ce <sup>malin</sup> ~~canaille~~ Langeus n'était pas loin d'égaliser celle que j'éprouvais pour les paysans rebelles à la conscription, ces Vendéens de Belgique que les Jaëbins traitaient de brigands.

Dans tous les cas les uns m'expliquaient les autres. Et dans ces chroniques ou traditions <sup>orales</sup> ~~écrites~~ les tares et même les crimes de la race ne m'en faisaient que mieux valoir les vertus et les exemples.

Si pour les bourgeois de la ville, Waarlonyssel demeurait encore un repaire de bandits et, comme disaient leurs gazettes, un foyer d'obscurantisme, par contre la population des villages circonvoisins tenait mes pacants préférés, pour des simples d'esprit, des aberrés, des Jocrisses. A supposer qu'ils eussent mérité cette réputation ce qui n'était certes pas le cas, ils ne m'en devenaient que plus intéressants. Mais comment accorder ces deux renoms contradictoires : objet de terreur pour les citadins, de dérision pour les autres Campinaires. Redoutés de ceux-là, bafoûés par ceux-ci.

- Stoum Waarlonyssel. Waarlonyssel la Bestiasse, disait-on couramment à Westmalle comme à Grobbendonck, à Wiersel comme à Pulderbange.

L'intention que la belle Emma avait mise l'autre jour en accolant l'épithète de grand bêta au nom de son prétendu ne m'avait pas échappé. Dans les kermesses, provoqués par les danseurs des autres clochers, ceux de <sup>d'ici</sup> ~~Waarlonyssel~~ voyaient rouge et il s'ensuivait des bagarres et des rixes au couteau, mais la plupart du temps mes bons bougres prenaient aussi philosophiquement leur parti de ce renom de sottise que de leur réputation de mauvais coucheurs. En somme on nous les repré-  
sentait à la fois comme les êtres les plus doux et les plus violents. Leur placidité et leur endurance proverbiales pouvaient faire place, à une révolte et à une frénésie non moins légendaires.

Dans le passé n'était - ce pas une injustice qui avait converti le chouan en chauffeur, le héros en bandit ?







Quelle intransigeance règne encore ici . Qu'ils semblent intraitables, irréductibles, mes gens : Loïn de toute annexion . qu'ils défendent opiniâtrément leur cachet et leur autonomie :

Monn m'en a même fourni de bien édifiants exemples. Les villages des environs, ai-je dit, connaissent déjà la saison des villégiatures. Peu à peu les auberges, les anciens relais s'y transforment en hôtels. Aussi, le boucher Verwulp, le patron de Monn, conçut-il à la suite du séjour que firent à Varlonysseel, Derboise et ses élèves, le projet de suivre l'exemple de ses confrères d'Oostmalle et de Santhoven, et ayant exhausé d'un étage son vieil estaminet, se mit-il en devoir d'aménager et de meubler tout un carré de chambres pour pensionnaires, mais quand tout fut prêt, il ne tarda pas à se raviser. Après avoir hébergé quelques citadins durant un mois, il condamna ses chambres nouvelles, éteignit ses fourneaux et renversa la marmite. Quelque sérieux profita que lui eût rapporté l'extension donnée à son commerce, il ne crut pas devoir pousser l'expérience plus loin. Les citadins à qui il avait eu à faire ne ressemblaient guère par le tact, l'éducation et les manières à nos aimables peintres de l'autre saison . Mais à ce que m'apprit Monn à supposer qu'il n'eut eu qu'à se louer de ses <sup>clients</sup>, il lui aurait tout de même fallu fermer son hôtel, pour ne pas s'attirer l'hostilité de toute la paroisse.

En effet, celle-ci avait député un jour le Zwadder auprès de Verwulp pour lui enjoindre de ne plus prendre en pension les villégiateurs de la ville. Le premier mouvement du boucher avait été de mettre le Zwadder à la porte; il avait <sup>suivi</sup> d'abord ses plus grande airs, tempêté tant et plus, pour finir par filer doux et par se soumettre .

Monn me confirma aussi ce qu'il m'avait déjà raconté au sujet de la tolérance exceptionnelle dont j'avais bénéficié à Varlonysseel, et dont Derboise et mes amis même n'auraient pas joui



une seconde fois à supposer qu'ils eussent voulu faire une nouvelle saison en ce farouche village. En ce cas on eût exercé la même pression sur les soeurs Lauweryns que sur le boucher.

Moi, j'avais donc été traité en privilégié ou mieux en égal.

A ces terriens ombrageux j'étais d'abord apparu comme un intrus mais ma discrétion, mon aménité les rassurèrent, finirent même par me les rallier sans quoi il aurait bien trouvé moyen et cela sans me chercher ouvertement noise, de me faire déguerpir, en pesant au besoin sur mes logeuses.

Loin de me froisser voulez-vous croire que cette hargne de Varlonysael à l'égard des citadins me rendait l'endroit et ses naturels encore plus sympathiques, et que je me sentais même extrêmement flatté de la faveur exceptionnelle dont je me voyais l'objet de leur part ?

Mais c'est seulement, presque surnoisement que s'opère la conquête de ces barbares par nos civilisés. L'emprise du soi-disant progrès se manifeste peu à peu sur le caractère, le moral et l'humeur des êtres.

Pour combien de temps encore ces paysans à la fois concentrés et impulsifs préserveraient-ils ce double caractère ?

En les étudiant, je constatais certains accommodements. Ces fauves finiraient-ils par déchoir et s'appivoiser ? Attaquée, cernée de toutes parts, la ville ou plutôt la société entière aurait bientôt raison de leur fidélité ?

Toujours farouches, ils me paraissaient vaguement troublés s'ils s'opiniâtraient dans leur foi, c'était avec quelque chose de stoïque. Ils me produisaient l'effet d'amants chevaleresques et pleins d'honneur à la veille de se brouiller avec la passion de toute leur vie : Si leur Dieu leur parlait encore ils ne l'entendaient plus aussi bien.

une seconde fois à supposer qu'ils eussent voulu faire une nouvelle saison en ce farouche village. En ce cas on eût exercé la même pression sur les soeurs Lauweryns que sur le boucher.

Moi, j'avais donc été traité en privilégié ou mieux en égal.

A ces terriens ombrageux j'étais d'abord apparu comme un intrus mais ma discrétion, mon aménité les rassurèrent, finirent même par me les rallier sans quoi il aurait bien trouvé moyen et cela sans me chercher ouvertement noise, de me faire déguerpir, en pesant au besoin sur mes logeuses.

Loin de me froisser voulez-vous croire que cette hargne de Varlonysael à l'égard des citadins me rendait l'endroit et ses naturels encore plus sympathiques, et que je me sentais même extrêmement flatté de la faveur exceptionnelle dont je me voyais l'objet de leur part ?

Mais c'est seulement, presque surnoisement que s'opère la conquête de ces barbares par nos civilisés. L'emprise du soi-disant progrès se manifeste peu à peu sur le caractère, le moral et l'humeur des êtres.

Pour combien de temps encore ces paysans à la fois concentrés et impulsifs préserveraient-ils ce double caractère ?

En les étudiant, je constatais certains accommodements. Ces fauves finiraient-ils par déchoir et s'appivoiser ? Attaquée, cernée de toutes parts, la ville ou plutôt la société entière aurait bientôt raison de leur fidélité ?

Toujours farouches, ils me paraissaient vaguement troublés s'ils s'opiniâtraient dans leur foi, c'était avec quelque chose de stoïque. Ils me produisaient l'effet d'amants chevaleresques et pleins d'honneur à la veille de se brouiller avec la passion de toute leur vie : Si leur Dieu leur parlait encore ils ne l'entendaient plus aussi bien.



une seconde fois à supposer qu'il eussent voulu faire une non-  
 velle rature en ce langage vilain. En ce cas on est exas-  
 imême pression sur les points latéraux que sur le sommet.  
 son. Il paraît donc être traité en privé et en mieux en  
 A ses fortins ombreux j'étais d'abord égaré comme un  
 l'écrit mais en direction, non marquée par les râteaux, l'écrit  
 même par les râteaux sans doute il parlait bien français  
 et cela sans en dire un mot. C'est étrangement noté, de ne faire  
 pit, en passant au point sur ses lèvres.  
 l'air de ne pas vouloir venir vers moi, de cette manière  
 de l'écrit, à l'égard des choses me venant à l'esprit et  
 ses paroles me paraissent plus sympathiques, et que je me sentais  
 extrêmement flatté de la façon exceptionnelle dont je me voyais  
 l'objet de leur part.  
 mais d'est étonné, presque étonné, par les paroles qu'ils  
 conduisent de ses paroles par nos divinités. L'écrit de son  
 tant plutôt se manifeste par à son sur le visage, le motif de  
 l'écrit de son.  
 leur camp de leur encore ne paraît à l'écrit de son  
 l'écrit de son. Il est étonné, presque étonné, par les paroles qu'ils  
 conduisent de ses paroles par nos divinités. L'écrit de son  
 tant plutôt se manifeste par à son sur le visage, le motif de  
 l'écrit de son.  
 leur camp de leur encore ne paraît à l'écrit de son  
 l'écrit de son. Il est étonné, presque étonné, par les paroles qu'ils  
 conduisent de ses paroles par nos divinités. L'écrit de son  
 tant plutôt se manifeste par à son sur le visage, le motif de  
 l'écrit de son.

A force d'acuité <sup>psychique</sup> ~~physique~~, je discerne d'imperceptibles symp-  
 tômes d'abdication jusque chez celui-là même qui me résumait les  
 siens. Il m'est arrivé de lire une angoisse au fond de ses yeux.  
 Son allure dénote moins d'assurance; il y a de l'hésitation dans  
 ses dire. De même que des bouffées d'âpres acides se mêlent  
 parfois aux effluves aromatiques des sapinières, la sueur des  
 peinarq, expulse de la fièvre.

XXI

J'ai fait entendre que les dimanches la jeunesse masculine  
 allait chercher au dehors jusqu'à Anvers, les distractions  
 dont elle était sevrée à Warlonyssel où les estaminets se fer-  
 maient le soir dès dix heures, l'heure du couvre-feu.

La vogue de la bicyclette, à laquelle Monn lui-même finit  
 par se sacrifier, flatta et facilita leurs escapades et leurs  
 randonnées.

L'hiver et le gros temps même ne les retiennent plus autour  
 de leur clocher. Ils pédalent l'après-midi vers les vélodromes,  
 les cirques, les music hall, et les cinémas. Au contact des cou-  
 reurs professionnels, favoris, dans les matchs et les randonnées  
 batteurs de records mondiaux, ils <sup>essouffent de distance</sup> ~~se livrent~~ à des sports, habiles  
 cabotins, parieurs, vaguement cosmopolites ou bien leur fidéli-  
 té à leur sol menace de dégénérer en un chauvinisme puril tout  
 de surface, qui les rend fiers des champions campinois à telle  
 enseigne que la fin tragique de l'un d'eux, écorabouillé ~~leur~~  
 sous une motocyclette dans une arène bruxelloise prendra les  
 proportions d'une calamité nationale, jusqu'au fond des  
 écarts les plus indifférents ~~lucres~~ à toute illustration pro-  
 fane !

Cui, Warlonyssel même s'en émut tout un dimanche et Monn au-  
 si m'en avait parlé comme d'un deuil personnel !....



Le cas d'Emma Falangetrake avait été bien autre ment inquiétant en ce sens qu'il indiquait l'emprise des mœurs et du caractère de la ville sur la femme, c'est à dire sur le coeur même de la population, sur ce que celui-ci a de plus intime, de plus profond, de plus purique. La beauté, la grâce, la séduction menaçaient donc de passer à l'ennemi ? Emma n'avait-elle pas été sur le point de répudier les rudes et frustes prétendants de sa paroisse, pour se tourner vers les galants urbains, parleurs insidieux, à la fois flatteurs et méprisants, vicieux et ravalant tout amour <sup>à l'égalité</sup> et à la débauche ?

XX

Combien de temps cette jolie serveuse d'hôtel aurait-elle encore résisté aux entreprises de ces freluquets ? Ce qui l'avait retenue sur la pente, ce qui ne la rendait presque ~~encore~~ plus tragique que ses frères, les jeunes ouvriers déformés par l'industrie, c'était une sorte de fierté et de franchise dans ses attitudes mêmes. N'avait-elle pas confessé tout un temps son amour du plaisir, son besoin de luxe, d'une vie plus libre et plus expansive ? N'avait-elle pas fait profession de foi voluptueuse et matérielle ? La rouerie, la cupidité n'intervenaient pas dans ses rêves d'avenir. Serait-elle encore capable à présent d'amour et d'abnégation ; obéirait-elle à un humble et simple devoir ?

Je l'espérais de tout coeur pour elle et aussi pour monn, serait-il son sauveur, son rédempteur ? ~~Et~~ S'opposerait-il avec elle à l'envahissement de l'esprit nouveau ? Suffiraient-ils à ceux, à régénérer un terroir prêt à transiger ?

Quoi qu'il en soit, averti par ma sympathie ombrageuse, je décelai une vague et sourde mais très réelle dépression dans la température morale de la région.

Les caractères fléchissaient. La population entière sacrifiait à une sorte d'opportunisme.

Elle touchait à l'âge critique, à un tournant de son existence. Elle allait entrer dans une période climatique.

Combien de temps cette jolie serveuse d'hôtel aurait-elle encore résisté aux entreprises de ces freluquets ? Ce qui l'avait retenue sur la pente, ce qui ne la rendait presque ~~encore~~ plus tragique que ses frères, les jeunes ouvriers déformés par l'industrie, c'était une sorte de fierté et de franchise dans ses attitudes mêmes. N'avait-elle pas confessé tout un temps son amour du plaisir, son besoin de luxe, d'une vie plus libre et plus expansive ? N'avait-elle pas fait profession de foi voluptueuse et matérielle ? La rouerie, la cupidité n'intervenaient pas dans ses rêves d'avenir. Serait-elle encore capable à présent d'amour et d'abnégation ; obéirait-elle à un humble et simple devoir ?

Je l'espérais de tout coeur pour elle et aussi pour monn, serait-il son sauveur, son rédempteur ? ~~Et~~ S'opposerait-il avec elle à l'envahissement de l'esprit nouveau ? Suffiraient-ils à ceux, à régénérer un terroir prêt à transiger ?

Quoi qu'il en soit, averti par ma sympathie ombrageuse, je décelai une vague et sourde mais très réelle dépression dans la température morale de la région.

Les caractères fléchissaient. La population entière sacrifiait à une sorte d'opportunisme.

Elle touchait à l'âge critique, à un tournant de son existence. Elle allait entrer dans une période climatique.

Combien de temps cette jolie serveuse d'hôtel aurait-elle encore résisté aux entreprises de ces freluquets ? Ce qui l'avait retenue sur la pente, ce qui ne la rendait presque ~~encore~~ plus tragique que ses frères, les jeunes ouvriers déformés par l'industrie, c'était une sorte de fierté et de franchise dans ses attitudes mêmes. N'avait-elle pas confessé tout un temps son amour du plaisir, son besoin de luxe, d'une vie plus libre et plus expansive ? N'avait-elle pas fait profession de foi voluptueuse et matérielle ? La rouerie, la cupidité n'intervenaient pas dans ses rêves d'avenir. Serait-elle encore capable à présent d'amour et d'abnégation ; obéirait-elle à un humble et simple devoir ?

Je l'espérais de tout coeur pour elle et aussi pour monn, serait-il son sauveur, son rédempteur ? ~~Et~~ S'opposerait-il avec elle à l'envahissement de l'esprit nouveau ? Suffiraient-ils à ceux, à régénérer un terroir prêt à transiger ?

Quoi qu'il en soit, averti par ma sympathie ombrageuse, je décelai une vague et sourde mais très réelle dépression dans la température morale de la région.

Les caractères fléchissaient. La population entière sacrifiait à une sorte d'opportunisme.

Elle touchait à l'âge critique, à un tournant de son existence. Elle allait entrer dans une période climatique.

Combien de temps cette jolie serveuse d'hôtel aurait-elle encore résisté aux entreprises de ces freluquets ? Ce qui l'avait retenue sur la pente, ce qui ne la rendait presque ~~encore~~ plus tragique que ses frères, les jeunes ouvriers déformés par l'industrie, c'était une sorte de fierté et de franchise dans ses attitudes mêmes. N'avait-elle pas confessé tout un temps son amour du plaisir, son besoin de luxe, d'une vie plus libre et plus expansive ? N'avait-elle pas fait profession de foi voluptueuse et matérielle ? La rouerie, la cupidité n'intervenaient pas dans ses rêves d'avenir. Serait-elle encore capable à présent d'amour et d'abnégation ; obéirait-elle à un humble et simple devoir ?

Je l'espérais de tout coeur pour elle et aussi pour monn, serait-il son sauveur, son rédempteur ? ~~Et~~ S'opposerait-il avec elle à l'envahissement de l'esprit nouveau ? Suffiraient-ils à ceux, à régénérer un terroir prêt à transiger ?

Quoi qu'il en soit, averti par ma sympathie ombrageuse, je décelai une vague et sourde mais très réelle dépression dans la température morale de la région.

Les caractères fléchissaient. La population entière sacrifiait à une sorte d'opportunisme.

Elle touchait à l'âge critique, à un tournant de son existence. Elle allait entrer dans une période climatique.







Comment parvenir à transporter sur la toile, cette suprême protestation d'une infime tribu contre la conjuration de tout un monde ?

XIII

La métamorphose du terroir s'accomplirait peut-être plus rapidement encore que celle des terriens. Le décor chavirait avant les âmes.

Jamais je n'appréciais comme en cette fin d'été la noble et grave mélancolie des bruyères et des chênayes, les horizons rivalisaient d'immensité avec les plaines. La procession des nuées s'accordait plus étroitement que jamais à l'allure de mes rustres et au rythme de leurs travaux. Les colorations blafardes et équivoques de l'atmosphère concertaient avec l'expression ambiguë et le morne éclairage des physionomies. Le temps orange traduisait <sup>me</sup> les angoisses. Ces paysages, je les contempiais déjà par les yeux de la nostalgie.

Que représenteraient ces mêmes sites avant que vingt ans se fussent écoulés ? D'année en année il m'a fallu voir les landes céder peu à peu la place aux guérets. Les Trappistes de Westmalle ont déjà défriché des lieues de bruyères. Mais du moins leur austère et taciturne présence sympathisait-elle avec ces ambiances pathétiques. De même les vagabonds, les las d'aller des pénitenciers de Mexplus et de wortel s'harmonisaient plutôt avec l'âpreté et la désolation des glèbes aussi farouches et aussi intraitables qu'eux-mêmes. N'était-ce pas leur propre poussière que la justice pénale les condamnait à attendre et à fertiliser ?

L'ironie de ces besoins pour ainsi dire fratricides ajoutait même au sardonisme des stérpes agonisantes. Sous la charrue des meines où la pioche des forçats autour de Vaarlonyssel les terres vaines se convertissaient peu à peu en de vastes <sup>La boue</sup> guérets utilitaires. Mais bientôt ces cultures plus ou moins fleuries et verdoyantes feraient place à des charniers de charbonnage et à des coronas de houilleurs.

(26)



Le sol éventré, fouillé, violé, jusqu'au fond des entrailles  
se couronnerait de terrile funèbres flanquée de cheminées déployant  
des crêpes fuligineux . Et ce seraient les catafalques et les lam-  
padaires du trépas de la Campine .

Aussi le paysage semblait-il m'implorer et me conjurer pour la  
dernière fois: "Regarde, Ami, ce que l'on fait de moi....Regarde  
moi bien, emplis-toi les yeux et le coeur de mes charmes, car bien-  
tôt j'aurai cessé d'exister...Ton asile, ta thébaïde ne représen-  
tera plus qu'une réplique du Pays Noir et si tes paysans ne se ré-  
signent pas à s'enterrer vivants dans ces nouvelles houillères,  
des milliers de troglodytes étrangers auront bientôt délogé et  
exproprié les aborigènes et la métamorphose de l'habitat aura fata-  
lement entraîné l'exil ou le suicide de ses habitants ! "

"Frères, il faut mourir !" ne cessent de psalmodier les  
Trappistes.

"Frères, il nous faut pourrir !" riment peut-être sardonique-  
ment les hors la loi et l'écume des villes internées à Merxplas en  
faisant écho au pieux avertissement .

Ce n'est plus le tocsin qui sonne, c'est le glas !.....  
Le pays agonise.

Que dis-je ? Il expire .

En effet j'avais été frappé plus d'une fois le soir en m'at-  
tardant dans la Bruyère aux Vanneaux ou dans les déserts de Pul-  
derbauge par une éclaircie livide arrachant tout le fond de la  
perspective aux ténèbres de l'automne . Cette lumière insolite  
m'intriguait vu qu'aucune grande ville ne devait s'illuminer par  
là . C'est à peine si au Sud Ouest, une pâle coupole argentée s'ar-  
rondissait la nuit au dessus de la lointaine agglomération anver-  
soise. Que signifiait cet écran lumineux, à l'autre bout de l'horiz-  
on vers l'Allemagne ?.....

De ce côté ne régnaient à ma connaissance que la Campine la  
plus nue et la plus stérile.

Comment parvenir à transporter sur la toile, cette étrange  
protestation d'une infime tribu contre la corruption de tout  
un monde ?

IIIX

La méditerranéenne au faîte de son développement pentétre plus  
région, encore que celle des fertiles. Le décor changeait  
avant les yeux .  
Jamais je n'appréhendais comme en cette fin d'été la notion de  
l'immensité des progrès et des angles, les horizons  
rivalisant d'immensité avec les plaines. La procession des  
nuages s'accroît plus étroitement que jamais à l'effacement de ses  
traces et au rythme de leurs traces . Les formations d'acier  
des et dérivées de l'atmosphère convergent avec l'expres-  
sion son ampleur et la norme des traits des physionomies. Le temps  
cristallin s'efface en arrière. Ces paysages, les uns contem-  
plés déjà par les yeux de la mort.

On représentait des scènes avec des vitraux se  
trouvent décolorés ? à moins de faire voir les lignes  
ordonner par à peu la place aux fenêtres . Les Trappistes de West-  
malle ont déjà dit que les lignes de progrès. Mais on ne  
leur mesure et l'écriture présente spécialement-elle avec ses  
ambitions patristiques. De même les vêtements, les des d'acier  
des pédales de Merxplas et de l'écume de l'atmosphère plus  
est avec l'écume et la dissolution des lignes sous l'écume  
et sous l'écume de l'atmosphère. M'écarter de leur propre  
conscience que la justice pénale les condamne à l'écarter et

à fertiliser .  
L'écume de l'atmosphère pour ainsi dire fertilisée s'ou-  
vert même au sardonisme des étapes sardoniques .  
Sous la courbe des nuages et la plume des loupes s'écarter  
de l'atmosphère les terres vaines se concrétisent par à peu  
en de vastes étendues nulles. Mais l'écume de l'atmosphère  
plus on moins l'écume et s'écarter s'écarter plus à des étages  
s'écarter de l'atmosphère et à des étages de l'atmosphère.



Or, un samedi soir que je me trouvais sur la route un peu à l'écart du village, hypnotisé, conjuré en quelque sorte par ce mystérieux météore et vaguement choqué par son éclat trop ord au milieu de la sérénité du ciel profondément bleu et à peine étoilé, je fus interpellé par un jeune paysan qui allait passer devant moi, de l'allure à la fois accélérée et harassée, quasi mécanique du peignard parvenu à la fin de sa semaine.

- Eh bien, monsieur Merliane, à ce que je vois on claire nos illuminations? m'interpella une voix rauque et haletante.

Je me détournai en tressaillant et reconnus Isidore Palings-trake, et à la faveur du jour crépusculaire que nous ménageaient précisément ce qu'il venait d'appeler "nos illuminations" je démasai sa silhouette déhanchée, son échine allongée, ses vêtements souillés de sueur et de graisse, collés au corps, son teint blafard, sa bouche contractée en une expression gouailleuse, ses yeux caves et cernés, brillants d'un éclat fébrile, correspondant au rouge trop enflammé des pommettes.

Et comme son apparition plutôt fantastique me coupait la parole, il me répéta sa question d'une voix plus rauque et plus sourde encore.

- En effet, mon garçon, parvins-je à dire, mais qu'est-ce donc que ces illuminations ?

- Dame, les nôtres...celles de nos fabriques...

- Tes fabriques...quelles fabriques ?

- Mais, celles où nous turbignons...les usines des Allemands, <sup>qu'on</sup> <sup>voit</sup>...Cela va de Neerpelt à Overpelt et jusque Baelen Wezel... Ah, nous nous mettons bien. C'est tout lumière électrique ce que vous apercevez là-bas...Fait que vous me voyez, j'en reviens... je prendrai même une semaine de congé...une semaine qui m'est payée pourtant comme les autres...et même d'avance, ajouta-t-il avec une sorte de jactance, de navrante bravade, en battant l'enlure de sa poche qui rendit un son métallique, plutôt sinistre.







Et tandis que je jouissais ici de la plénitude de mon bonheur et que j'y apaisais mes nostalgies, j'étais loû de me douter que le Moloch industriel eût fait flancher ses gehennas à quelques lieues de mon paradis, que des chantiers d'empoisonnement, que de laboratoires de filéaux dirigés par des alchimistes plus néfastes que les Locuste et les Exali, fussent si proches de Vaprlonyesee et du coeur même de la pauvre et noble Taxandrie.

L'irréparable se consommait. On achèdait la terre et les terriens pour les réduire à un servage pire que le suprême ilotisme; ces plaines revêches mais salubres, berceau d'une race vigoureuse et frugale, étaient vouées à la mort mais la donnaient d'abord à leurs enfants. Ces fabriques je les abomine - m'écrivait mon ami, et pourtant elles dégagent une grandeur tragique. Tu ne viens-tu pour en tirer quelques tableaux vengeurs de nature à illustrer l'Inferno du XX<sup>e</sup> siècle, c'est à dire des cycles de damnés dont le visionnaire florentin n'aurait jamais osé soupçonner la férocité carnopise, l'implacable cruauté. De mes fenêtres j'aperçois les gueules de ces fournaies. Une trentaine de cheminées vomissent leurs fumées opaques qui retombent en suaires asphyxiants sur les campagnes d'alentour. Ces fumées sont chargées non seulement d'anhydride sulfureux, gaz extrêmement nuisible à la végétation, mais aussi de composés de zinc, d'arsenic et de plomb qui se déposent sur les fourrages, les fruits et les autres produits du sol. Plus de légumes, plus de prairies, plus même un brin d'herbe. Sur une étendue de plusieurs kilomètres la bruyère même s'étiole et finit par disparaître. L'atmosphère saturée d'acides ronge jusqu'au chaume des toitures. Mais ces toxiques ne s'attaquent pas seulement à la flore : la faune même en est décimée. Ils n'épargnent pas plus les hommes que les bêtes. Leurs ravages ne s'exercent pas exclu-



sivement sur les ouvriers de ces gehennes mais s'étendent jus-  
qu'à la population agricole. N'a-t-on pas ramassé sur les ber-  
ges du canal de pauvres petits wachers qui étaient allés pêcher  
à la ligne et que les effluves maudits avaient foudroyés....

" Si l'on n'y met bon orire c'en sera fait bientôt de la  
race même. Les survivants ne représentent plus que des larves.  
À moins que par une infernale dérision, avant de les emporter  
la fièvre ne s'en amuse avec une joie sadique en les leurrant,  
en les parant de tous les dehors de la santé, en répandant sur  
leurs visages une séduction factice, en prêtant plus de fleurs  
et de montant à leur jeunesse. Jamais on n'aura vu sourire plus  
jolies filles, folâtres enfants plus potelés et se trémousser,  
apprentis plus fringants."

Et comme je me rappelais ce passage de la lettre de mon ami,  
Zidore à la fois déplorable et avenant me le confirmait par son  
masque et toute sa dégaine. Il me donnait avec son air faussement  
enjoué l'illusion de la force et de la santé. Mais ces apparen-  
ces rassurantes ne duraient qu'un éclair:

" Lommel ! Baelen ! Hoerpelt ! Wezel ! me répétais-je tan-  
dis que mes regards se ramenaient de l'horizon diabolique sur ce  
pauvre Zidore Palingstrake,

Je le considérais un peu comme un écapé de l'enfer, un pos-  
sédé ou un revenant, une sorte de salamandre humaine.

" Pieuses et saintes bourgades. Est-il possible que vous  
vous soyez attiré pareilles calamités. O, dites, mes pauvret-  
tes, quelles divinités inexorables avez-vous tenté pour que se  
soit abattu sur vous un châtement plus atroce que celui qui  
dévora Sodome et Gomorre... Ce n'est plus le Berger de Feu, le  
coupable isolé et exceptionnel, c'est toute une région conver-  
tie en une fournaise, ce sera bientôt tout un peuple de damnés...  
C'est la Campine maudite !"



Et Zidore, lamentable et séduisant, continuait à me rire de ses lèvres, de ses prunelles, de ses pommettes enflammées. Son visage s'allongeait sans disgrâce. Les cornes de ses yeux en soulignaient le regard troublant. D'olivâtre qu'il était autrefois son teint était devenu livide, son chandail vert avait des luisants d'écaïlle et de métal, et l'odeur de ses hardes imprégnées des acides de là-bas me prenaient à la gorge et me suggéraient le roussi des échappés de l'enfer.

- Nous gagnons cinq francs par jour, bluffait-il en battant ses cuisses toujours pour rendre plus ostensible l'enflure de ses poches... Bast. On ne meurt qu'une fois... alors autant croquer quand on est jeune... mais après avoir <sup>assez</sup> joué de la vie, s'pas, monsieur?... boire... jouer... mourir. Du vin, des dés, des filles".

Il pirouettait comme une flamme, crépitait comme une fusée, se tortillait comme une salamandre. Mais son rire sonnait faux. Se sentait-il déjà touché par les griffes de la lézarde?...  
- Baaf, mon petit frère, le plus jeune de la maisonnée, est au lit... mais ce ne sera pas encore pour cette fois-ci... du moins à ce que j'espère... Vous savez, m'sieur, de temps en temps on nous alloue un congé de huit jours, soi disant pour se reposer... Connu... c'est pas qu'on en ait besoin de ce congé... Oh là là... non peut-être?... Mais on en a vite assez du <sup>travail</sup>... On tient à s'amuser que diable... Le temps presse et les thunes demandent à rouler...."

Et il en puisait une poignée dans sa poche.

" Et quand on est arrivé au bout de son rouleau... et à peu près débarrassé de la fièvre, on va passer quelque temps au sanatorium de Mersplas comme mes frères Dolf et Gérard, où l'on s'en retourne au turbin respirer du feu et du vitriol...."

Et avisant la gerbe de bruyère attachée à mon cheval :  
Y en a pas là-bas, d'ces fleurs". gouailla-t-il encore. Les abeilles ont cessé de piquer. Y a même pas d'abeilles... mais y a qui pique plus fort... les acides remplacent les abeilles...."

Et Zidore, lamentable et séduisant, continuait à me rire de ses lèvres, de ses prunelles, de ses pommettes enflammées. Son visage s'allongeait sans disgrâce. Les cornes de ses yeux en soulignaient le regard troublant. D'olivâtre qu'il était autrefois son teint était devenu livide, son chandail vert avait des luisants d'écaïlle et de métal, et l'odeur de ses hardes imprégnées des acides de là-bas me prenaient à la gorge et me suggéraient le roussi des échappés de l'enfer.

- Nous gagnons cinq francs par jour, bluffait-il en battant ses cuisses toujours pour rendre plus ostensible l'enflure de ses poches... Bast. On ne meurt qu'une fois... alors autant croquer quand on est jeune... mais après avoir <sup>assez</sup> joué de la vie, s'pas, monsieur?... boire... jouer... mourir. Du vin, des dés, des filles".

Il pirouettait comme une flamme, crépitait comme une fusée, se tortillait comme une salamandre. Mais son rire sonnait faux. Se sentait-il déjà touché par les griffes de la lézarde?...  
- Baaf, mon petit frère, le plus jeune de la maisonnée, est au lit... mais ce ne sera pas encore pour cette fois-ci... du moins à ce que j'espère... Vous savez, m'sieur, de temps en temps on nous alloue un congé de huit jours, soi disant pour se reposer... Connu... c'est pas qu'on en ait besoin de ce congé... Oh là là... non peut-être?... Mais on en a vite assez du <sup>travail</sup>... On tient à s'amuser que diable... Le temps presse et les thunes demandent à rouler...."

Et il en puisait une poignée dans sa poche.

" Et quand on est arrivé au bout de son rouleau... et à peu près débarrassé de la fièvre, on va passer quelque temps au sanatorium de Mersplas comme mes frères Dolf et Gérard, où l'on s'en retourne au turbin respirer du feu et du vitriol...."

Et avisant la gerbe de bruyère attachée à mon cheval :  
Y en a pas là-bas, d'ces fleurs". gouailla-t-il encore. Les abeilles ont cessé de piquer. Y a même pas d'abeilles... mais y a qui pique plus fort... les acides remplacent les abeilles...."



Et sur cette plaisanterie macabre, Zidore partit en riant aux éclats et en faisant tinter ses thunes comme des grelots de folie.

Mais comme il s'éloignait vers le village, un éclair, une exhalaison fulminante et c'était comme s'il avait laissé derrière lui une odeur méphitique, une bouffée de ces acides délétères dont il me parlait à l'instant. L'écreté en fut même si vénémente qu'elle me contraignit à fermer les yeux.

Alors, avant que je les eusse rouverts, à la fois aveuglé et écoeuré, la durée d'une seconde ou d'un instant plus fugace encore, j'eus la révélation d'une prairie étalant à l'infini des myriades de cadavres dont le sang rougeoyait à l'unisson de la bryère incendiée.....

XVIII

Pendant l'absence d'Emma se prolongeait, elle ne donnait plus signe de vie depuis des semaines au plus grand plaisir des comarres surtout que sa fugue s'était produite à la veille de la publication des bans du double mariage qui devait unir les Palings-traks aux Boordonagals, lorsque une couple de jours après ma rencontre avec Zidore on me signala le retour de la fantesque enfant chez sa mère. Sans doute avait-elle été appelée au chevet du jeune Baaf dont l'état s'était empiré et qui devait même succomber à son intoxication.

Moi-même, je reçus un petit mot d'Emma par l'entremise de Zidore, dans lequel elle me priait de la recevoir chez moi pour quelques retouches à son portrait.

Elle commença par s'excuser de m'avoir dérangé.

— Le portrait est fort joli, mifauda-t-elle, et pour ma part je me trouve même considérablement flattée. J'ai eu l'occasion de le montrer à des amis de la ville qui, eux aussi, ne tarissent pas en éloges sur les mérites de cette peintre. ...Toutefois

Et Zidore, lamentable et égaré, continuait à me dire de ses lèvres, de ses pommettes, de ses joues et de ses yeux un visage s'illuminait sans cesse. Les cornes de ses yeux s'élargissaient et ses lèvres se courbaient en un sourire qui se reflétait dans ses yeux. Ses lèvres se courbaient en un sourire qui se reflétait dans ses yeux. Ses lèvres se courbaient en un sourire qui se reflétait dans ses yeux.

— Mais comme il s'éloignait vers le village, un éclair, une exhalaison fulminante et c'était comme s'il avait laissé derrière lui une odeur méphitique, une bouffée de ces acides délétères dont il me parlait à l'instant. L'écreté en fut même si vénémente qu'elle me contraignit à fermer les yeux.

Alors, avant que je les eusse rouverts, à la fois aveuglé et écoeuré, la durée d'une seconde ou d'un instant plus fugace encore, j'eus la révélation d'une prairie étalant à l'infini des myriades de cadavres dont le sang rougeoyait à l'unisson de la bryère incendiée.....

XVIII

Pendant l'absence d'Emma se prolongeait, elle ne donnait plus signe de vie depuis des semaines au plus grand plaisir des comarres surtout que sa fugue s'était produite à la veille de la publication des bans du double mariage qui devait unir les Palings-traks aux Boordonagals, lorsque une couple de jours après ma rencontre avec Zidore on me signala le retour de la fantesque enfant chez sa mère. Sans doute avait-elle été appelée au chevet du jeune Baaf dont l'état s'était empiré et qui devait même succomber à son intoxication.

Moi-même, je reçus un petit mot d'Emma par l'entremise de Zidore, dans lequel elle me priait de la recevoir chez moi pour quelques retouches à son portrait.

Elle commença par s'excuser de m'avoir dérangé.

— Le portrait est fort joli, mifauda-t-elle, et pour ma part je me trouve même considérablement flattée. J'ai eu l'occasion de le montrer à des amis de la ville qui, eux aussi, ne tarissent pas en éloges sur les mérites de cette peintre. ...Toutefois



l'un d'eux m'a signalé un peu de dureté dans le regard et dans le pli de la bouche...

- Qu'à cela ne tienne, me récriai-je, en me disposant à prendre mes pinceaux et à déballer mon attirail...ce sera l'affaire d'une couple de minutes.

Elle reprit la pose après s'être placée sous le jour le plus favorable, mais elle se montrait extrêmement nerveuse, si bien qu'à deux ou trois reprises je me vis forcé de l'exhorter à un peu de calme. Elle ne cessait de bavarder en chiffonnant ses manches ou en tourmentant sa chevelure.

- C'est bien gentil à vous de vous donner cette peine, dit-elle, mais vous me permettrez de vous en dédommager dans la mesure de mes moyens....

- Pas de ça, mademoiselle, protestai-je, il reste convenu que je vous offre ce portrait, car je me trouve suffisamment payé par les études que vous m'aurez permises de prendre d'après votre charmante personne...et ce portrait, si vous le voulez bien, sera mon présent de nocces...

- Non, vrai, cher monsieur, je ne puis accepter un si beau cadeau...mon ami est décidé à vous en payer le prix....

- Votre ami, me récriai-je. Quel ami ? Monn Boordenagels, votre fiancé ?

Elle éclata de rire, mais son rire sonnait faux :

- Allons, fit-elle, assez de cachoteries. Si j'ai demandé à vous voir, c'est parce que j'ai à vous parler...à vous parler de Monn et de moi-même...Je sais que vous vous intéressez à ce garçon et vous avez raison...Encore que le brave "enul" dépasse vraiment les limites de la candeur et découragerait les amis les mieux intentionnés à son égard...Aussi, je vous souhaite bonne chance. Non, on n'est pas soukelaire à ce point. On n'est pas à ce point de Waarlonyssel *la Bestian*. Il exagère.

J'allais protester mais elle ne me laissa pas le temps de



placer un mot...

—Nous aussi, à commencer par moi, nous lui voulions du bien, à telle enseigne que je me trouvais, comme vous le savez, sur le point de l'épouser...

Elle s'arrêta un peu pour reprendre avec chaleur :

—Oui, je l'avais distingué, il me plaisait par sa naïveté même; je l'aurais dressé, secqué, arraché à son esclavage... Par amour pour lui je me serais résignée à vivre ici. Et cependant....! Vous devez me connaître, on a dû vous parler de moi..., je devine même ce qu'on vous aura dit.... Mettons qu'il entre une grande part de vérité dans ces clabauderies.. Quant à leurs appréciations, c'est une autre affaire... Je m'en moque, na!

Elle employa même un terme plus énergique.

— Libre à ces culs terreux de mener une vie plus misérable que leurs bêtes ! Affaire de goûts ! moi, j'en ai assez, j'en ai soupiré comme on dit à la ville; surtout qu'il m'a été donné de tâter d'une autre existence... Aussi étais-je formellement décidée à ne jamais finir mes jours en ces parages... Epouser un de ces nigauds, m'enchaîner, m'attacher un boulet pour la vie !... Que nenni ! Et partant, en dépit de mes résolutions je fus sur le point d'aliéner ma liberté et de galvauder ma vie en associant mon sort à celui d'un paroissien de ce clocher; et même au plus misérable d'entre eux... Encore était-ce dans la ferme intention de le libérer, de le mettre au-dessus de ceux qui l'exploitent; de nous procurer à tous deux l'aïeance et même la fortune !... Oui j'aurais bien consenti par amour pour lui à croupir au village, mais à condition de compter un jour parmi les notables... Notez que je n'avais pas confié mes ambitions à mon prétendu... Il ne savait que mon intention de prendre chez nous, ses jeunes frères et soeur, et même le petit enfant de sa soeur... La chose était décidée, il n'y avait plus que le pas à franchir quand au moment de passer par chez le bourgmestre et le curé, des scrupules me sont venus... En voyant ce pauvre diable, si simple, si confiant, si droit, j'ai fait un retour sur moi-même, il y avait



un aveu délicat, une confession à faire à Monn Boerdenagels avant le mariage...Oui, monsieur, nous avons encore de l'honneur et de la conscience, la franchise est peut-être mon défaut, mais c'est aussi ma qualité. J'ai toujours joué franc jeu...Jamais je ne tricherais. Avant de m'épouser, Monn devait me connaître toute entière..

Etant donné sa candeur je n'avais déjà que trop d'avantages sur lui! Rama s'arrêta de nouveau avant de poursuivre après un long soupir et non sans un effort:

-Vous vous serez déjà demandé quelle raison nous poussait ma mère et moi à me marier à un pauvre hère comme ce jeune Boerdenagels...Vous comprendrez quand vous saurez qu'il m'est arrivé à peu près le même aventure qu'à la soeur de Monn, avec cette différence que la pauvre Caroline fut trompée et bel et bien séduite, tandis qu'en me donnant à mon galant, un riche viveur de Bruxelles, je savais quel risque je courais, à quelle réprobation et à quels dangers m'exposait ma fugue...Mon type m'avait promis le mariage. Je comptais sur sa promesse, mais il était déjà engagé ailleurs. Il m'offrit de m'entretenir et de se charger de notre enfant. Or, je tenais à me faire épouser...Aussi comme il menaçait de me "plaquer" si je n'acceptais ses conditions, un instant je songeai à imiter beaucoup de filles qui se trouvant dans mon cas, sont allées vitrioler leur séducteur, ou tout au moins faire du scandale à ses noces...Des bêtises!...C'est moi qui aurais écopé. D'ailleurs je n'étais rien

moins que jalouse. Je ne l'aimais pas assez pour le tuer...Une autre combine se présentait. J'avais fait part de ma grossesse à ma mère avant qu'elle se fut aperçue de mon état...Elle aussi songea d'abord aux moyens extrêmes et parla de me faire avorter, mais il y avait mieux à faire. De connivence avec le Zwadder, le père de Monn, qui en <sup>pince</sup> ~~est~~ pour ma vieille au point de vouloir l'épouser, elle manigance mon mariage à moi avec le garçon de son galant. La chose devait se passer avant que mon snul eut découvert mon excès d'embonpoint... J'avais commencé par me rebiffer, puis je me prêtai à leurs projets. Tout compte fait c'est encore Monn qui aurait été mon obligé. Mais

...Je n'ai pas eu de mal à faire à Monn Boerdenagels avant le mariage...Oui, monsieur, nous avons encore de l'honneur et de la conscience, la franchise est peut-être mon défaut, mais c'est aussi ma qualité. J'ai toujours joué franc jeu...Jamais je ne tricherais. Avant de m'épouser, Monn devait me connaître toute entière..

Etant donné sa candeur je n'avais déjà que trop d'avantages sur lui! Rama s'arrêta de nouveau avant de poursuivre après un long soupir et non sans un effort:

-Vous vous serez déjà demandé quelle raison nous poussait ma mère et moi à me marier à un pauvre hère comme ce jeune Boerdenagels...Vous comprendrez quand vous saurez qu'il m'est arrivé à peu près le même aventure qu'à la soeur de Monn, avec cette différence que la pauvre Caroline fut trompée et bel et bien séduite, tandis qu'en me donnant à mon galant, un riche viveur de Bruxelles, je savais quel risque je courais, à quelle réprobation et à quels dangers m'exposait ma fugue...Mon type m'avait promis le mariage. Je comptais sur sa promesse, mais il était déjà engagé ailleurs. Il m'offrit de m'entretenir et de se charger de notre enfant. Or, je tenais à me faire épouser...Aussi comme il menaçait de me "plaquer" si je n'acceptais ses conditions, un instant je songeai à imiter beaucoup de filles qui se trouvant dans mon cas, sont allées vitrioler leur séducteur, ou tout au moins faire du scandale à ses noces...Des bêtises!...C'est moi qui aurais écopé. D'ailleurs je n'étais rien

moins que jalouse. Je ne l'aimais pas assez pour le tuer...Une autre combine se présentait. J'avais fait part de ma grossesse à ma mère avant qu'elle se fut aperçue de mon état...Elle aussi songea d'abord aux moyens extrêmes et parla de me faire avorter, mais il y avait mieux à faire. De connivence avec le Zwadder, le père de Monn, qui en <sup>pince</sup> ~~est~~ pour ma vieille au point de vouloir l'épouser, elle manigance mon mariage à moi avec le garçon de son galant. La chose devait se passer avant que mon snul eut découvert mon excès d'embonpoint... J'avais commencé par me rebiffer, puis je me prêtai à leurs projets. Tout compte fait c'est encore Monn qui aurait été mon obligé. Mais



ne voilà-t-il pas qu'après n'avoir éprouvé d'abord pour ce nicaise qu'une indulgence plutôt méprisante, le pauvre diable commença à m'inspirer à défaut d'une toquade dont je me suis sentie incapable jusqu'à présent, un très sincère, je dirai même un très profond attachement. Et c'est à cause de ce béguin même qu'au moment de conclure le pacte, ma conscience se révolta et que renouant à la tromperie que le Swadder et ma vieille exigeaient de moi, en me gardant bien d'ailleurs de les en prévenir, je résolus d'avoir une explication avec mon prétendu et de tout lui avouer... Etant donné la propreté du garçon c'était aller certainement au-devant d'une rupture... Eh bien, monsieur, je ne connaissais pas encore toute la bonté, tout le coeur de ce pauvre diable... Croiriez-vous qu'il ait passé outre, qu'après m'avoir écouté d'un air attentif, il déclara persister, pour sa part, dans ses intentions, et, en souvenir de sa pauvre soeur, loin de me repousser comme une indigne ou une perdue, il prétendit ne m'en témoigner que plus de tendresse...

Où, monsieur, c'est comme je vous le raconte... Je n'en revenais pas moi qui m'attendais à ce que l'entretien en serait resté là.. et à ce que mon puceau n'aurait pas hésité un instant à reprendre sa parole... Aussi, en ce moment, mon estime pour lui, touchait-elle à de la vénération ! Et cependant, explique cette contradiction qui pourra, je me sentais partagée entre du mépris et de l'enthousiasme. J'avais envie de me moquer de lui et de pleurer sur son coeur, de lui sauter au cou et de le gifler.

-Vrai, bien vrai ? le calinai-je en lui faisant un collier de mes bras, et en l'embrassant, je crois, pour la première fois. Et aussitôt je lui donnai une petite tape sur les joues, je le secouai même un tantinet comme je l'eusse fait d'un grand bête qu'il me représentait comme toute :

-C'est donc sérieux ? Tu reconnaitras l'oeuvre d'un autre. Mais alors c'est une marotte chez toi de d'adopter ainsi tous les enfants du prochain ?... D'abord les deux mioches que ton père eut de ta marâtre, puis le bâtard de ta pauvresse de soeur, et maintenant celui de ce Bruxellois... Cela nous en fera quatre avant d'en avoir enfin un de ta façon, mon chéri... Ah ça, t'es donc l'adopteur par







— C'est que pour s'établir, Emma, il faut de l'argent et beaucoup d'argent. Or, je ne sache pas qu'il nous en soit tombé du ciel. — T'en fais pas. L'argent se trouvera ; quand je te dis qu'il est même tout trouvé. **Donc** à ton choix : diamantaire ou marchand de coësots... Voyons, tu adoptes l'enfant que je t'apporte en dot pour l'ajouter aux autres moutards... C'est bien le moins que le véritable père intervienne dans notre établissement... **Il** ne demande même pas mieux...

A ces mots je vis mon homme changer de couleur . Il se leva, sans lâcher mes mains qu'il serrait même plus fort : " Emma ce n'est pas sérieux ce que tu me chantes-là ? — Au contraire , mon gros, tout ce qu'il y a de plus sérieux — Tu m'offres l'argent de ce monsieur ? — L'argent n'a pas d'odeur. Je fais donc pas de manières... Accepte. — Ah pour cela non, mille fois non....

Il continuait à m'étreindre les poignets, et me repoussait un peu pour mieux me regarder au fond des yeux :

— Voyons sois raisonnable, calinaï-je encore. C'est pour les mioches... pour le bébé de ta soeur, un peu pour le mien... pour les nôtres ?

— Jamais.

— Il le faut....

— Non, Emma, plutôt mourir....

— Mourir, grand mot que voilà... Vraiment ? mais apprends alors, mon poulot, que moi je ne veux pas de votre vie de misère et d'esclavage... Jamais, entends-tu je ne me résignerai au sort de ces vachères ou même à celui de leurs patronnes... Et je dirai comme toi et même plus fort que toi : plutôt crever tout de suite...

— En ce cas, Emma, mon parti est pris... je ne veux pas manger du pain de la honte.

— La honte !

Cette parole gâta la situation. Je me rebiffai à mon tour.

— Ah, c'est ainsi, lui dis-je, en retirant mes mains des siennes. Monsieur est si fier... toutes mes excuses... mais si mon-







Une qualité leur était commune à tous deux : l'intransigeance. Elle, non plus, n'y allait par quatre chemins. Elle se montrait et se livrait toute entière.

Croiriez vous qu'elle m'imposa tellement qu'elle m'enleva toute velléité de lui faire de la morale ou de la rappeler à la sagesse, à la raison du commun des mortels ? Aussi elle était sortie avant que j'eusse eu le temps de me ressaisir et de lui exprimer une opinion quelconque sur le dénouement de l'aventure.

Tantôt qu'elle me parlait j'avais été frappé aussi par le caractère fatidique que l'exaltation avait fini par communiquer à sa physionomie. Ce qui s'était passé entre elle et Monn Bordenagels, semblait même reculer tout à l'arrière plan d'une tragédie bien autrement pathétique, d'un drame occulte dont son masque extraordinairement ennobli quoique crispé, me faisait pressentir l'atmosphère orageuse sans m'en révéler encore les péripéties et les conflits.

Quelques jours après elle aussi m'incarnait son terreur, mais avec une vertu inattendue, un prestige plutôt paradoxal. Je ne sais quelle portée acquérait son geste, à quel point elle sortait de son cadre, quelle grandeur insoupçonnée elle prenait tout à coup. Et comme l'autre jour, son frère, Emma Palingstraks me laissa sous une impression d'angoisse peut être plus poignante encore que celle que m'avait produite ma conjonction avec ce jeune homme. Il y avait plus que la simple rupture de deux amants pour me plonger dans une si accablante tristesse. Il y avait des événements bien autrement fatals et irréparables : il y avait même plus que le crépuscule d'un simple terroir, il y avait la débacle et la détresse de tout un monde.

A ce que j'appris le lendemain, Emma était repartie le soir même pour la ville. On ne devait plus jamais la revoir au village.

Une qualité leur était commune à tous deux : l'intransigeance. Elle, non plus, n'y allait par quatre chemins. Elle se montrait et se livrait toute entière.

Croiriez vous qu'elle m'imposa tellement qu'elle m'enleva toute velléité de lui faire de la morale ou de la rappeler à la sagesse, à la raison du commun des mortels ? Aussi elle était sortie avant que j'eusse eu le temps de me ressaisir et de lui exprimer une opinion quelconque sur le dénouement de l'aventure.

Tantôt qu'elle me parlait j'avais été frappé aussi par le caractère fatidique que l'exaltation avait fini par communiquer à sa physionomie. Ce qui s'était passé entre elle et Monn Bordenagels, semblait même reculer tout à l'arrière plan d'une tragédie bien autrement pathétique, d'un drame occulte dont son masque extraordinairement ennobli quoique crispé, me faisait pressentir l'atmosphère orageuse sans m'en révéler encore les péripéties et les conflits.

Quelques jours après elle aussi m'incarnait son terreur, mais avec une vertu inattendue, un prestige plutôt paradoxal. Je ne sais quelle portée acquérait son geste, à quel point elle sortait de son cadre, quelle grandeur insoupçonnée elle prenait tout à coup. Et comme l'autre jour, son frère, Emma Palingstraks me laissa sous une impression d'angoisse peut être plus poignante encore que celle que m'avait produite ma conjonction avec ce jeune homme. Il y avait plus que la simple rupture de deux amants pour me plonger dans une si accablante tristesse. Il y avait des événements bien autrement fatals et irréparables : il y avait même plus que le crépuscule d'un simple terroir, il y avait la débacle et la détresse de tout un monde.

A ce que j'appris le lendemain, Emma était repartie le soir même pour la ville. On ne devait plus jamais la revoir au village.



Comme il fallait s'y attendre la rupture de son mariage avec Monn Boerdenagels entraîna en même temps celle de l'union matrimoniale entre la mère Palingtraks et le Zwaifer. Elle eut pour résultat de creuser plus profondément encore l'abîme entre le père et le fils en exposant plus que jamais celui-ci à la haine et à la rancune de son vieux. Aussi je le répète, tout en me réjouissant de ce dénouement au point de vue de l'avenir de mon protégé, je ne laissai pas de concevoir de graves appréhensions au sujet de ce qu'allait devenir sa vie au foyer paternel.

- Je sais ce qui est arrivé, lui dis-je, le cœur gros, la première fois qu'il me fut donné de le voir après mon entrevue avec Emma. Je savais tout...vous avez bien agi...d'aucuns vous diront que vous avez mal compris vos intérêts. Moi je vous félicite au contraire. Et de tout cœur...Je ne vous en estime...je ne vous en aime que davantage...Vous êtes un garçon d'honneur...aussi tenez moi pour votre ami...pour votre grand ami...

J'aurais tenu à lui dire encore : "Mon pauvre cher garçon, tu as ~~ça~~ ajouté un réconfort moral, un adjuvant spirituel aux arômes balsamiques, aux effluves vivifiants, à la santé suprême que me procure ton indigent mais honnête pays...jamais je ne me suis trouvé si calme, si apaisé ; si complètement réconcilié avec les hommes et moi-même qu'auprès de toi, mon sublime enfant >>

Mais je me tus car cette exaltation l'eut effarouché. Je ne lui en avais que trop dit.

Il me regardait visiblement flatté mais un peu étonné et même intrigué par une condescendance témoignée en des termes dont le sentimentalisme dépassait sa jugeté ou du moins ne ressemblait en rien à tout ce qu'il avait entendu jusqu'à présent dans son loyale mais fruste entourage.

- Je vous veux réellement du bien, Monn, repris-je dans un mode plus familier, car j'ai appris à vous apprécier...je sais combien vous êtes laborieux, patient et dévoué...oui, dévoué jusqu'au sa-







critique. Je suis sûr que vous m'avez écrit encore  
les trois autres... Je suis sûr que le sort de  
l'œuvre... Je suis sûr que le sort de  
l'œuvre... Je suis sûr que le sort de

Après tout ce que je savais de sa vie, des tentations  
auxquelles il était exposé, des embûches qu'on lui suscitait,  
mais surtout des persécutions que sa conduite à l'égard  
d'Emma allait lui attirer de la part de son père,

je tremblais pour lui. Il m'arrivait de craindre qu'à la lon-  
gue il ne consentit à des compromissions, qu'il ne cédât com-  
me les frères Falingstraks au désir de gagner ou simplement  
de se procurer plus d'argent, qu'il consentit à se déraciner  
et à se livrer aux pires métiers.

Comme l'origine de mon affection pour lui provenait de mon  
culte pour son terroir, je me substituais de plus en plus  
à celui-ci et j'aurais retenu ce terrien par excellence de  
toute la force du sol, des éléments et des ambiances...

Explique qui pourra cette contradiction : athée je le  
voulais croyant, ultra civilisé je ne l'admettais que barbare,  
et je ne serais parvenu à l'exalter par mon art que buté dans  
une foi farouche et irréductible.

Depuis tout un temps j'en étais arrivé pour ménager les lé-  
gitimes susceptibilités de la paroisse mais surtout par égard  
pour les convictions de Monna, à ne plus manquer la grand'messe  
du dimanche. Je m'arrangeais pour pénétrer à sa suite dans  
l'église, sans qu'il s'en aperçut et me frayant un passage  
à travers le grouillement des fidèles, rapprochant de lui  
autant que possible ma chaise poussée derrière la sienne, je  
me surprénais à prier moi-même au rythme de ses effusions ; à

Et de nouveau je m'appliquai à célébrer cette transfi-  
guration par mes pinceaux. C'est dans ma peinture que j'ex-  
térioniserais le mieux ma ferveur de plus en plus exaltée.  
J'y ferais passer tout ce fluide, tout ce magnétisme. Mais  
constamment j'interropais ma tâche plus préoccupé du moral  
de mon modèle que du parti pictural à tirer de son physique.

Après tout ce que je savais de sa vie, des tentations  
auxquelles il était exposé, des embûches qu'on lui suscitait,  
mais surtout des persécutions que sa conduite à l'égard  
d'Emma allait lui attirer de la part de son père,

je tremblais pour lui. Il m'arrivait de craindre qu'à la lon-  
gue il ne consentit à des compromissions, qu'il ne cédât com-  
me les frères Falingstraks au désir de gagner ou simplement  
de se procurer plus d'argent, qu'il consentit à se déraciner  
et à se livrer aux pires métiers.

Comme l'origine de mon affection pour lui provenait de mon  
culte pour son terroir, je me substituais de plus en plus  
à celui-ci et j'aurais retenu ce terrien par excellence de  
toute la force du sol, des éléments et des ambiances...

Explique qui pourra cette contradiction : athée je le  
voulais croyant, ultra civilisé je ne l'admettais que barbare,  
et je ne serais parvenu à l'exalter par mon art que buté dans  
une foi farouche et irréductible.

Depuis tout un temps j'en étais arrivé pour ménager les lé-  
gitimes susceptibilités de la paroisse mais surtout par égard  
pour les convictions de Monna, à ne plus manquer la grand'messe  
du dimanche. Je m'arrangeais pour pénétrer à sa suite dans  
l'église, sans qu'il s'en aperçut et me frayant un passage  
à travers le grouillement des fidèles, rapprochant de lui  
autant que possible ma chaise poussée derrière la sienne, je  
me surprénais à prier moi-même au rythme de ses effusions ; à







supporter les douleurs... de la mort... et de la charité...  
dans son sacrifice, qui... surtout je t'admire...

-XXV-

Ce fut encore sous l'empire de cette hallucination aussi odieuse  
de nos malheurs... que mes derniers colloques avec Zidore et Emma avaient été ma-  
gnifiques et angoissants, que je fis le lendemain mes adieux à mon  
modèle.

-Voilà mes vacances finies, Monn ! lui dis-je...Vrai, je quit-  
te Verlygysel avec plus de regret encore que l'autre fois, mais  
c'est peut-être toi, mon garçon, que je regretterai le plus... ?

-Oui, monsieur ?  
-Oui, Monn, toi même...C'est entendu n'est-ce pas ? Désormais  
tu me tiendras pour ton ami...Pour ton grand ami...le plus grand ?  
insistais-je tandis que ma gorge se serrait.

-Vous êtes bien bon, monsieur, vous n'avez déjà que trop fait  
pour moi, pour ce soukelaire...Vous me voyez confus de vos largesses...  
Aussi, croyez bien que je vous en serai toujours reconnaissant...  
mais non, reprit-il, après un silence, comme s'il lui avait fallu  
chercher ses paroles au tréfonds de son coeur, en se grattant l'oreil-  
le, puis en tournant sa casquette entre ses doigts -Puisqu'il faut  
vous parler tout net... je dirai mieux...Je vous vois volontiers,  
aussi, monsieur, ...oui, bien volontiers..Na ! proféra-t-il, avec  
la brusquerie d'un coeur qui se déborde, presque rageusement, par-  
venu à se soulager enfin d'un poids qui l'étouffait. "Il n'est rien  
que je ne fasse pour vous...Mettez-moi seulement à l'épreuve...Je  
suis tout entier à votre disposition...Je vous suivrais jusqu'au  
bout du monde !... 77

Jamais le pauvre diable n'en avait tant dit à âme qui vive.  
C'était la première fois qu'il se déclarait à ce point.

- Vrai?-Vrai?...Une bonne poignée de main..Tope-là, mon gar-  
çon.. Pour le moment tu ne peux me faire plus grand plaisir que de  
demeurer là où tu es..de vivre comme tu le fais...de continuer à  
t'attacher à ton métier, à ta paroisse...à tes enfants...car ils  
sont bien à toi ces petits êtres sans mère...de faire ton devoir, de



supporter les épreuves...de persévérer dans ta foi et ta charité!... dans ton sacrifice, oui, ton sacrifice!...Et surtout je t'adjure... n'imites pas les Palingtrake; il y va de ta santé!...de ta vie!... de ton salut!...mais un peu plus tard nous nous arrangerons pour que tu viennes me voir à Bruxelles....

-Sans doute!... mais cela me ferait considérer comme un curieux.

Il hésitait, non par répugnance, mais par tact, par crainte d'être indiscret.

-Dis plutôt certainement!...

-Eh bien c'est entendu...Après notre kermesse, dans un mois au plus tard, je serai de parole! fait-il en me regardant jusqu'au fond des yeux.

Ma main s'oublie longtemps dans cette rude poigne tandis que nous ne nous lassons pas de nous dévêtir comme pour nous saturer l'un de l'autre. En ce moment oubliant ce que je venais de lui recommander j'aurais voulu l'emmener avec moi sur le champ, l'arracher à l'indigence et aux persécutions de son père, mettre des barrières entre lui et les Palingtrake, le soustraire à leur exemple, et d'autre part je m'avouai qu'il n'aurait plus raison d'être si je le déracinais, si je le sortais de son élément, de sa vocation.

Sa place était ici. Elle y était plus que jamais. Ne venais-je pas de lui déclarer solennellement que notre pays, un pays de l'existence de ce pays dépendait de sa seule présence. Il lui était indispensable. Il m'en prolongeait le mirage. Un jour il en deviendrait, mieux que l'histoire, la légende et même le mythe.

Du moins telle était la vertu que je lui attribuais.

Léa parti, la Campine n'aurait, elle aussi, plus qu'à mourir. Elle achevait d'agoniser, tout ce qu'elle possédait encore d'homogène se concentrait en la chair et en l'âme de cet autochtone. Il en serait la dernière pulsation, le <sup>ser</sup> souffle suprême.

En ce moment il me sembla le voir sourire désespérément sur ses lèvres...

Une énergique étreinte encore de nos mains avant de nous dérober à ce magnétisme.

supporter les épreuves...de persévérer dans ta foi et ta charité!... dans ton sacrifice, oui, ton sacrifice!...Et surtout je t'adjure... n'imites pas les Palingtrake; il y va de ta santé!...de ta vie!... de ton salut!...mais un peu plus tard nous nous arrangerons pour que tu viennes me voir à Bruxelles....

-Sans doute!... mais cela me ferait considérer comme un curieux.

Il hésitait, non par répugnance, mais par tact, par crainte d'être indiscret.

-Dis plutôt certainement!...

-Eh bien c'est entendu...Après notre kermesse, dans un mois au plus tard, je serai de parole! fait-il en me regardant jusqu'au fond des yeux.

Ma main s'oublie longtemps dans cette rude poigne tandis que nous ne nous lassons pas de nous dévêtir comme pour nous saturer l'un de l'autre. En ce moment oubliant ce que je venais de lui recommander j'aurais voulu l'emmener avec moi sur le champ, l'arracher à l'indigence et aux persécutions de son père, mettre des barrières entre lui et les Palingtrake, le soustraire à leur exemple, et d'autre part je m'avouai qu'il n'aurait plus raison d'être si je le déracinais, si je le sortais de son élément, de sa vocation.

Sa place était ici. Elle y était plus que jamais. Ne venais-je pas de lui déclarer solennellement que notre pays, un pays de l'existence de ce pays dépendait de sa seule présence. Il lui était indispensable. Il m'en prolongeait le mirage. Un jour il en deviendrait, mieux que l'histoire, la légende et même le mythe.

Du moins telle était la vertu que je lui attribuais.

Léa parti, la Campine n'aurait, elle aussi, plus qu'à mourir. Elle achevait d'agoniser, tout ce qu'elle possédait encore d'homogène se concentrait en la chair et en l'âme de cet autochtone. Il en serait la dernière pulsation, le <sup>ser</sup> souffle suprême.

En ce moment il me sembla le voir sourire désespérément sur ses lèvres...

Une énergique étreinte encore de nos mains avant de nous dérober à ce magnétisme.







clac parviendra à vos oreilles...Cela vous va-t-il ?

-Si cela me va !...merci, Monn...fais cela pour l'amour de moi!  
Et cette fois je me précipite au dehors, ravi de nous être compris à fond...

-XXVI-

Cette dernière après-midi; chaude, lourde, sous un ciel orageux je suis sorti; car il me tardait d'être seul et d'autre part je ne tenais plus en place, sous prétexte de prendre congé aussi de quelques uns de mes coins de bruyères et de bocages préférés dont je tiens à m'imprégner comme de son, comme de notre atmosphère. Mais à peine ais-je dépassé les dernières maisons, telle est mon exaltation intérieure qu'elle concentre tout ce qui m'environne et que je démêle à peine les détails du paysage. Je presse le pas, je parle à haute voix, je m'épanche, je converse avec moi-même ou j'interprète <sup>hells</sup> les bruyères et j'atteste les nuées. Je me sens si heureux, tellement saturé de félicités qu'il me semble n'avoir plus rien à désirer. Je touche au but auquel j'aspirais; je ne souhaite, je n'espère plus rien au delà. Pour un peu je m'écrierais : tout est consommé et je briserais mes pinceaux, je brûlerais mes toiles, j'abjurerais mon art à peu près comme Prosper renonçait à la magie ou plutôt Shakespeare à la poésie. J'ai réalisé mon idéal. Arrêtons-nous. Au delà je perdrais pied et m'abîmerais dans le vertige. Pour le moment je ne songerais guère à la réaction et au réveil. Toute ma vie ou même toute la vie se <sup>résume</sup> ~~consomme~~ dans l'illusion présente, j'y fais tenir l'éternité et l'infini !...

Je m'étais totalement fondu en l'idée de ce Monn Boerdenagels. Mon coeur battait la charge!....

Quel trésor d'impressions, de sentiments, de communions j'emporte d'ici ! De quoi me griser, me leurrer/pour le reste de mes jours!

J'ai trouvé l'âme partenaire, la réplique de moi-même, que j'avais demandé jusqu'à présent à l'art. J'adorais cette nature et voilà que Monn exprime, incarne mon adoration. Il me remplace à la fois



l'art et la Nature. Oui, il résume, il passionne, il s'incorpore la Campine mieux que n'auraient pu le faire le plus suggestif des tableaux, le poème le plus lyrique, le chant le plus pathétique. Il est parvenu à en concrétiser le fluide. Ma Campine c'est lui.

Littéralement éperdu de gratitude, quelles actions de grâces s'exhalent de mon être entier. Elles auraient pu se résumer ainsi: " Dans mon rude mais exubérant pays il m'était une contrée chérie entre toutes : et dans cette contrée, un village : qui me synthétisait, qu'une quintessenciait la province émue - et dans cette paroisse, un être révé, un paragon, un idéal, en qui se résumait tout le caractère prestigieux, affectif, souverainement hallucinant et charmant de toute une génération de plastiques et troublants terriens de ce terroir où le sang si généreux et si florissant de toute cette région est encore parvenu à se sélectionner : un être fatidique que je n'avais pas osé espérer pour m'apporter la plus haute révélation terrestre, la suprême et plénieréalisation de ma nostalgie...Province, paroisse, race, me hantèrent depuis l'enfance. J'en fus originellement possédé dès ma naissance. Depuis ma première course jusqu'au tilleul triséculaire, depuis ces syllabes sonores épelées à l'entrée du village, sur une enseigne d'estaminet, ce nom fatidique et nombreux que j'attribuais indifféremment à tous ces adolescents assemblés sous les frondaisons légendaires ...oh, Dieu, et dire qu'il me restait à découvrir plus beau, plus prenant et plus poignant que tout cela: le sublime même de cette race et de ce berceau, le légitime possesseur et détenteur du nom capiteux comme une incantation...il y avait sous ce nom ensorceleur, ce nom musical, quelque'un de souverainement harmonieux, un être exquis dont j'ai fait mes délices, un sylphe qui s'est incarné pour me résoudre le problème de ma vie...tout ce que je souhaitais je le possède, je le sais, je m'en désaltère...."

...deux à trois ...

-LXX-

...deux à trois ...

...deux à trois ...







il aura des enfants, beaucoup d'enfants. Fardi. Il ne pourrait mieux servir sa Campine qu'en engendrant de robustes Campinaires. Oui, sous ce rapport, ain'a qu'à suivre l'exemple de son père... et à prendre femme, cette femme fut-elle la première venue, incapable de le voir en beauté tel que je le vois, tel que je le crée, c'est à dire tel qu'il s'est transfiguré pour moi en un être d'art, en un être de luxe et d'idéal. Et tant pis pour le symbole, pour la création qu'il te représente.

- Mais, intervient à son tour mon esthétique, ombrageuse et jalouse comme une ardente maternité, si tu ne <sup>ne</sup> ~~me~~ <sup>me</sup> ~~me~~ lui avions <sup>trouvé</sup> ~~trouvé~~ et choisi cette compagne... la capitale te ferait

- Bah, la rabroue sa raison, c'est au mêle à se pourvoir de son complément indispensable. Ce choix le regarde. Rien de plus raisonnable en effet et pourtant je me révolterais moins à l'idée de son mariage avec la perverse mais intelligente Emma qu'à celle de le savoir accouplé avec l'une de ces maritornes, ces gaguis qu'il me semble entendre glapir de cette voix aigre quand, parlant toutes à la fois, elles se pressent le dimanche après la messe dans la boutique de meubleuses pour y faire leurs emplettes en sirotant le café et en méditant du prochain... les traditions ancestrales, quel-

- Bah, me dis-je encore, il aura eu son heure de beauté, le gars... ensuite il achèvera sa tâche, son rôle d'obscuré mais saine et sainte abnégation. Il demeurera anonyme et anonyme, comme les fleurs, les abeilles, les nuages et tous les humains de son pays... Loin de constituer une déchéance, pareil mariage sera la fin logique de sa destinée... ah ça, quelle étrange jalousie me prenait. Prétendais-je ~~serrement~~ m'empêtrer éternellement de ce rustre ?

Et à supposer que tu continues à l'intéresser à ce modèle - poursuivait ma sagesse - le meilleur service à lui rendre en reconnaissance pour tout ce qu'il t'inspira et dans l'intérêt même de l'idéal qu'il te représentait - c'est de le laisser tranquillement à son pays. S'il est, tel que tu te l'imagines,







La ville t'entraînera à mépriser les femmes tout en les adulant et même en vivant de leur prostitution et pour peu qu'elles valaient mieux que le commun des rouleuses, à les séduire et à les perdre comme ce bourgeois abusa de ta sœur, de la pauvre morte qui te ressemblait....

A supposer que l'aventure tourne pour le mieux, tu t'établiras, tu t'enrichiras peut-être...et après ? tu seras devenu un capitaliste, un gavé, un ventre, une ventouse de plus. Tu auras perdu tout ce qui te rendait intéressant. Plus rien du réfractaire, de l'insurgé, du barbare. Tu ne seras plus Monn Boerdénagels.

Du fond de mon cœur je te conjure : " Oh non, ne te désraccine pas. Demeure où tu es. Accroche à l'ombre du tilleul qui t'a imprégné de ses fragrances. Il est loyal le sol où de tels arbres plongent aussi profondément leurs racines et survivent à des siècles. Continue à t'acagnarder dans ta fumeuse bicoque, sustentente-toi de pommes de terre et de bouillie, de pain noir étendu du dur lard. Allonge-toi dans ta coupente, sur ton grabat de fougères, bercé par les branches du tilleul sacré. Accomplis ton humble destin, mon garçon. Homme de devoir, de geste auguste, de stoïque vertu...Epanouis-toi, embaume et provigne.... Et ne t'avise même pas de me relancer une seule fois à Bruxelles. C'était de ma part un rêve égoïste sous son apparente générosité. Ainsi j'ai vu des promeneurs rentrer de la campagne avec de plaines brassées de fleurs et de feuillage ; en route ils les respirent encore, ils s'en caressent les yeux et les narines, mais avant d'arriver aux portes de la ville, bouquets et palmes flétris jonchaient lamentablement la grand'route....

Oui, Monn, en prétendant te servir je t'aurais desservi. Le vœu social nous a séparés. Comment justifier aux yeux de ma caste l'attachement porté à ce jeune villageois ? M'empêtrer



de ce rustre! On me taxerait pour le moins d'excentricité, pour ne point parler des interprétations fangeuses. aujourd'hui se déclasser est un vice ou une folie. à courir les chemins avec leurs disciples le Christ, ou François d'Assises, son petit pauvre, se feraient sûrement ramasser par les gendarmes....

Moins de l'attirer à la ville, je n'irai même plus de rejoindre l'été prochain à Varlongnyssel, Dussès-je me btoyer le coeur et me déchirer la fressure c'est moi qui m'exile de son pays et m'ampute de sa personne, car mieux vaut ne jamais plus te revoir. C'est même la meilleure preuve d'amour que je puisse te donner. Adieu, ton cher, notre cher village!..Adieu toi! Oublie!... Pour moi tu ne vivras plus qu'en mon oeuvre. Il faut que cette oeuvre t'absorbe et t'efface. que la créature fasse place à la création. Celui-ci l'emporte au moins sur les autres rêves en ce sens que l'art l'aura réalisé!.....

Mais si le sentiment esthétique, voire éthique se résigne à ce sacrifice réclame par les préjugés, les conventions et le respect humain, ma ferveur pour le pauvre hère qu'il me faudrait répudier comme on rejette l'orange après en avoir exprimé tout le jus, ma ferveur s'insurge contre cet ostracisme.

Et aux arguments que je faisais valoir pour reléguer à jamais mon créato dans ces campagnes, derechef ma sympathie humaine et même artistique en oppose de tout aussi impérieux et certes plus cranes pour que je continue à frayer avec lui, fut-ce même à la ville. Monn expôitité et persécuté plus que jamais par son père et presque réduit à l'indigence continuerat-il par mon fait à végéter toute sa vie ?

L'esthétique même proteste contre ce ravalement et revient à la rescousse de ma tendresse. Si mon modèle quittait le foyer paternel pour se marier, ici ce serait simplement changer de mère. Je m'évoque les couches périodiques de sa triviale compagne les enfants jetés sans trêve sur les chantiers familiales. La bonne











XXVII

Ma résolution était irrévocablement prise quand je me mis au lit vers l'heure où les bouchers sont accoutumés de partir pour la ville

<sup>m</sup> Raccourci avec ma norme d'homme social ou plutôt de bourgeois tout à mon rôle conforme et timoré, presque fier de ma sagesse ou du moins apaisé, rentré dans le rang, ma passion altruiste aussi bien que ma ferveur esthétique ayant tourné en un égoïste apitoié essent sur moi-même, sur ce pauvre moi en qui venait de se livrer un si orageux conflit, je me flattais de goûter promptement un som meil réparateur qui m'apporterait dès ce soir l'oubli de mon obsédant modèle, quand l'orage qui avait couvé tout le jour et dont la menace n'avait pas pu contribuer à m'écarter s'avisait d'éclater, et cela avec une telle violence que sur le point de m'endormir, mes pensées retournèrent impétueusement au jeune abatteur qui aurait dû se mettre en route, à ce campainier encombrant que je me flattais de rayer une bonne fois de mes préoccupations ou du moins à qui je m'abstiendrais désormais de témoigner autrement ma platonique sympathie qu'en le transposant en mes œuvres. " Ne créons que de l'art, le reste regarde la nature " telle était la devise que m'aurait proposée Derboise.

Mais j'avais compté sans ce formidable et trop inquiet orage. Aux solats de la foudre, je ne parvins à me détresser du parti auquel s'arrêterait mon jeune voisin " Pourvu qu'il ne soit pas encore parti! me disais-je. Ce serait folie de se mettre en route par une soirée pareille. Généralement, à cette heure, il se trouve avec son tombereau à mi-chemin de St Antoine, entre deux lisières de bois opaque loin de la moindre habitation. " Tout dort déjà, les dernières lumières se sont éteintes lorsqu'il arrive au hameau de Brecht... Voyez vous que cette tourmente l'ait surpris au milieu des sapinières, il n'aurait même plus trouvé un hangar sous lequel s'abriter?... Au lieu qu'a présent il attendra la fin

(30)



de la danse avant de se risquer au dehors

Il n'en avait donc pas fallu davantage pour que toute ma pensée se retournât vers lui.

Mais j'avais compté sans sa vaillance; je ne le savais pas si courageux et si entreprenant

Voilà qu'au plus fort de la bourrasque tandis que les cieux étaient zébrés d'éclairs, que la toiture de la maison menaçait de s'envoler, que les branches du tilleul étaient secouées avec le mugissement des vagues, que la pluie tombait à torrents, que le tonnerre grondait sans interruption - voilà que tout à coup, malgré cette tempête et la dominant, s'approche le fracas cahoté d'un tombereau lancé à fond de train sur la route. Une charrette de boucherie. Mais alors... Oui ce ne peut être que l'attelage de Monn. En effet, étouffant tous les bruits, un fouet cingle l'air, un fouet intrépide, un fouet qui semble battre la mesure et s'accorder aux rythmes de la foudre! Les clic-clacs effrénés redoublent à mesure que le véhicule se rapproche de la maison. L'essieu grince. C'est qu'au risque de s'enliser l'endiablé conducteur a ralenti sa course au moment de passer devant ma fenêtre. Tout en retenant les chevaux qui se cabrent et font feu des quatre pieds, il redouble encore du fouet en s'éloignant comme s'il s'était avisé de chasser les éclairs attelés aux nuages et de faire galoper ses bêtes de conserve avec les coursiers électriques. C'est une ivresse! Hô! Hô!... C'est le bonsoir de Monn à son ami. C'est le gage de notre pacte. C'est le signe dont nous étions convenus. C'est la réponse que ce garçon tout d'une pièce et d'une seule parole oppose à ma casuistique. Je frémis d'horreur et de plaisir; une angoisse délicieuse me noue la gorge. Clic! Clac! Encore et plus fort!... Le fouet continue à flageller les ténèbres orageuses. Il disperse les éléments. L'orage fuit en déroute comme pris de panique devant le crâne garçon - hélas un orage moins lourd, moins haëtant que mon cœur tragique

Quoi décider? Ce simple rustre devinait-il ce qui se passait

de la danse avant de se risquer au dehors

Il n'en avait donc pas fallu davantage pour que toute ma pensée se retournât vers lui.

Mais j'avais compté sans sa vaillance; je ne le savais pas si courageux et si entreprenant

Voilà qu'au plus fort de la bourrasque tandis que les cieux étaient zébrés d'éclairs, que la toiture de la maison menaçait de s'envoler, que les branches du tilleul étaient secouées avec le mugissement des vagues, que la pluie tombait à torrents, que le tonnerre grondait sans interruption - voilà que tout à coup, malgré cette tempête et la dominant, s'approche le fracas cahoté d'un tombereau lancé à fond de train sur la route. Une charrette de boucherie. Mais alors... Oui ce ne peut être que l'attelage de Monn. En effet, étouffant tous les bruits, un fouet cingle l'air, un fouet intrépide, un fouet qui semble battre la mesure et s'accorder aux rythmes de la foudre! Les clic-clacs effrénés redoublent à mesure que le véhicule se rapproche de la maison. L'essieu grince. C'est qu'au risque de s'enliser l'endiablé conducteur a ralenti sa course au moment de passer devant ma fenêtre. Tout en retenant les chevaux qui se cabrent et font feu des quatre pieds, il redouble encore du fouet en s'éloignant comme s'il s'était avisé de chasser les éclairs attelés aux nuages et de faire galoper ses bêtes de conserve avec les coursiers électriques. C'est une ivresse! Hô! Hô!... C'est le bonsoir de Monn à son ami. C'est le gage de notre pacte. C'est le signe dont nous étions convenus. C'est la réponse que ce garçon tout d'une pièce et d'une seule parole oppose à ma casuistique. Je frémis d'horreur et de plaisir; une angoisse délicieuse me noue la gorge. Clic! Clac! Encore et plus fort!... Le fouet continue à flageller les ténèbres orageuses. Il disperse les éléments. L'orage fuit en déroute comme pris de panique devant le crâne garçon - hélas un orage moins lourd, moins haëtant que mon cœur tragique

Quoi décider? Ce simple rustre devinait-il ce qui se passait



en moi, et railait-il ma pusillanimité ? Il a tenu à me montrer ce  
qu'il oserait .... Il est de parole " A toi d'en faire autant !  
semble-t-il me dire. Moi j'irai jusqu'au bout à travers tous les  
obstacles. A nous deux. Me voilà ! "

Les derniers roulement du tonnerre se sont tus, avant même  
que le fouet ait cessé de me stimuler et de me saluer de ses cin-  
glades, et la rafale s'est lassée depuis longtemps de battre les  
lances de la pluie contre mes volets, quand je ne cesse de répandre  
des larmes à la fois de bonheur et de détresse : " Veillez sur mon  
brave Monn, O mon Dieu... Et prenez pitié de moi... Donnez moi la  
force de créer une oeuvre qui l'exalte, qui l'immortalise en l'art  
et qui le tue pour moi....."

Ici Charles Merliane s'arrêta; il avait eue de la peine à ar-  
ticuler cette prière et des sanglots obstruaient la gorge

Il reprit après quelques minutes encouragé par notre silence  
qu'il devinait sympathique à sa tragédie :

" Je m'endors mais au matin je persévérerai dans ma résolution  
Dieu avait-il entendu ma prière ? je quittai Waarlonyssel en me  
faisant violence, en contemplant aussi longtemps que je le pus les  
vitrines poudsuses de la maison sous le tilleul, Mon départ silencieu-  
x était encore plus tragique que sa course tumultueuse de la veill-  
le ? Je vainquais une bien autre tourmente. Je quittais la Terre Pro-  
mise sans espoir de retour.

*Opus*

XVIII

Retré à Bruxelles, je me gardai donc bien de lui écrire et  
de l'appeler comme il avait été convenu.

Les jours passèrent, puis les semaines. Finie la saison des  
Kermesses. On entrait en plein dans l'hiver.

Monn m'écrivait, s'étonnait de mon silence, s'en alarmait,  
risquait de timides reproches sous des protestations de reconnais-  
sance : " N'importe. Je me sens tout heureux et tout fier, quand  
je pense que vous vous inquiétez de moi; que je compte pour quelque



chose de vos yeux, et que vous avez même daigné vous dire mon ami  
 Votre ami! Moi? Tout pauvre diable soukelaire qui peinait dur pour  
 ne gagner que quelques centimes. A présent, grâce à vos largesses  
 après avoir procuré des nippes, des douceurs et des livres aux  
 enfants, j'ai pris ma part de divertissements de mon âge, je me  
 suis amusé comme vous m'y engagiez, surtout en sachant que ça vous  
 ferait plaisir ...."

Il m'enumerait les fêtes votives auxquelles il s'était ren-  
 du à vélo: " Dimanche c'était la foire de Polderbauge et j'y fus  
 acheter des scouliers avec lesquels pour mieux les adapter à mes  
 pieds je courus danser jusqu'au matin. Puis nous aurons la Kermesse  
 de Westmalle, de Wechelderzande, de Vlimmeren, de Castelrj de  
 Gierlé, de Polderlé, de Viersel, pour finir par celle d'ici, la  
 toute dernière, et puis avec votre permission j'irai vous voir  
 n'est-ce pas à Bruxelles, et ce sera la meilleure des Kermesses,  
 celle-la...! >>

Il attendit en vain mon invitation. L'hiver s'écoulait, les  
 jours raccourcissaient, il gelait, il tombait de la neige, Monn  
 ne se décourageait pas encore :C'est le soir, m'écrivait-il en  
 novembre. J'ai fini mon travail, le feu s'éteint, les enfants sont  
 couchés, le père ronfle déjà au dessus de ma tête; j'en profite  
 pour causer avec vous, car nul n'a besoin de fourrer le nez dans  
 nos affaires. Cela ne regarde que nous, n'est-ce pas mon grand  
 ami ?.."

Entretiens, je m'étais remis à mon tableau synthétique, à la  
 vaste composition, à ce Terroir Incarné qui devait me faire oublier  
 mon modèle, le terrien. Et quoique je m'évertuais pour montrer  
 Monn, serein, triomphal et majestueux, au centre d'une toile radi-  
 euse et prestigieusement symbolique - son image réelle, toute  
 terrestre, simplement humaine s'interposait chaque fois entre mon  
 tableau et mon imagination, et je me représentais le pauvre garçon  
 touchant, puéril et pitoyable, au moment même où il m'écrivait ses



l'âme nom écrit vous dans même d'après vous de la part de - encore  
l'âme nom écrit vous dans même d'après vous de la part de - encore  
l'âme nom écrit vous dans même d'après vous de la part de - encore

.... l'âme nom écrit vous dans même d'après vous de la part de - encore  
l'âme nom écrit vous dans même d'après vous de la part de - encore  
l'âme nom écrit vous dans même d'après vous de la part de - encore

l'âme nom écrit vous dans même d'après vous de la part de - encore  
l'âme nom écrit vous dans même d'après vous de la part de - encore  
l'âme nom écrit vous dans même d'après vous de la part de - encore

l'âme nom écrit vous dans même d'après vous de la part de - encore  
l'âme nom écrit vous dans même d'après vous de la part de - encore  
l'âme nom écrit vous dans même d'après vous de la part de - encore

lettres et tel que celles-ci tendaient à me l'évoquer :

C'est donc le soir, Monn attablé, sous l'indigente clarté  
d'une lampe à pétrole, les yeux gros de sommeil, le nez presque  
collé, par l'effort auquel il se contraint, sur le papier gras  
et un peu maculé de sueur, se penche tellement qu'il en bombe  
à râble et que ses reins charnus débordent de sa chaise. Sa main  
gourde trace péniblement les caractères, il s'applique à la tâche  
comme à l'époque où l'écolier traquait ses premières lettres en se  
mordant la langue et en retenant son haleine.

La plus suggestive, je dirai presque la plus incantatoire de  
ces lettres, était peut être le chiffon de papier sur lequel, lors  
de mon dernier séjour la bas, il avait griffonné quelques mots au  
crayon et qu'il m'avait envoyé par sa petite sœur, à l'heure  
de midi, comme j'allais me mettre à table, pour m'avertir que le  
gneur de porcey avait terminé sa besogne matinale, le barbier se  
tenait à ma disposition : "Monn is daar, zeg het aan mynheer"  
(Monn is da, avants j'arrivai)

Longtemps j'eus la faiblesse de garder toutes ces missives  
comme des reliques, puis le coeur trop bourrelé à leur propos,  
je les jetai au feu comme des maléfices. Mais le charme conti-  
nuait à opérer, car au grand jamais je n'aurais pu me résoudre  
à me séparer des portraits, ébauches et croquis pris sur le vif  
et dans l'intention d'en faire parti pour mon "Symbole de la  
Campine" ou "Le Terroir Incarné".

XXIX  
Verboise les trouvait supérieurs à tout ce que j'avais peint  
ou dessiné jusqu'à présent. Peut être au point de vue du métier  
et de la mise en oeuvre n'avait-il par tort, quoique dans mon  
esprit ils ne représentaient que de simples documents.

- Fichtre! se récriait-il. C'est parfait. Tu te surpasses. Que  
veux-tu de plus ? Une oeuvre plus pressante, plus pathétique en-  
core - Diable, je te trouve bien exigeant. Sais-tu bien que je

riées. de la page notamment dans l'oeuvre des Bourgeois.  
L'œuvre de...



... de ces tableaux-ci? Je ne crois pas qu'il y  
aurait moyen de tirer un parti plus définitif de ton modèle.  
Et pourtant, mon cher, ces interprétations ne me satisfont pas  
encore : il y manque l'âme ! - L'âme. Comprends pas... Mais  
oui, l'âme de cet homme et même quelque chose de mieux encore,  
l'âme de son pays - Décidément, je n'y suis plus... La litté-  
rature et surtout la métaphysique n'ont rien à voir dans la  
peinture. Ah ça, tes anciennes lubies te reprendraient-elles  
mon bon Charles? Casse-cou! mon cher!... Prends bien garde de  
gâter ton oeuvre, prends même garde de gâter ton métier, de dé-  
naturer ta vision en l'embarassant de ces <sup>bulles</sup> ~~maux~~... Crois-  
moi la plupart de nos modèles, les paysans et les ouvriers sur-  
tout ne sont intéressants pour nous que par leur seule anatomie  
et tout au plus par leur dégaîne. Ils ne possèdent de prestige  
et d'autorité que ceux que leur prêtent nos pinceaux. Leur beau  
té morale? Cela ne nous regarde pas... Cela n'existe pas... Qui?  
pas même pour les littérateurs. N'est-ce pas Anatole France qui  
dit dans l'un de ses contes : " Ils peuvent être admirables, ils  
ne sont pas touchants! Point touchants, entends-tu, rêveur, poète  
Et France ajoute encore : " Ils se ressemblent tous et rien de  
particulier ne disparaît avec chacun d'eux" - Jugement erroné  
protestai-je. Parole d'un citadin, d'un bourgeois, d'un très  
délitieux esprit, je te l'accorde, mais qui juge les humbles par  
les préjugés et les traditions de sa caste! D'ailleurs ce n'est  
pas France même, c'est un <sup>de ses personnages, 1891</sup> médecin de campagne et bourgeois qui  
parle ainsi. - Rien de plus vrai, mais tu conviens pas avec  
moi que jusqu'  
présent <sup>puisque</sup> il n'y a eu que l'élite, c'est  
à dire des bourgeois pour <sup>donner</sup> aux gens du peuple une beauté  
artistique!

XXX

En effet, lui dis-je, et pour ne pas sortir de la litté-  
rature c'est à des bourgeois ou plutôt à des aristocrates in-  
tellectuels que le peuple doit ses confesseurs les plus auto-  
risés. Que de pages, notamment dans l'oeuvre des <sup>des</sup> Tourgenieff,  
Dumas  
Dickens, des

... de ces tableaux-ci? Je ne crois pas qu'il y  
aurait moyen de tirer un parti plus définitif de ton modèle.  
Et pourtant, mon cher, ces interprétations ne me satisfont pas  
encore : il y manque l'âme ! - L'âme. Comprends pas... Mais  
oui, l'âme de cet homme et même quelque chose de mieux encore,  
l'âme de son pays - Décidément, je n'y suis plus... La litté-  
rature et surtout la métaphysique n'ont rien à voir dans la  
peinture. Ah ça, tes anciennes lubies te reprendraient-elles  
mon bon Charles? Casse-cou! mon cher!... Prends bien garde de  
gâter ton oeuvre, prends même garde de gâter ton métier, de dé-  
naturer ta vision en l'embarassant de ces <sup>bulles</sup> ~~maux~~... Crois-  
moi la plupart de nos modèles, les paysans et les ouvriers sur-  
tout ne sont intéressants pour nous que par leur seule anatomie  
et tout au plus par leur dégaîne. Ils ne possèdent de prestige  
et d'autorité que ceux que leur prêtent nos pinceaux. Leur beau  
té morale? Cela ne nous regarde pas... Cela n'existe pas... Qui?  
pas même pour les littérateurs. N'est-ce pas Anatole France qui  
dit dans l'un de ses contes : " Ils peuvent être admirables, ils  
ne sont pas touchants! Point touchants, entends-tu, rêveur, poète  
Et France ajoute encore : " Ils se ressemblent tous et rien de  
particulier ne disparaît avec chacun d'eux" - Jugement erroné  
protestai-je. Parole d'un citadin, d'un bourgeois, d'un très  
délitieux esprit, je te l'accorde, mais qui juge les humbles par  
les préjugés et les traditions de sa caste! D'ailleurs ce n'est  
pas France même, c'est un <sup>de ses personnages, 1891</sup> médecin de campagne et bourgeois qui  
parle ainsi. - Rien de plus vrai, mais tu conviens pas avec  
moi que jusqu'  
présent <sup>puisque</sup> il n'y a eu que l'élite, c'est  
à dire des bourgeois pour <sup>donner</sup> aux gens du peuple une beauté  
artistique!

En effet, lui dis-je, et pour ne pas sortir de la litté-  
rature c'est à des bourgeois ou plutôt à des aristocrates in-  
tellectuels que le peuple doit ses confesseurs les plus auto-  
risés. Que de pages, notamment dans l'oeuvre des <sup>des</sup> Tourgenieff,  
Dumas  
Dickens, des







tout à fait tort les Farnassiens, ~~flaquant~~ les impossibles.  
 En somme, pour ne pas sortir de notre domaine, le véritable  
 artiste n'interprète pas le modèle, il le crée tout d'une pièce,  
 car l'enchaînement, si le bonhomme ou la bonne femme possède la li-  
 gne, c'est par hasard, c'est parce que le peintre la lui décou-  
 vre, mais le plus souvent la beauté plastique n'existe pas, c'est  
 nous qui la créons. La beauté morale est peut-être plus rare en-  
 core. A plus forte raison le poète aura-t-il tort d'attribuer  
 une belle âme, une morale, une sensibilité aristocratique, à  
 ses rustres ou à ses ouvriers ou du moins si tel rustre lui sem-  
 ble l'enveloppe adquate à une âme exquise et touchante qu'il se  
 garde de croire lui-même à cette illusion, qu'il se borne à nous  
 en donner le mirage, ou pour m'expliquer plus clairement qu'il  
 n'eille pas s'imaginer pouvoir réaliser virtuellement son idéal  
 en ce beau garçon fruste, simple et candide, impulsif et prime-  
 sautier, certes intéressant à ce titre mais sans rien de plus.  
 Artistes ou poètes n'oublions pas que c'est précisément par-  
 ce qu'il s'ignore et ne s'analyse d'aucune façon que ce modèle  
 nous requiert et nous semble si touchant. S'il se découvrait une  
 délicatesse de sentiment analogue à celle que tu lui attribues,  
 si tu t'apercevais chez lui de la moindre intellectualité ou sur-  
 tout d'un soupçon d'esthétisme bourgeois, tu le prendrais aussitôt  
 en horreur et tu ferais bien, car il n'y a de pires cabotins  
 que ceux qui se réclament de la candeur et de la virginité.  
 Rappelle-toi certains paysans qui avaient posé pour Millet.  
 après la mort du peintre tels naturels de Barbizon, de Chailly  
 ou de Marlotte, anciens modèles du maître de l'Angelus ou des-  
 cendants de ces modèles, paysans roublards et avisés, au courant  
 de ce qui avait fait la gloire <sup>de leur maître</sup> et par contre coup, la  
 réputation, la vogue, l'attrait de cette région désormais histo-  
 rique s'ingénient à poser devant les voyageurs et les villégi-  
 ateurs, s'entraînent à prendre les attitudes des personnages silhou-  
 etés dans les immortels tableaux. Horreur! Monstruosité! C'était

tout à fait tort les Farnassiens, ~~flaquant~~ les impossibles.  
 En somme, pour ne pas sortir de notre domaine, le véritable  
 artiste n'interprète pas le modèle, il le crée tout d'une pièce,  
 car l'enchaînement, si le bonhomme ou la bonne femme possède la li-  
 gne, c'est par hasard, c'est parce que le peintre la lui décou-  
 vre, mais le plus souvent la beauté plastique n'existe pas, c'est  
 nous qui la créons. La beauté morale est peut-être plus rare en-  
 core. A plus forte raison le poète aura-t-il tort d'attribuer  
 une belle âme, une morale, une sensibilité aristocratique, à  
 ses rustres ou à ses ouvriers ou du moins si tel rustre lui sem-  
 ble l'enveloppe adquate à une âme exquise et touchante qu'il se  
 garde de croire lui-même à cette illusion, qu'il se borne à nous  
 en donner le mirage, ou pour m'expliquer plus clairement qu'il  
 n'eille pas s'imaginer pouvoir réaliser virtuellement son idéal  
 en ce beau garçon fruste, simple et candide, impulsif et prime-  
 sautier, certes intéressant à ce titre mais sans rien de plus.  
 Artistes ou poètes n'oublions pas que c'est précisément par-  
 ce qu'il s'ignore et ne s'analyse d'aucune façon que ce modèle  
 nous requiert et nous semble si touchant. S'il se découvrait une  
 délicatesse de sentiment analogue à celle que tu lui attribues,  
 si tu t'apercevais chez lui de la moindre intellectualité ou sur-  
 tout d'un soupçon d'esthétisme bourgeois, tu le prendrais aussitôt  
 en horreur et tu ferais bien, car il n'y a de pires cabotins  
 que ceux qui se réclament de la candeur et de la virginité.  
 Rappelle-toi certains paysans qui avaient posé pour Millet.  
 après la mort du peintre tels naturels de Barbizon, de Chailly  
 ou de Marlotte, anciens modèles du maître de l'Angelus ou des-  
 cendants de ces modèles, paysans roublards et avisés, au courant  
 de ce qui avait fait la gloire <sup>de leur maître</sup> et par contre coup, la  
 réputation, la vogue, l'attrait de cette région désormais histo-  
 rique s'ingénient à poser devant les voyageurs et les villégi-  
 ateurs, s'entraînent à prendre les attitudes des personnages silhou-  
 etés dans les immortels tableaux. Horreur! Monstruosité! C'était



... la nature contrefaisant l'art ! Le paysan copiant le modèle  
 Une boutade paradoxale de Wilde devenue réalité.....  
 Te rappellerai-je encore, la cause de la décadence des  
 représentations de la Passion par les paysans tyroliens d'Ob-  
 amergau? Mais exercices de foi acte d'adoration des croyants!  
 La chose tourna <sup>en</sup> pur cabotinage dès que le lucre, la glorie  
 la réclame s'en mêlèrent, dès que les agences Cook amenèrent à ces  
 fêtes des caravanes de snobs et de badauds!... Et sans aller  
 bien loin, songeons à ces insulaires de Marken dans le Zuider-  
 zée, si délicieusement peints autrefois par Xavier Mellery. Un  
 service régulier de vapeurs entre leurs rives et amsterdam, au-  
 ra tué leur poésie. Il y a longtemps qu'ils ont adopté les mo-  
 des du jour. Mais dès que la cloche ou le sémaphore leur signa-  
 le l'arrivée du paquebot qui leur amène des visiteurs <sup>entichés</sup>  
 de couleurs locales nos naturels s'empressent de revêtir leurs  
 costumes et les colifichets du terroir. Ces pittoresques défro-  
 ques, ces patriacales reliques, ne sont plus que des oripeaux ..  
 Au cours de cette conversation où je me sentais souvent  
 d'accord avec Derboise, il en vint aussi à parler de l'affection  
 que des poètes célèbres avaient portée à leurs modèles, des  
 camaraderies nouées entre aristocrates intellectuels et infimes  
 peignards. Il me parla de l'amitié de Paul Verlaine pour Hesti-  
 nois, de Walt Whitman <sup>en</sup> pour Peter Doyle, de Fitzgerald pour John  
 Fletcher dit Posch. Et ce paysan de Coulommès, ni le cocher  
 d'omnibus de Brooklyn-New-York, ni le simple <sup>marionnettiste</sup> <sup>de</sup> <sup>la</sup> <sup>ville</sup> <sup>de</sup> <sup>Paris</sup> <sup>de</sup> <sup>Paris</sup>  
 n'auraient compris - et c'est même cela qui les rend intéressant  
 et qui justifie et explique la ferveur de leurs amis artistes -  
 la fascination qu'ils exerçaient sur ces poètes raffinés, ne se  
 sont rendus compte du charme que ces âmes complexes et ultra-ci-  
 vilisées goûtaient en la rudesse et en la simplicité, en la droi-  
 ture, en la franchise plénière de ces plébiens renforcés. L'il-  
 lusion que Fitzgerald se faisait des mérites de Posch le simple

... la nature contrefaisant l'art ! Le paysan copiant le modèle  
 Une boutade paradoxale de Wilde devenue réalité.....  
 Te rappellerai-je encore, la cause de la décadence des  
 représentations de la Passion par les paysans tyroliens d'Ob-  
 amergau? Mais exercices de foi acte d'adoration des croyants!  
 La chose tourna <sup>en</sup> pur cabotinage dès que le lucre, la glorie  
 la réclame s'en mêlèrent, dès que les agences Cook amenèrent à ces  
 fêtes des caravanes de snobs et de badauds!... Et sans aller  
 bien loin, songeons à ces insulaires de Marken dans le Zuider-  
 zée, si délicieusement peints autrefois par Xavier Mellery. Un  
 service régulier de vapeurs entre leurs rives et amsterdam, au-  
 ra tué leur poésie. Il y a longtemps qu'ils ont adopté les mo-  
 des du jour. Mais dès que la cloche ou le sémaphore leur signa-  
 le l'arrivée du paquebot qui leur amène des visiteurs <sup>entichés</sup>  
 de couleurs locales nos naturels s'empressent de revêtir leurs  
 costumes et les colifichets du terroir. Ces pittoresques défro-  
 ques, ces patriacales reliques, ne sont plus que des oripeaux ..  
 Au cours de cette conversation où je me sentais souvent  
 d'accord avec Derboise, il en vint aussi à parler de l'affection  
 que des poètes célèbres avaient portée à leurs modèles, des  
 camaraderies nouées entre aristocrates intellectuels et infimes  
 peignards. Il me parla de l'amitié de Paul Verlaine pour Hesti-  
 nois, de Walt Whitman <sup>en</sup> pour Peter Doyle, de Fitzgerald pour John  
 Fletcher dit Posch. Et ce paysan de Coulommès, ni le cocher  
 d'omnibus de Brooklyn-New-York, ni le simple <sup>marionnettiste</sup> <sup>de</sup> <sup>la</sup> <sup>ville</sup> <sup>de</sup> <sup>Paris</sup> <sup>de</sup> <sup>Paris</sup>  
 n'auraient compris - et c'est même cela qui les rend intéressant  
 et qui justifie et explique la ferveur de leurs amis artistes -  
 la fascination qu'ils exerçaient sur ces poètes raffinés, ne se  
 sont rendus compte du charme que ces âmes complexes et ultra-ci-  
 vilisées goûtaient en la rudesse et en la simplicité, en la droi-  
 ture, en la franchise plénière de ces plébiens renforcés. L'il-  
 lusion que Fitzgerald se faisait des mérites de Posch le simple



L'infime macélot,  
 s'échoue de ~~conscience~~ dépasse toute imagination. Titania ne s'é-  
 tait pas éprise plus fanatiquement de ~~Bolton~~ Fitzgerald n'allait  
 il pas, dans ses lettres, jusqu'à assimiler les qualités mora-  
 les de son protégé à celles d'un Thackeray et d'un Tennyson!  
 Pour Rosch qu'interwibrèrent plus tard des reporters ou des es-  
 thètes américains Fitzgerald était un " bien bon Monsieur" Et  
 voilà tout !...

— Mais n'est-ce pas suffisant ? m'écriais-je. Et ne vaut-il  
 pas mieux que ce simple tout comme Peter Doyle, ait toujours  
 ignoré la gloire littéraire ou plutôt le génie de son protec-  
 teur ?.. Après tout, poursuivis-je non sans une émotion dont  
 ne s'aperçut pas Derboise, Rosch, Lestinois, Peter Doyle, ~~après~~  
<sup>découvrirent</sup> et ~~ont~~ peut être ce qu'il y avait de mieux, de plus spécifi-  
 quement bon chez ces trois poètes qui les honoraient de leur  
 affection. S'ils furent incapables, ces beaux et humbles ou-  
 vriers d' ~~apprécier~~ <sup>d'estimer</sup> en critiques ou en ~~autres~~ lettrés la poé-  
 sie de leurs amis, ils les chérissent sans doute pour eux-mêmes,  
 ils subirent le prestige de leur sensibilité, de leur sympathie,  
 de leur fluide affectif. Et qui nous dira, si ce ne fût pas la  
 meilleure part de ces trois poètes?

— A merveille, fit Derboise...mais alors ne voyons en ces  
 pauvres diables que des inspirateurs. Certaines ferveurs d'ar-  
 tistes pour leur modèle tiendraient plutôt d'une profanation  
 ou d'un sacrilège. L'art se dérobe alors ou bien il se venge  
 de ne plus être que l'accessoire, de se voir subordonné à d'au-  
 tres influences...

— A moins, conclus-je la gorge serrée nouée par je ne sais  
 quelle sombre tristesse, "que ce soit à la nature d'infliger  
 un châtement à l'artiste qui lui en demande trop et qui s'avise  
 de prêter aux plus simples enfants de la terre des prestiges  
 incompatibles avec leur candeur et leur ignorance sacrée ! "

L'infime macélot,  
 s'échoue de ~~conscience~~ dépasse toute imagination. Titania ne s'é-  
 tait pas éprise plus fanatiquement de ~~Bolton~~ Fitzgerald n'allait  
 il pas, dans ses lettres, jusqu'à assimiler les qualités mora-  
 les de son protégé à celles d'un Thackeray et d'un Tennyson!  
 Pour Rosch qu'interwibrèrent plus tard des reporters ou des es-  
 thètes américains Fitzgerald était un " bien bon Monsieur" Et  
 voilà tout !...

— Mais n'est-ce pas suffisant ? m'écriais-je. Et ne vaut-il  
 pas mieux que ce simple tout comme Peter Doyle, ait toujours  
 ignoré la gloire littéraire ou plutôt le génie de son protec-  
 teur ?.. Après tout, poursuivis-je non sans une émotion dont  
 ne s'aperçut pas Derboise, Rosch, Lestinois, Peter Doyle, ~~après~~  
<sup>découvrirent</sup> et ~~ont~~ peut être ce qu'il y avait de mieux, de plus spécifi-  
 quement bon chez ces trois poètes qui les honoraient de leur  
 affection. S'ils furent incapables, ces beaux et humbles ou-  
 vriers d' ~~apprécier~~ <sup>d'estimer</sup> en critiques ou en ~~autres~~ lettrés la poé-  
 sie de leurs amis, ils les chérissent sans doute pour eux-mêmes,  
 ils subirent le prestige de leur sensibilité, de leur sympathie,  
 de leur fluide affectif. Et qui nous dira, si ce ne fût pas la  
 meilleure part de ces trois poètes?

— A merveille, fit Derboise...mais alors ne voyons en ces  
 pauvres diables que des inspirateurs. Certaines ferveurs d'ar-  
 tistes pour leur modèle tiendraient plutôt d'une profanation  
 ou d'un sacrilège. L'art se dérobe alors ou bien il se venge  
 de ne plus être que l'accessoire, de se voir subordonné à d'au-  
 tres influences...

— A moins, conclus-je la gorge serrée nouée par je ne sais  
 quelle sombre tristesse, "que ce soit à la nature d'infliger  
 un châtement à l'artiste qui lui en demande trop et qui s'avise  
 de prêter aux plus simples enfants de la terre des prestiges  
 incompatibles avec leur candeur et leur ignorance sacrée ! "



X X X

Notre conversation en resta là. Je me dispensai de montrer à Derboise les projets de compositions dont les études tant louées par lui ne devaient pe fournir que les éléments. Ces projets ne me satisfaisaient point est j'étais certain qu'ils auraient satisfait encore moins mon ami.

Après son départ je m'avisai de me planter devant une de ces ambitieuses synthèses. Elle me parut plus pâle et plus guindée que jamais. "Elle f<sup>ait</sup> le camp", a<sup>rait</sup> dit un rapin dès que je la confrontais avec les naves et prizeautières études préparatoires. Aussitôt toutes celles-ci s'amaient, donnaient l'illusion d'une vie impérieuse et passionnée, tournaient en dévotion la vaste machine à laquelle je prétendais les faire collaborer, à telle enseigne que cette dernière finissait par en paraître aussi <sup>cruciale</sup> ~~cruciale~~ et aussi amphigouïque qu'un opéra ou une cantate.

Alors je m'empressai de retourner cette académiade du côté du mur et en dépit de toutes mes résolutions, durant des heures je me plongeais dans la contemplation des simples rappels du pauvre hère, finissant même par les multiplier, par m'en imaginer d'autres, peut-être plus topiques encore, dans le genre de ceux dont j'illustrais <sup>en pensée</sup> ses pauvres chères lettres, au point d'en demeurer comme hypnotisé, n'attendant à voir bouger ces images, à les entendre parler, espérant et redoutant à la fois un signe, un miracle, un geste télépathique qui me ressusciterait et me conjurerait, en chair et en os, celui que je m'étais flatté d'ensevelir ou de dissoudre dans l'idéal et la chimère - un fluide qui fit tous ces portraits d'après nature me sourire et me parler pour de vrai.

Cent fois je fus sur le point de répondre enfin à ses lettres, de l'appeler à moi, mais au moment de prendre la plume



recommandait le dilemme devant lequel je m'étais trouvé la veille de mon retour à la ville, et la raison l'emportant de nouveau sur mon sentiment, je persistais à faire le mort - oui, je dis bien, à faire le mort, et pas seulement au figuré, car à ce jeu je me tuais...

La fin de ma dernière conversation avec le très raisonnable Derboise n'avait pas été étrangère à mon opiniâtre renoncement. Mais il me fallait réagir, chercher des diversions à ma nostalgie, tenter de me distraire, de secouer mon idée fixe.

Je sortais, je descendais en ville, me mêlais aux passants, mais, fatalement, cédant à une perversion inconsciente, je recourais précisément à des distractions de nature à aviver mes <sup>souvenirs</sup> ~~nostalgies~~ et à me rendre l'absent plus cher, plus désirable, plus obsédant, plus hallucinant encore. Invariablement je rapportais tout à lui.

Pour communiquer de loin avec sa mirre, de la ville je me hantais plus que les quartiers des pauvres diables. Je prenais plaisir à entretenir ma peine comme une lanterne magique et sacrée. Je me promenais dans les rues menacées par le progrès comme les villages de la Campine. Je m'abouchai, sous prétexte de les peindre, avec des chômeurs, des batteurs de pavé; je me mêlai au rassemblement des joueurs en plein air, aux voyous des impasses et culs de sac, de ces sentines dont la laidure orride et pitoyable m'implorait, comme par une cruelle ironie, par les noms les plus poétiques: rues du Bureau, de l'Eglantier, du Miseron, des Fleuristes, du Paradis, cité des Dahlias.

Si les naturels de l'endroit n'avaient rien de Monn Boerde-nagels, en revanche ils se rapprochaient de ses voisins de la butte du Moulin, de ceux qui avaient failli devenir ses frères, Césard, Dolf et Zidore Falingetraks, et je me plaçais à démenter sous les stigmates de ces musaris pelotonnés et accroupis autour de dés, de cartes et de <sup>d'osselets</sup> ~~de~~ vestiges de leur origine villageoise, tout comme leur faubourg cambriolant en quel-



que sorte la campagne m'évoquait la Campine industrialisée avec ses Campinois fondus tôt ou tard dans les légions ouvrières, ravalés à la main d'oeuvre du machinisme.

Il m'arrivait aussi de hanter les quartiers de casernes et de guetter au passage, les conversations des soldats où j'aurais retrouvé le parler et l'accent de Varionysael, appréhendant et souhaitant à la fois, le reconnaître en l'un ou l'autre de ces conscrits, le modèle que d'autre part j'étais résolu à ne jamais plus revoir.

Ne m'avait-il pas donné à entendre que las des tracaasseries paternelles il avait songé plus d'une fois à se faire soldat? J'avais même combattu ces projets en l'exhortant de mon mieux à la résignation, mais, aujourd'hui, en songeant aux épreuves endurées par le stoïque garçon, celles-ci me semblaient devenues plus intolérables que jamais et je n'aurais pas été surpris qu'il fit un coup de tête.

A Hérissonnes, de connivence. XXXI

Précisément à cette époque les journaux racontèrent avec force détails un parricide commis à Hérissonnes, dans un coin du Brabant à la fois limithrophe de la région flamande et de la zone wallonne de la Belgique. L'équivoque, l'ambigu même de cette contrée m'avait souvent attiré au cours de mes explorations d'artiste. C'est un de ces terroirs étranges, interlopes, qui vous requièrent autant qu'ils vous rebutent, vous laissant partagé entre de la sympathie et de la répulsion. On voudrait y passer quelques jours, mais, à peine arrivé, on se hâte de les quitter, sous l'impression d'on ne sait quelle occulte menace. On le déteste et on l'aime. Il m'intrigue comme les Palingstraks. Il vous charme et il vous énerve; on le désire et on en a peur. Il vous parle de rut et de tuerie, de stupre et de sang. Cammerages, Thollenbeek, Hérissonnes, il n'est pas jusqu'aux noms mêmes de ces bourgades qui ne vous démangent et vous irritent l'imagination par on ne sait quelles mysté-

que sorte la campagne m'évoquait la Campine industrialisée avec ses Campinois fondus tôt ou tard dans les légions ouvrières, ravalés à la main d'oeuvre du machinisme.

Il m'arrivait aussi de hanter les quartiers de casernes et de guetter au passage, les conversations des soldats où j'aurais retrouvé le parler et l'accent de Varionysael, appréhendant et souhaitant à la fois, le reconnaître en l'un ou l'autre de ces conscrits, le modèle que d'autre part j'étais résolu à ne jamais plus revoir.

Ne m'avait-il pas donné à entendre que las des tracaasseries paternelles il avait songé plus d'une fois à se faire soldat? J'avais même combattu ces projets en l'exhortant de mon mieux à la résignation, mais, aujourd'hui, en songeant aux épreuves endurées par le stoïque garçon, celles-ci me semblaient devenues plus intolérables que jamais et je n'aurais pas été surpris qu'il fit un coup de tête.

A Hérissonnes, de connivence. XXXI

Précisément à cette époque les journaux racontèrent avec force détails un parricide commis à Hérissonnes, dans un coin du Brabant à la fois limithrophe de la région flamande et de la zone wallonne de la Belgique. L'équivoque, l'ambigu même de cette contrée m'avait souvent attiré au cours de mes explorations d'artiste. C'est un de ces terroirs étranges, interlopes, qui vous requièrent autant qu'ils vous rebutent, vous laissant partagé entre de la sympathie et de la répulsion. On voudrait y passer quelques jours, mais, à peine arrivé, on se hâte de les quitter, sous l'impression d'on ne sait quelle occulte menace. On le déteste et on l'aime. Il m'intrigue comme les Palingstraks. Il vous charme et il vous énerve; on le désire et on en a peur. Il vous parle de rut et de tuerie, de stupre et de sang. Cammerages, Thollenbeek, Hérissonnes, il n'est pas jusqu'aux noms mêmes de ces bourgades qui ne vous démangent et vous irritent l'imagination par on ne sait quelles mysté-



rieuses synesthésies.

Zone morbide et hybride de ce Brabant si varié qu'il en résume, partagé entre des plaines et des collines, des bocages et des cultures, des sables et des paturages, toute l'éthnographie de cette Belgique dont il représente le cœur et le centre - zone où les deux races la flamande et la wallonne, se touchent, se frôlent, se couloient et s'exaspèrent mutuellement, se mélangent même parfois, mais sans parvenir à se confondre. Hérimnes, nom de tallon et de vindicte, d'hérédité vengeresse, qui fait penser aux châtiments d'enfer, aux *Epigones*. Contrée ambiguë, angoissante où les villages ont deux noms. Pays de mépris, de litiges entretenus et attisés, systématiquement par des politiciens sans vergogne, courtiers électoraux, agents provocateurs, qui pousseraient les pauvres garçons à s'en treféchirer après boire comme deux coqs de la pourtant même basse-cour...

A Hérimnes, de connivence avec leur mère, des fils et des filles maltraités et outrés par leur père, cultivateur avare et despotique, avaient pris le parti de le tuer. Et pour faire le coup ils avaient attendu le congé du frère aîné, milicien, en garnison à Lillo, dans un fort de l'Escaut, près d'Anvers.

Ce crime de Hérimnes me bouleversa car j'avais établi aussitôt un rapprochement entre la situation de l'assassin et celle de Monn Boerdienagels. Le même drame ne se corsait-il pas depuis longtemps au fond de la Campine et ne se dénouerait-il pas comme celui qui s'était passé làbas à la lisière du Brabant ? J'assimilai Charloïe, à Monn, surtout que les antécédents du Brabançon étaient irréprochables comme ceux du Campinois, et qu'il s'agissait aussi d'un garçon simple, honnête, laborieux et de moeurs paisibles. Le major du régiment de l'assassin était

Dans les dispositions de la loi de 1831 sur la répartition des mandats électoraux, le territoire de l'assassin était rattaché à la circonscription de l'assassin.











ches en maillot et en calotte rouge, encadrant la porte du palais d'Argos, durant le grand duo entre Clytemnestre et Electre. Pour ces deux comparses il n'y avait même pas à s'y tromper ; c'étaient irrésolublement deux soldats de la garnison engagés pour leur plastique par le régisseur de notre opéra. Et me désintéressant de la scène, d'ailleurs un peu languette, dont ils ne représentaient que de simples accessoires, je m'imaginai plutôt ce qui devait se passer dans la caboche de ces deux candélabres vivants, illettrés comme la plupart de leurs pareils, mais d'autant plus imaginatifs.

D'où vient elle cette paire de gaillards muselés, carrés, à peine dégroffés. Deux garçons de ferme, pour sûr, il y a quelques mois encore ils gardaient les vaches et trimballaient des tinctes, battaient en grange, s'escrimaient du fleau. à moins que comme Monn Bowdenaegels ils n'égorgeassent des cochons. Tombés à la conscription à la veille d'être immatriculés, nos pacants étaient à cent lieues de se douter de leurs débuts sur un théâtre. Savaient-ils seulement ce que c'est qu'un théâtre ? Gageons qu'à l'heure actuelle la grande ville et la caserne ne sont pas encore parvenus à l'édéniaiser. De là cet ahurissement qui persiste sur leur physionomie, tandis que, tout en réprimant un baillement, ils se tiennent comme figés, au port d'armes.... Eux aussi me rappellent Charloë le principal instrument des parricides d'Hérinnos, et leur contenance placide, rien moins que subversive, ne m'empêche de me récapituler les détails inouïs, révélés au cours des débats ou dans l'acte d'accusation : la mère et les enfants agenouillés autour du cadavre non encore refroidi de leur tyran domestique, le chapelet qu'ils égrènaient sur ces restes de leur victime, le sillage de sang que laisse sur la route vers Gammerages (O leurs rages, leurs gamma de rages!) la charrette dans laquelle la tribu homicide convoyait la victime, ce tapis plus rouge et plus compromettant que celui de Clytemnestre s'obstinait à dérouler sous les pieds d'Agamemnon.....

Et qui sait? Le soldat assassin ne prit-il pas l'idée de son



... de son côté, il avait été désigné par son chef pour faire partie de la figuration. Dame! Les bons bougres se disputent cette faveur. Cela leur fait une permission de minuit avec un petit supplément de solde. Et je me figure ensuite le brave sujet se rendant en congé. Les lettres de sa sœur, une Electre en sabots, l'entretenaient constamment des brutalités et de l'arbitraire du vieux grigou du pée. " Eh bien quelles nouvelles? lui demande dès son arrivée cette gaillarde, la forte tête du ménage, plus déterminée que le garçon. Que fait-on à la caserne? Il est assés à lui raconter ce qu'il a vu et entendu au théâtre ( il lui décrit celui-ci tant bien que mal) ce soir d'un " Portez fixe" plus fatigant qu'a l'instruction, où au lieu du flingot, il vous tint cette torché allumée, au dessus de sa tête, durant plus d'une mortelle demi-heure, si bien qu'il en avait le bras tout ankylósé! Mais bast! Et il lui raconte la pièce à sa façon qui est précisément celle dont je la comprends moi-même: Oreste est comme qui dirait le plus grand des garçons dont le père qu'ils adoraient a été assassiné par leur marâtre et le galeat de celle-ci. L'Electre d'Hérinnés a pris la balle au bond et va vous entreprendre son frère: " Mais c'est tout à fait comme toi, ton histoire, à cela près que c'est notre vieux l'être impossible, et non notre pauvre chère vieille.. Ah, si tu voulais Charlo! toi aurais tu autant de coeur que ton histrion en prodigua pour la frime, dans la coionnade que tu viens de me raconter? aurais-tu, enfin pitié de nous et de toi-même? La vie n'est plus tenable ici. Le pée devient de plus en plus méchant. Si nous n'avisons, il nous enterrera tous! "...il n'en aura pas fallu davantage pour entrainer le permissionnaire à l'irréparable.

Il va de soi que si Oreste ou Charloie me trotte tellement en tête ce soir, que si je reconstitue à ma façon les préliminaires du crime d'Hérinnés c'est que je suis de plus en plus hanté par Monn Boerdenagels. Lui aussi pourrait devenir parricide.

... de son côté, il avait été désigné par son chef pour faire partie de la figuration. Dame! Les bons bougres se disputent cette faveur. Cela leur fait une permission de minuit avec un petit supplément de solde. Et je me figure ensuite le brave sujet se rendant en congé. Les lettres de sa sœur, une Electre en sabots, l'entretenaient constamment des brutalités et de l'arbitraire du vieux grigou du pée. " Eh bien quelles nouvelles? lui demande dès son arrivée cette gaillarde, la forte tête du ménage, plus déterminée que le garçon. Que fait-on à la caserne? Il est assés à lui raconter ce qu'il a vu et entendu au théâtre ( il lui décrit celui-ci tant bien que mal) ce soir d'un " Portez fixe" plus fatigant qu'a l'instruction, où au lieu du flingot, il vous tint cette torché allumée, au dessus de sa tête, durant plus d'une mortelle demi-heure, si bien qu'il en avait le bras tout ankylósé! Mais bast! Et il lui raconte la pièce à sa façon qui est précisément celle dont je la comprends moi-même: Oreste est comme qui dirait le plus grand des garçons dont le père qu'ils adoraient a été assassiné par leur marâtre et le galeat de celle-ci. L'Electre d'Hérinnés a pris la balle au bond et va vous entreprendre son frère: " Mais c'est tout à fait comme toi, ton histoire, à cela près que c'est notre vieux l'être impossible, et non notre pauvre chère vieille.. Ah, si tu voulais Charlo! toi aurais tu autant de coeur que ton histrion en prodigua pour la frime, dans la coionnade que tu viens de me raconter? aurais-tu, enfin pitié de nous et de toi-même? La vie n'est plus tenable ici. Le pée devient de plus en plus méchant. Si nous n'avisons, il nous enterrera tous! "...il n'en aura pas fallu davantage pour entrainer le permissionnaire à l'irréparable.

Il va de soi que si Oreste ou Charloie me trotte tellement en tête ce soir, que si je reconstitue à ma façon les préliminaires du crime d'Hérinnés c'est que je suis de plus en plus hanté par Monn Boerdenagels. Lui aussi pourrait devenir parricide.



Combien de fois ne le vis-je pas changer de couleur et répondre d'une voix trop sourde, beaucoup trop orageusement calme, à une observation du Zwadder. Le tortionnaire n'aurait eu à le pousser à bout. Un mauvais coup est si vite porté. Surtout que Monn est habitué au rouge du sang, à ouvrir des veines, à tailler dans la chair vive et qu'il a toujours sous la main tout un assortiment de lames trop bien aiguisées...

Au dénouement du drame quand les cris d'Egythe et de Clytemnestre s'élevèrent dans la coulisse je ne me possédais plus d'angoisse et de terreur. C'est bien ainsi que mon sacrificeur faisait hurler ses cochons. Mais se bernerait-il toujours à immolations si anodines ? Se taillerait-il pas un jour dans une chair plus sacrée ?

Le rideau tomba après la danse ultra macabre d'Electre.

Très impressionné par ce que cette représentation avait revêtu pour moi de tragique quotidien et actuel, je regagnai mon logis, plus possédé de mon Campinaire que je ne l'avais jamais été depuis mes adieux à Varlonyssel. Je me sentais même saisi de remords à son sujet, j'avais manqué à mon devoir, j'encourrais de graves responsabilités et cette fois j'étais déterminé à lui écrire pour l'exhorter d'urgence à se garder de l'imitation d'un Oreste ou d'un Charlole. Je me proposai de lui écrire cette nuit même, mais les péripéties du spectacle ou plutôt de mon propre drame avaient été si violentes qu'elles finirent par m'accabler et que par réaction, je cédai à un furieux besoin de sommeil. Je dormais déjà en marchant. J'ouvris machinalement ma porte, j'allais m'engager dans l'escalier, aussi inconscient que si je m'étais déjà allongé dans mon lit, mais mon état de somnambulisme ne m'empêcha pourtant pas d'aviser une ombre, celle de la concierge, qui surgissait de sa loge pour me dire : "Pardou, Monsieur, mais je crois devoir vous



prévenir que quelqu'un vous attend dans votre chambre. J'ai cru bien faire en le laissant monter, tant il y mettait d'insistance. - Quelqu'un ? Me récriai-je. ~~Un~~ Un visiteur à cette heure indue. Et quelle sorte de visiteur ? - Un soldat. ~~Un~~ Un soldat ? - Oui, un simple soldat des <sup>id</sup>gules. Je l'ai introduit sur sa bonne mine, surtout qu'il prétendait être des amis de monsieur. Il vous avait un air si anxieux de vous voir ; il me semblait si franc, si honnête, avec un je ne sais quoi de triste et de suppliant que je l'ai laissé monter vous attendre.

- Et il ne vous a pas dit son nom ? - Edmond... Monn Boerdenagels...

- Monn, Je n'en écoute pas davantage. Doué d'une lucidité encore plus claire, plus sensible qu'à l'ordinaire état de veille, je grimpe l'escalier quatre à quatre, intrigué, à la fois angoissé et plein de jubilation. Comme je poussai la porte un cavalier aux guides me saute au cou ; oui, me saute au cou.

- Monn. Cher Monn... toi ici. - Oâi, c'est moi... enfin..

Malgré sa métamorphose je le reconnais d'emblée. Que signifie cet uniforme ? Mon coeur se serre, mes pressentiments me reviennent. Mais son visage radieux et ingénu m'a bientôt rassuré. Il n'y a pas à dire, l'uniforme le flatte encore.

Le dolman tellement ajusté qu'il semble cousu sur la peau fait ressortir l'élégance de son torse, ses cuisses se moule dans son pantalon à basanes et ses bottes à éperons font valoir la cambrure de ses mollets. Il me regarde avec avidité, écarquillant de grands yeux noir bleu dont la valeur répond si impérieusement à celle de ses cheveux drus et ondulés. Le sourire de ses rouges lèvres entr'ouvertes n'a jamais décollé dents plus blanchissimes. Il jouit espièglement de ma surprise.

- Mais surtout, n'allez pas me gronder. Je mesuis engagé pour me rapprocher de vous...

- Cependant... ~~il~~ me coupe la parole par une nouvelle accolade. Comment lui tenir rigueur de ce pouf de tête ?

Un dénouement du drame dans les cris d'Évaste et de  
 Cyprien...  
 ...

...  
 ...

...  
 ...

...  
 ...

...  
 ...

...  
 ...

...  
 ...

...  
 ...

...  
 ...

...  
 ...

...  
 ...

...  
 ...



N'en étais-je pas responsable ? A force de songer à lui n'avais-je pas fini par le conjurer ? Je m'en trouvais à la fois ravi et atterré.

Oui, poursuivait-il, se méprenant sur la portée de mon silence, pardonnez-moi... Je sais bien ce que vous allez m'objecter... J'ai agi à l'étourdie... mais je tenais tant à vous revoir. D'ailleurs pourquoi vous aurais-je consulté ?... Méchant. Vous laissez mes lettres sans réponse... auriez-vous à quelque chose à me reprocher ? N'avais-je pas fait gliaquer mon fouet assez glorieusement l'autre jour, vous savez par cette nuit d'orage ?... n'importe me voilà... Au régiment je fais des barbes... Cela me vaut quelques loisirs... Je suis en congé... voilà trois mois que je vous recherche, car vous avez délogé sans même m'avertir de votre changement de domicile... enfin, je suis parvenu à vous dénicher... Essayez de vous dépêtrer de moi à présent...

J'en crois à peine mes yeux et mes oreilles. C'est bien Monn. Mais je ne l'ai jamais connu aussi pétulant, aussi loquace, aussi expansif. Tout en parlant il a tiré un papier chiffonné de dessous son dolman : sa permission. Et, sans doute pour me désarmer, car il craint toujours que je ne réproue sa fugue, il me lit son signalment :

- Taille : un mètre 660 millimètres... visage ovale... front large... yeux bleus... mais ils sont plutôt noirs mes yeux pas vrai ? ... nez ordinaire... bouche ordinaire. Tout ordinaire, alors ? ... cheveux châtain frisés... sourcil à l'idea...

Entendant qu'il m'étourdissait de paroles, je n'avais aucune conscience de l'heure. N'ayant rien à lui offrir qu'une tasse de thé, j'avais mis la bouilloire sur le réchaud à gaz. Il allait et venait par la chambre non sans faire résonner son grand sabre, et comme il se mettait en devoir de déboucher son ceinturon :

- He veux-tu pas sortir ? lui proposais-je - Sortir ! Pourquoi faire ? Nous sommes fort bien ici... ce qu'il fait gentil chez vous, monsieur mon peintre. Vous voudrez bien aussi me



pourtraire en uniforme ? - Si je le veux ? Deux fois plutôt qu'une - A propos où sont-ils les autres portraits ? Et dans son impatience il tousse, il se déplace, déplace ses toiles, tandis que je fouille dans mes portefeuilles pour lui montrer les moindres croquis qu'il m'inspira.

- Pas mal tout cela. Mais je suis mieux ainsi, dites ?

- Mieux, que non pas. Mais bien tout de même quoique autre... presque tout autre.

A la vérité je ne me lasse pas de le contempler avec une sorte de regret et d'apitoiement, car quelque crâne mine qu'il ait sous son uniforme, quelque flatteux/es que soient ses couleurs, ce rouge, ce vert, ce jaune, en valeur avec son teint et ses cheveux, il me semble que mon Campinaire ait subi une profanation, un camouflage, que cette tenue soit plutôt une livrée. Je ne sais pourquoi j'oppose à ce volontaire les conscrits réfractaires de 1793 dont nous avons si souvent parlé, ces chouans qu'il avait fallu enrôler de force pour les armées du Directoire et parmi lesquels Monn compte un ancêtre...

- Ecoute, reprend-il tout à coup, réflexion faite, je me décide, je ne bouge plus d'ici.

Dans l'instant l'inattendu de cette détermination ne me frappe pas outre mesure.

- Quant à cela, non, fais-je sans trop de surprise. Y songes-tu ?... il va être temps de rentrer... entends-tu <sup>tu</sup> la retraite ?...

Le fait est, que j'entendais, moi, bien distinctement une lente sonnerie de clairons, sans m'étonner du tout que cette fanfare mélancolique intervint au milieu de la nuit. Elle avait même la stridence et l'éclat poignant de la musique de tout à l'heure.

- Je me moque bien de la retraite, <sup>à</sup>ican mon guide. Me suis-je pas en congé ?

- N'importe... séparons-nous.



— Ainsi vous me chassez ? s'écria-t-il, la voix enorgueillie et les yeux grands ouverts mais subitement lubrifiés.

— Non pas, mais je t'éloigne pour le quart d'heure...  
Il le faut... Retourne chez toi.

Notez qu'en mon esprit je ne le renvoyais pas à sa caserne mais à son village.

— L'aplace est là-bas, insistais-je.

Il me dévisageait avec une stupeur navrée, ne comprenant rien à ma résolution. Mais tout à coup il se raidit, se coiffa de son bonnet de police, et me faisant un bref salut militaire, presque automatique :

— Ah, c'est ainsi ? ... adieu alors.

Je l'arrêtai et lui saisis les mains qu'il m'abandonna après avoir voulu me les reprendre par un mouvement brusque et bouleur.

— C'est pour ton bien, mon garçon... et surtout ne va pas m'en vouloir...

En manière de protestation contre pareille crainte Monn me jeta les bras au cou. Nous confondîmes nos larmes. Il me fallut un effort pour dénouer notre étreinte, mais nous continuions à nous regarder en silence à travers nos pleurs. Au fait pourquoi cette suprême détresse ? Pourquoi surtout nous torturer à plaisir, quand je lisais au fond de ses yeux qu'il m'eût suffi d'un mot pour le retenir, pour ma l'attacher à jamais.

Cette parole montait à mes lèvres, elle me brûlait la gorge, je la refoulai dans un sanglot et, presque brutal, je le poussai par les épaules avec rien que : Courage, il le faut.

— Adieu... vous l'aurez voulu. Vous ?

Il sortit d'une cavalière enjambée, la tête haute, mais on se faisait certes violence.

Et je refermai la porte, m'y adossant même, comme pour

pour écrire en lettres ? - Si je le veux ? Dans les plis de  
une - A propos de tout les autres portants ? Et dans son  
importance il soupçonne les nouveaux, déplace mes forces, sans  
distingue le loup de la chèvre sans mes portables pour lui montrer les  
autres projets d'ici à l'avenir.

— Les autres sont-ils ? - Mais je suis mieux aimé, dites ?  
— Bien, que non pas. Mais bien tout de même, d'accord, au  
presque tout autre.

A la vérité je ne me lassais pas de le contempler avec une  
série de regard et d'effacement, car quelque chose me dit  
sur tous ses antérieurs, l'attente des autres, ses con-

lance, de temps, de temps, de temps, en valeur avec son ton  
et ses choses, il me semble que mon Camarade ait subi une  
proclamation, sa conviction, que cette femme soit plutôt une

lance, de temps, de temps, de temps, en valeur avec son ton  
et ses choses, il me semble que mon Camarade ait subi une  
proclamation, sa conviction, que cette femme soit plutôt une

lance, de temps, de temps, de temps, en valeur avec son ton  
et ses choses, il me semble que mon Camarade ait subi une  
proclamation, sa conviction, que cette femme soit plutôt une

lance, de temps, de temps, de temps, en valeur avec son ton  
et ses choses, il me semble que mon Camarade ait subi une  
proclamation, sa conviction, que cette femme soit plutôt une

lance, de temps, de temps, de temps, en valeur avec son ton  
et ses choses, il me semble que mon Camarade ait subi une  
proclamation, sa conviction, que cette femme soit plutôt une

lance, de temps, de temps, de temps, en valeur avec son ton  
et ses choses, il me semble que mon Camarade ait subi une  
proclamation, sa conviction, que cette femme soit plutôt une

lance, de temps, de temps, de temps, en valeur avec son ton  
et ses choses, il me semble que mon Camarade ait subi une  
proclamation, sa conviction, que cette femme soit plutôt une

lance, de temps, de temps, de temps, en valeur avec son ton  
et ses choses, il me semble que mon Camarade ait subi une  
proclamation, sa conviction, que cette femme soit plutôt une



prévenir qu'il se ravisaît, car il attendait toujours sur le palier.

Quand il se décida à s'éloigner ce fut en traînant, marche par marche. Je l'entendais gémir, balbutier mon nom.

Enfin, il battit la porte de la rue, et cela avec un fracas, si violent et si lugubre que je me ...réveillai...

- Oui, tout cela, depuis mon retour du théâtre n'avait été qu'un rêve.

Il n'y avait de réel que mes dernières larmes et de celles là mon oreiller était encore tout mouillé....

Mais le jour me rendit ma résolution. Quoiqu'il m'en coûtât je ne correspondrais plus jamais avec l'absent, je ne ferais rien pour le revoir....

Je m'étais levé dans ces dispositions, quand des clameurs ~~se élevèrent~~ <sup>retentirent</sup> dans la rue. Les vendeurs de journaux criaient le rappel de quatre classes de soldats.

La guerre venait d'être déclarée.

La Guerre! Il y allait de la destinée de tout un peuple emporté sur les ailes de l'honneur....

Le Saint Sébastien qui m'avait incarné autrefois le terroir, suffirait-il à me symboliser la patrie ?

Là réponse ne se fait pas attendre :

Est-ce Monn Boerdenagels qui m'apparait une dernière fois à la tête d'une procession convertie en armée.

Les yeux levés au ciel il agite son drapeau. Les jeunes Palingtraks l'escortent dans une tourmente de fumée et de flammes. Emma danse et tournoie devant eux. La Bruyère rougeie comme du sang. Bientôt leurs pieds ne foulent plus que des myriades de cadavres.

Ma douleur se confond avec la détresse d'un monde.

1914 - 1919 -

Georges Eekhoud.



